

Ravenna WARESS

RÉSISTANCE

TOME 1

EM16

Copyright © 2015 Ravenna WARESS.

Tous droits réservés.

Édité par « Ravenna WARESS », Maine-et-Loire, FRANCE

ISBN: 978-2-9555234-0-7

À propos de l'auteur...

Pour beaucoup de personnes, Ravenna Wares est une jeune et dynamique assistante commerciale de 27 ans, mais pour ses proches, elle est une éternelle rêveuse.

Bien avant de définir son orientation professionnelle, elle consacrait secrètement des heures entières à l'écriture. C'est au contact d'Harry Potter et Eragon qu'elle a forgé ses premières armes. Depuis, elle s'est aventurée sur des pistes très hétéroclites pour se perfectionner et trouver son propre chemin.

Aujourd'hui, Ravenna est installée dans l'ouest de la France, sur les bords de la Loire, où elle se consacre à l'écriture.

Retrouvez Ravenna sur : **ravennawares.com**

Prologue

Laboratoire clandestin de confinement LA, Brest, 2016.

Le temps est un compagnon lunatique. Quelquefois il nous gâte, nous offre du répit. Dans ces rares moments de sérénité, nous cherchons un moyen de l'employer, parfois paresseusement, parfois utilement ou bien encore humainement. Mais bien souvent, il nous fuit, nous oblige à le poursuivre inlassablement, à ruser pour le court-circuiter, à sacrifier pour le mériter. C'était un sentiment que le professeur Terville expérimentait à ses dépens.

Pour cet honnête docteur en virologie, le tic tac des secondes résonnait désormais dans son esprit, broyait sa volonté, l'étouffait avec son désespoir. Les minutes se succédaient, s'entremêlaient, se déversaient nonchalamment dans le laboratoire. Elles le narguaient, lui répétaient encore et toujours que le temps lui était compté, que tout s'arrêterait à la fin du compte à rebours.

Souvent, dans les pires moments, il avait songé à abandonner et attendre. Attendre que sonne le terminus. Cependant, le professeur Terville était un homme de parole et il avait accepté les termes du contrat. Il honorerait sa part du marché. Il devait fournir un virus avec son vaccin dans le temps qui lui était imparti et ne comptait pas lâcher prise comme bon nombre de ses prédécesseurs.

Dans ses recherches, il était allé plus loin que n'importe qui d'autre. Il détenait un virus viable, résistant et virulent pour l'homme. À partir de cette souche mutante, il avait tenté d'élaborer le vaccin en mesure de contrer et d'anéantir le fléau qu'on avait exigé de lui. Mais alors que toutes les phases se déroulaient sans complication, il s'était heurté à un obstacle et pas des moindres. Le vaccin qu'il pensait avoir concrétisé avec succès ne s'était pas révélé aussi puissant qu'il l'espérait. Dans l'incapacité de détruire le virus, les anticorps ne parvenaient qu'à neutraliser les effets pendant l'injection continue.

Depuis maintenant des mois, le professeur Terville s'évertuait à effectuer mutation sur mutation dans le but d'adapter et de renforcer son vaccin. L'étape d'aujourd'hui constituait la dernière ligne droite.

Ses mains tremblaient dans ses gants lorsqu'il s'empara de la lame en verre. Des sueurs froides parcouraient son épiderme et humidifiaient ses vêtements sous sa combinaison de haute protection.

Il s'agissait de sa dernière chance, l'ultime chance et il la tenait peut-être du bout de ses doigts frémissants.

Durant de longues secondes, il oublia le tic tac et fixa cette lame sans la voir. Il oublia le temps qui lui échappait. À cet instant, il souhaitait le

suspendre, le figer. Parce qu'il redoutait le contenu de cette lame plus que tout, plus que l'échéance qui approchait à grands pas.

À ses côtés, il entendit son assistante retenir sa respiration. Il voulut la contempler, échanger un dernier regard empli d'espoir. Il voulut guetter un signe d'encouragement, mais il n'en eut pas la force. Inspirant profondément, il plaça la lame sur le socle. Il l'ajusta délicatement en luttant contre l'agitation nerveuse de ses mains. D'un geste fébrile, il changea l'objectif, commença approximativement la mise au point et... il hésita, ses doigts en suspens à quelques centimètres du microscope.

Son sang bouillonnait, affluait précipitamment dans son cerveau. Il l'entendait pulser dangereusement à ses oreilles. Bientôt. Bientôt, il saurait. Cette découverte pouvait représenter sa gloire, ou sonner son glas.

— Professeur, souffla une voix légèrement étouffée par le masque de protection, je peux m'en charger si vous voulez.

Le docteur retint sa respiration, vaguement tenté de laisser à son assistante le soin de prononcer le verdict. Puis, finalement, il expira violemment et ses épaules s'affaissèrent en signe de reddition.

— Non, Marjorie. C'est à moi de le faire.

Enfin, il inclina la tête, apposa sa visière sur l'oculaire. Cependant, ce que Marjorie ne voyait pas derrière l'épaisseur du casque, c'était ses paupières closes.

Le professeur sentait des gouttes humides couler timidement sur son front, s'aventurer sur son nez et même glisser le long de ses joues. L'espace d'une seconde, il se demanda si ses larmes ne s'étaient pas jointes silencieusement à cette manifestation funèbre de son organisme.

Il reprit une fois son souffle et ouvrit les yeux.

Un coup d'œil, un seul, suffit à lui apporter réponse. L'image ne changeait pas. Jamais. Toujours le même type de cellules agressives, toujours les mêmes réactions. Aucun changement. Aucune amélioration. Aucun progrès. Aucune découverte à marquer d'une pierre blanche. Seulement l'échec. L'échec qui se profilait au loin, tel un visage satanique et souriant. Il riait à ses dépens. Le docteur pouvait même voir ses yeux haineux et pervers. Il percevait dans sa chair son souffle fétide qui tentait de l'attirer dans ses filets, dans sa gueule béante et obscure pour l'engloutir, le déchiqeter, le broyer.

Mais étrangement, il ne souhaitait pas s'en éloigner, il ne cherchait pas à fuir. À quoi bon ? Qu'y avait-il de plus terrible ? Mourir de la main du diable en personne, ou bien de la main d'un homme ? Parce que c'était bel et bien ce que signifiait cette défaite, cette malchance. La mort, inévitable et plus proche que jamais. Elle lui tendait la main, lui souriait gentiment, lui signifiant qu'elle l'attendait.

— Professeur. Professeur !

Une exclamation perfora subitement la transe délirante du docteur

Terville. La réalité le rattrapa, le happa d'une poigne de fer et le secoua comme un prunier pour rétablir la connexion entre ses neurones.

Il se redressa subitement, ne comprenant pas pourquoi il gisait mollement sur le plan de travail. Cependant, il était certain d'une chose, ce n'était plus seulement la transpiration suintant des pores de sa peau qui détrempait son visage. Il pleurait désormais. Il pleurait sur son triste sort. Il pleurait sur sa fin prématurée.

— Professeur, murmura soudain Marjorie en se penchant tout près de son visage, jusqu'à ce que leurs visières s'effleurent. Il y a peut-être une autre solution.

L'intonation grave de son assistante lui apprit tout ce qu'il devait savoir. Il se leva brusquement en bousculant la jeune femme. Toutefois, plutôt que de s'offusquer d'une telle suggestion, il se contenta de la dévisager. Était-elle sérieuse? Où souhaitait-elle au contraire précipiter sa mort et le poussant à commettre pareille trahison?

Longuement, il l'étudia avec des yeux ronds, tenta maladroitement de dissimuler l'espoir qu'il sentait prendre forme dans ses entrailles.

— Ils... ils nous tueraient s'ils le découvraient, chuchota-t-il.

— Ils nous tueront de toute manière pour laisser la place à une autre équipe, argua Marjorie.

La stupéfaction se lut aussitôt sur le visage du docteur. Dans le regard tendu, mais déterminé de son assistante, il lisait de l'angoisse pour la première fois. La mâchoire crispée, les traits tirés, elle trahissait une nervosité à fleur de peau. Il comprit avec horreur qu'elle avait aussi fait l'objet d'intimidations. Lui qui s'imaginait le seul menacé, réalisait seulement maintenant que toute son équipe était en danger.

— Voyons, professeur, reprit Marjorie dans un petit sourire triste, vous n'êtes pas naïf. Vous n'imaginiez tout de même pas qu'il nous laisserait rentrer chez nous avec ce que nous savons de cet endroit clandestin? Si nous ne pouvons mener le projet à terme, nous représenterons un danger pour lui et toute son organisation. Il n'a aucun intérêt à nous laisser vivre. Et au vu de toutes ses actions, je ne pense pas qu'un simple meurtre le rebute.

À mesure que la jeune femme exprimait les pires craintes du docteur, sa détermination enflait, se concrétisait. Désormais, il n'était plus le seul concerné. Il détenait les vies d'une dizaine de personnes entre ses mains. Pas question d'abandonner, ou de se rendre sans combattre, sans tenter l'impossible. Si lui-même ne possédait pas les compétences nécessaires pour aboutir ce satané projet, il connaissait quelqu'un en mesure d'y parvenir.

Il s'agissait encore d'un tout jeune scientifique au talent plus que prometteur. Disposant d'un QI hors norme, la science était pour lui une seconde nature. Toutes ses démarches dans ce domaine étaient instinctives et les molécules pathogènes le passionnaient. Si le docteur Terville répugnait

à l'idée de détruire sa vie en l'associant à cette recherche, il reconnaissait qu'il constituait son ultime espoir de sortir de ce piège mortel.

— Comment lui faire parvenir, souffla-t-il en prenant soin de tourner le dos aux caméras-espionnes.

— J'y songe depuis maintenant trois mois, avoua Marjorie en détournant le regard. Au départ, c'était juste une précaution.

Elle marqua un temps d'arrêt, guetta la réaction de son supérieur.

— Si vous êtes d'accord, je m'en chargerais, enchaîna-t-elle avec courage. Avec toutes les précautions qui s'imposent, je ferais sortir le virus des lieux pour le transmettre à votre confrère.

Le professeur Terville pâlit sensiblement à cette idée. Cependant, il s'agissait de leur seule issue. Leur unique chance de s'en sortir. Il ravala sa bile qui menaçait de l'étouffer et inspira avant de lancer :

— C'est à moi de prendre ce risque, mon petit. Vous avez vos deux enfants, moi je n'ai pas de famille. Je n'ai rien à perdre. Je m'en chargerai, renchérit-il avec conviction.

Toutefois, à son grand étonnement, l'assistante secoua vigoureusement la tête en signe de désapprobation.

— Ils vous surveillent de trop près, votre logement est truffé de micros et de caméras. Ils se méfient de vous et vous gardent à l'œil.

Le docteur n'en croyait pas ses oreilles. Avait-il sous-estimé la perversité et la cruauté de son employeur ?

— Comment le savez-vous, demanda-t-il l'œil vaguement soupçonneux.

— Parce qu'ils m'espionnent aussi, répliqua l'assistante dans un murmure précipité. Seulement, je m'en suis aperçue tout de suite et n'ai jamais rien laissé filtrer. Ils me prennent pour une sotte naïve. Ils ne se méfieront pas de moi, contrairement à vous.

Le professeur la dévisagea longuement, cherchant une faille dans sa fermeté affichée. Toutefois, elle ne se départit pas de son air obstiné. Visiblement, elle avait analysé le problème sous tous les angles et savait parfaitement de quelle manière opérer. C'était ainsi que Marjorie fonctionnait. En apparence, elle semblait s'élancer dans des démarches à risques, mais lorsqu'on la connaissait, on comprenait qu'elle n'agissait jamais à la légère. Chacune de ses paroles, de ses actions était soigneusement mesurée, calculée et ce fut justement sa capacité à tout anticiper qui le convainquit.

— Très bien, soupira-t-il en baissant les yeux.

Étrangement, sa tension nerveuse se liquéfia en partie, alors que le danger n'avait jamais été aussi grand. Était-ce le soutien de son assistante qui atténuait ses craintes ? Quoi qu'il en soit, il se sentit soudain plus léger, comme s'il venait de repousser l'échéance, comme s'il venait d'adresser un pied de nez au temps.



Tristan

Vingt-quatre ans plus tard...

Du haut de son mètre soixante-quinze, le Général Pierrick Lemarchis toisa sévèrement les six imposants gaillards réunis autour de la table. Tous l'écoutaient religieusement. Dans cette spacieuse salle de réunion froide, humide et dépourvue de toute ouverture, la tension nerveuse était palpable. Dans un effort de concentration, mes homologues officiers observaient un silence pesant.

— Il s'agit du plus gros transfert enregistré depuis ces trois derniers mois, martela le chef de la résistance. Il se composera de cinq véhicules et nous avons toutes les raisons de croire qu'ils seront chargés à la moitié de leur capacité. Par le passé, cette méthode leur a permis de sauver d'importantes quantités de sérum. L'intégralité du chargement nous permettrait donc, ainsi qu'aux divisions de Reims et d'Orléans, de vivre sereinement durant plus de deux ans. Mais notre objectif est de s'emparer d'un minimum de treize mètres cubes. De cette manière, nous espérons que l'ennemi concentrera ses forces à protéger ce qu'il lui reste plutôt qu'à vous poursuivre. Ces treize mètres cubes nous suffiront amplement pour vivre au moins un an. Sans compter que nous pourrions également réapprovisionner les populations environnantes.

Les poings apparents sur la large table métallique, le Général s'accorda un temps d'arrêt pour dévisager chacun d'entre nous d'un œil implacable. Le message était clair : « *Vous n'avez pas droit à l'erreur* ». Mais une telle pression n'était nullement nécessaire, songeai-je en scrutant mes camarades à l'air inquiet. Chaque individu présent dans cette pièce connaissait l'enjeu d'une telle mission.

Le regard brun du Général s'égara finalement sur moi et une chape de plomb broya mon estomac.

Les yeux vifs et perçants de Pierrick exprimaient bien plus que l'intransigeance, ils laissaient transparaître un tourment violent mêlé d'incertitudes.

Je serrai les poings et sentis ma mâchoire se crisper durement. Nous ne

pouvions pas échouer, ce n'était pas envisageable. Nos réserves s'amenuisaient alors que la population au sein du complexe ne faisait que croître. Si nous ne renflouions pas rapidement notre stock de sérum, nous perdriions un tiers de nos effectifs au terme des huit prochains mois.

Ce raisonnement me permit de saisir la délicate position du Général. Entre ses mains, il détenait les vies de plus de mille sept cents personnes. Si les autres officiers et moi-même avions pour obligation de détourner ce convoi, Pierrick Lemarchis quant à lui se devait de protéger tous ces gens. Alors finalement, je jugeai qu'il pouvait effectivement se permettre une telle exigence.

— Si les divisions de Reims et Orléans ne participent pas à cette opération, pourquoi les réapprovisionner en Morphée ?

Toute l'assistance retint son souffle. Lentement les regards convergèrent vers le sergent Harton, l'adjoint de la section quatre.

La cohésion de plus en plus fébrile entre les trois bases résistantes du Nord était désormais au cœur de tous les débats. Certains, comme le sergent Harton, pensaient que nos faibles ressources ne nous permettaient plus d'assister nos alliés. Alors que d'autres prônaient des idées telles que « *l'union fait la force* ».

Face à moi, le Général soupira avec lassitude.

— Sergent Harton, articula-t-il patiemment, le différend qui occupe actuellement les esprits n'est pas le sujet de cette réunion. Aussi, je me contenterais de vous rappeler que notre division constituée encore aujourd'hui, de par ses moyens militaires, la principale force de frappe de la résistance dans le Nord du pays. Notre devoir est de maintenir notre mouvement à flot et d'assurer la survie de notre population. Et si cette mission est menée à bien, les craintes qui paralysent et corrompent les idées des nôtres devraient se dissiper pour resserrer nos liens d'amitié avec Reims et Orléans. Je vous prie donc de nous épargner vos commentaires à ce propos.

Là-dessus, le sexagénaire accorda un coup d'œil sévère au perturbateur. Ce dernier pinça les lèvres et plissa les yeux en signe d'assentiment.

— Le convoi se déplacera de nuit, poursuivit le Général en reportant son attention sur les feuillets épars devant lui. D'après les données recueillies par le caporal Hercier, il devrait traverser la ville de Bourges aux environs de quatre heures du matin.

Sur cette précision, le chef de la résistance déroula deux grandes feuilles plastifiées d'un geste précis. Les sourcils froncés, il s'inclina davantage, en balayant la surface du regard. Sous ses doigts, j'identifiai deux cartes. Plus exactement les plans de deux villes. Des plans d'un genre particulier. L'un d'eux, un vulgaire bout de papier, pouvait constituer une arme redoutable entre les mains de quiconque souhaitant nuire à la résistance. Parce qu'en plus d'indiquer les noms des rues et les directions, ce schéma révélait

également les dédales des égouts occupés par nos troupes, ainsi que les positions des différents pièges établis, mais aussi et surtout, l'emplacement de notre base. Cependant, il n'existait qu'un seul exemplaire papier de ce croquis, autrefois esquissé par l'un des tout premiers résistants et par chance, le Général Lemarchis ne s'en séparait jamais. Par jamais, il faut comprendre qu'il dormait même sûrement avec, devinai-je en réprimant un rictus.

Pierrick Lemarchis s'intéressa au second. Celui de la ville de Bourges.

— C'est ici que vous interviendrez, reprit subitement le chef en pointant son index sur une combinaison de coordonnées Est de la carte.

D'un même mouvement, mes homologues et moi nous inclinâmes à notre tour sur la table.

— C'est l'emplacement idéal, commenta Jonas Beaufroid, lieutenant de la section quatre, en s'adossant avec assurance. L'endroit sera très facile à annexer, les bâtiments sont rapprochés et relativement hauts. Ils nous offriront une vue dégagée sur les alentours.

L'espace d'une seconde, je l'inspectai du coin de l'œil. Tout en lui m'exaspérait, de son visage de bellâtre avec ses boucles blondes soigneusement entretenues, jusqu'à sa fossette au menton en passant par ses yeux bleus et charmeurs.

Je pestai intérieurement devant cette énième intervention irréfléchie. Jonas était peut-être un bourreau des cœurs, mais il n'en demeurait pas moins un hâbleur qui se rengorgeait trop souvent de ses exploits imaginaires. Notre rivalité n'avait cessé de croître au fil des années, puisque Jonas et moi avions grandi ensemble et suivi l'entraînement le plus draconien que la résistance ait mis en place. Nous avions même obtenu nos galons simultanément. Mais s'il disposait d'une verve certaine auprès de notre chef et des officiers supérieurs, il s'était très rapidement révélé dangereux sur le terrain. Dans le feu de l'action, il devenait piètre stratège et peinait à anticiper les mouvements adverses. En somme, un véritable handicap pour ses hommes qui présentaient le plus haut taux de mortalité de la division.

— Ce sera aussi un véritable entonnoir, tonnai-je avec impatience, sans accorder un œil à Beaufroid, dont je sentais le regard furibond me picoter le profil gauche. Nous ne contrôlons pas cette zone, poursuivis-je en centrant toute mon attention sur le Général Lemarchis. Nous pouvons être certains que ce convoi bénéficiera d'une lourde protection, son itinéraire sera peut-être même truffé de pièges, s'ils osent prendre ce risque. Même en annexant ce périmètre plusieurs heures avant, nous serons repérés à coup sûr et au milieu de ces hauts bâtiments, appuyai-je en coulant un œil dédaigneux vers Jonas, ils nous abattront comme des chiens.

Un long silence suivit ma tirade empreinte d'indignation. Cependant, pas un instant le Général ne fit mine de détourner son regard brun et

perçant. L'affection et l'estime réciproque que nous nous portions l'obligeaient à tenir compte de mes déclarations. Une fois de plus, le soulagement m'assaillit en constatant qu'il analysait de nouveau mes propos divergents, plutôt que les réfuter comme il le faisait bien souvent pour d'autres.

Nous nous observâmes longuement et au fil des secondes, je perçus toute la lassitude qu'il s'efforçait d'endiguer. J'examinai alors son front marqué de plis profonds, ses yeux cerclés d'ombres violacées, ses pattes d'oie plus accentuées que dans mon souvenir. J'achevai mon inspection par sa chevelure poivrée dont la calvitie commençait à s'épanouir.

L'uniforme lui seyait toujours aussi bien et les ravages du temps n'altéraient en rien son charisme naturel. De plus, il était encore vigoureux et pertinent pour un sexagénaire, mais le Général Pierrick Lemarchis essayait tout de même une grande fatigue. Il est bien connu que le poids des responsabilités épuise un homme avant l'heure.

Mon cœur se serra après cette inspection méticuleuse. Le Général Lemarchis avait mené la résistance au summum de sa gloire. Grâce à lui, à son opiniâtreté et à sa passion, nous avions connu nos plus belles victoires, ainsi que de longues années bien protégées. S'il capitulait, je ne donnais pas cher de notre combativité.

— C'est exact lieutenant Warley, admit-il à demi-mot en laissant échapper soupir las. Mais après avoir longuement étudié la question, le colonel Dumas, le commandant Besson et moi-même, énonça-t-il en indiquant ses conseillers de deux hochements de tête respectueux, sommes arrivés à la conclusion que cette position était probablement notre meilleure chance de soustraire le chargement dans un moindre risque.

Contrairement aux apparences, je ne souhaitais pas mettre en doute leur stratégie, je voulais seulement la comprendre et l'exécuter au mieux, en prenant les mesures qui s'imposaient pour la sécurité de mes hommes. Alors devant mon expression que je devinai intraitable, le colonel Dumas consentit à s'expliquer.

— Suite à notre dernier affrontement sur ce site contre les troupes du Gouverneur, commença-t-il posément, nous sommes parvenus à aménager une portion des égouts de cette zone avant de céder le terrain à nos adversaires. Précisément à cet endroit, ajouta-t-il en indiquant une position au Sud-Est du lieu d'intervention prévu. C'est là que réside votre point de retraite.

Suivant le tracé de l'ongle soigné du colonel, j'analysai le schéma des galeries souterraines. Je ne vis aucune modification apportée à cette zone.

De plus en plus agacé, je levai les yeux pour lui signifier mon impatience.

— L'accès aux galeries du second niveau a été facilité, intervint alors le commandant Besson de sa voix rendue caverneuse par l'excès de tabac.

Vous y trouverez un rail muni de quinze wagons d'une contenance d'environ deux mètres cubes chacun. Vous n'en conserverez que treize. Comme nous ignorons l'état d'usure des rails, nous vous demandons de ne les charger qu'à la moitié de leur capacité pour répartir le poids. La navette de tête est programmée pour acheminer le chargement jusqu'ici, ajouta-t-il en suivant une galerie du doigt pour achever sa course en périphérie de la ville. C'est un secteur que nous maîtrisons bien, un camion vous y attendra.

Je me réservai une minute pour enregistrer ces informations cruciales. Pour y dénicher une faille également. Si l'intervention en elle-même demeurerait dangereuse, le plan d'extraction quant à lui était réalisable et surtout nettement plus sécurisant qu'une progression en surface, où nous serions vulnérables aux attaques terrestres comme aux offensives aériennes.

— Bien, obtempérai-je d'une voix grondante. Il nous faudra un peloton au point de rendez-vous pour réceptionner la marchandise. Une autre unité devra être dépêchée dans les galeries qu'elle aura au préalable piégées et une tierce escouade se tiendra également prête à lancer l'assaut. Elle attendra juste ici, précisai-je en pointant l'accès indiqué par le colonel Dumas.

Sur cette recommandation, je marquai une pause destinée à mesurer mon effet.

— Ne manque plus qu'une unité, lâchai-je finalement. Elle devra être composée d'au moins un tireur d'élite et d'éléments qui excellent dans l'art du corps à corps. Ces hommes devront être rapides, discrets et efficaces.

— À quoi destines-tu cette unité si spéciale, demanda le lieutenant Beaufroid avec condescendance et un brin de raillerie.

— À l'élimination de la sécurité mise en place par le Gouverneur, larguai-je froidement.

Un silence pesant s'abattit sur la tablee. D'un geste vif, je pivotai brièvement pour croiser le regard de mon adjoint, l'adjudant Herman Guillaud.

Homme d'âge mûr, il exerçait dans l'armée bien avant que le malheur ne frappe le monde entier. Dans un premier temps, il avait loyalement servi le gouvernement. Puis rapidement, les idéaux du nouveau Gouverneur s'étaient heurtés à ses convictions profondes, le poussant à rejoindre les rangs de la résistance. Son expérience indéniable et son soutien m'étaient précieux. En effet, l'adjudant suivait ma progression de très près, et ce depuis mon plus jeune âge.

Mon œil rencontra l'expression déterminée, voire quelque peu féroce, de mon adjoint. Nous savions tous deux que notre section disposait des éléments les plus adroits pour exécuter ce type d'opération. L'approbation muette que je lus dans les yeux clairs d'Herman me conforta dans ma décision. Tant que Beaufroid se tenait loin de mes hommes et moi, je ne voyais aucun inconvénient à me dégourdir les jambes.

Un mouvement furtif face à moi attira mon attention. Je vis le Général

Lemarchis échanger un long regard avec ses conseillers. Leur entretien silencieux s'acheva sur une succession de hochements de tête affirmatifs.

— Nous apprécions votre implication, lieutenant Warley, lança subitement le chef de la résistance. Vous avez rapidement analysé la situation et si vous y consentez, nous vous confions la direction de cette périlleuse mission. En plus de votre propre unité, vous disposez des sections trois et quatre. À vous de sélectionner les éléments que vous jugez les plus adaptés. Vous avez carte blanche... Votre seule obligation consiste à nous ramener ce chargement de sérum. Si nous prenons en compte l'accroissement naturel de notre population, il est indispensable que nous nous emparions au minimum des treize mètres cubes nécessaires pour l'année à venir.

Traduction : Si j'échouais, je perdrais mes galons et probablement ma dose quotidienne de sérum par la même occasion. En fait, l'ultimatum était même plus alarmant encore ; si j'échouais, je ne pourrais jamais plus regagner le quartier général. La déception dans l'œil de Pierrick serait insoutenable. Pourtant, comme d'ordinaire, je relèverai ce défi, parce qu'une fois encore, en me confiant une mission si ardue — qu'il déciderait probablement de superviser lui-même s'il le pouvait encore — le Général me témoignait sa confiance absolue. Alors en guise de réponse, je plongeai dans son regard inquisiteur qui me pénétra tel un rayon laser.

À nouveau, notre échange silencieux s'éternisa. Dans son expression tendue, mais inébranlable, j'entraperçus un élan d'inquiétude, dans lequel se noyait une nuance de tendresse. Je compris que l'enjeu de l'intervention ne constituait pas son unique angoisse. Il s'inquiétait pour moi. Pour moi ? Vraiment ?

Mes compétences et mes preuves étant établies depuis longtemps, je devinai que la mission était probablement plus dangereuse qu'elle n'y paraissait. Mais cet aveu muet ne m'arrêta pas.

Je me redressai vivement en repoussant ma chaise.

— À vos ordres, mon Général, m'exclamai-je d'une voix vibrante en effectuant le salut militaire. Je ne vous décevrai pas.

Ces derniers mots m'échappèrent dans un murmure, sans que je puisse les retenir. Par chance, le fracas des autres chaises ripant le sol couvrit ma voix et seul Pierrick Lemarchis m'entendit.

La nuit venue, nous étions fin prêts. Chaque escouade tenait sa place, attendant patiemment le signal pour agir.

Le commandant Besson n'avait pas menti. Les aménagements dans les galeries souterraines nous simplifieraient la tâche. Le lieutenant Frank Jarmy, commandant de la section trois, avait d'ores et déjà contrôlé l'état des wagons, tandis que l'une de ses équipes patrouillait dans les égouts afin de sécuriser l'itinéraire du chargement tout en piégeant les galeries attenantes.

RÉSISTANCE

Pour ma part, je patientais près de la surface, accompagné d'une poignée de mes hommes auxquels j'accordais une confiance aveugle.

L'anxiété générale imprégnait les lieux. Elle nous oppressait, nous agrippait fermement entre ses serres acérées. Nous la sentions à chaque inspiration. Glaciale et épineuse, elle s'insinuait dans notre organisme, nouait notre estomac et infligeait un rythme trépidant à notre palpitant pour maintenir notre taux d'adrénaline élevé.

Personnellement, l'appréhension qui précédait généralement un combat ne me tétanisait plus depuis longtemps, j'avais appris à dominer mes craintes. Cependant, ce soir était différent. La situation de la résistance était si précaire, que la perspective d'une éventuelle défaite me taraudait depuis des jours. Une défaite dont je serais indubitablement responsable.

Mes poings se formèrent malgré moi à cette pensée et mon cœur manqua un battement. Je refusais catégoriquement d'envisager le pire... Pour moi, il n'y avait qu'une seule issue possible et la défaite n'était pas en option.

Pour tuer le temps, je jetai un œil à mes hommes.

Parmi les courants d'air gelés, transportant des émanations pestilentielles dans leur sillage, chacun tentait tant bien que mal de se réchauffer. Certains s'occupaient l'esprit par des devinettes ou des charades, alors que d'autres affutaient sans relâche leur couteau tactique ou leur griffe de combat. Mais malgré la légèreté affichée, l'angoisse grandissante de mes soldats ne m'échappait pas. Je percevais leur silence inaccoutumé, leurs expressions renfrognées, les tics nerveux apparus sur leurs visages ou dans leur gestuelle, autant de signaux qui témoignaient de leur concentration.

Face à moi, les voix des jumeaux Lopez, spécialistes des énigmes en tous genres, se faisaient plus rauques et leurs paroles plus hachées, trahissaient une nervosité à fleur de peau.

L'espace d'une seconde, mon regard erra sur leurs boucles brunes, puis s'attarda sur leurs deux mâchoires aux angles volontaires, quoiqu'un peu crispés à cet instant. Leur gémellité était indéniable. Leurs yeux bleu-azur rencontrèrent mon regard simultanément. Je leur accordai un bref hochement de tête. Les deux frères y répondirent avant de replonger dans leurs réflexions.

— Mon premier est un légume rond, reprit Ellis. Mon deuxième est un déterminant possessif. Mon tout vit dans la mer.

— Poisson, andouille, bougonna son frère. On la connaît déjà celle-ci, trouve autre chose.

Je centrai également mon attention sur une silhouette immobile, nonchalamment assise sur le sol froid et humide. Steve Rousset, alias Jaz. D'une corpulence moindre en comparaison de ses pairs, cet homme était pourtant un as au corps à corps. Doté d'une rapidité inégalée et d'un sang-froid à toute épreuve, il constituait une véritable machine à tuer. Capacité

qui contrastait de très loin avec son tempérament avenant et railleur qui lui valait son surnom.

À ses côtés, droit comme un I, se tenait le bulldozer de l'équipe, Carl Favier. Ce gorille d'un mètre quatre-vingt-dix-sept suivait une devise pouvant s'apparenter à « *Foncer dans le tas d'abord et réfléchir après* ». Certes, il n'avait rien d'un grand stratège, mais il usait intelligemment de sa puissance physique. De plus, sa loyauté et sa discipline n'étaient plus à prouver.

J'en vins ensuite à Herman, mon adjoint. Dans la pénombre des égouts nauséabonds, il demeurait silencieux, attentif. Tête basse, les yeux mi-clos, les mains crispées sur les poches de son gilet de combat, il se concentrait.

Pour terminer, je pivotai vers Brice Pellouart, l'un de mes tireurs de précision. Les paupières closes, le caporal caressait délicatement le canon et la crosse de son vieux FA-MAS. C'était sa manière à lui de gérer le stress. Comme tous les tireurs, son arme était sa meilleure alliée.

Alors que j'inspectais ses éternels cernes ombrageant légèrement ses joues râpeuses, il se redressa et soutint mon regard.

— J'espère que Beaufroid assurera, lâcha-t-il d'un air sombre.

Je me rembrunis aussitôt à la mention du lieutenant de la section quatre.

— Il n'aura aucune initiative à prendre, expliquai-je en priant pour qu'aucune folie ne lui traverse l'esprit. Nous contrôlons la zone de chargement, son rôle consistera à escorter la marchandise à bon port.

Brice se contenta de soupirer, mais je n'étais pas dupe. La présence de la section quatre agitait tout le monde, même les hommes du lieutenant Jarmy. Avec Jonas à leur tête, ces soldats passaient pour l'unité la plus malchanceuse de la compagnie.

J'ouvris la bouche pour répondre quand une légère vibration se manifesta sur mon bras gauche. Je levai le poignet et repoussai ma manche pour faire apparaître mon transmetteur, sorte de bracelet froid et discret muni d'un écran plat et tactile. Trois mots y apparurent en lettres phosphorescentes : « *Dans sept minutes* ».

Étrangement, je sentis mon pouls s'emballer en lisant cela.

— Sept minutes, déclarai-je fortement en englobant mon équipe d'un long regard que je devinais féroce.

Aussitôt, les six hommes s'animèrent, bandèrent leurs muscles pour extirper leurs lunettes de visions nocturne et thermique, ainsi que leurs armes blanches, pour une intervention efficace, mais surtout silencieuse. Quelques couteaux et poignards scintillèrent sous la lueur ténue émise par les lampes disposées au travers des galeries.

Pour ma part, j'ouvris mon gilet de combat pour dénicher l'outil sélectionné pour cette périlleuse mission. Sous l'apparence d'un fin pistolet dont le canon avait laissé place à une courte et large aiguille, cet instrument était plus redoutable qu'il n'y paraissait. Alors que je l'armais d'une petite

capsule contenant un liquide incolore, je sentis Brice se crispier à mes côtés.

— C'est un... , commença-t-il hésitant.

— C'est un vecteur d'E16, confirmai-je en enclenchant le chargeur. Une demi-dose suffit à stimuler le virus. L'effet est immédiat, expliquai-je en récitant les informations indiquées par Victor, notre génie en science.

— Il ne doit pas tomber entre les mains des troupes du Gouverneur, déclara le tireur en lorgnant l'appareil d'un œil méfiant.

— C'est pour cette raison que nous n'en avons qu'un et que Beaufroïd l'ignore, répliquai-je sèchement.

Si mon amitié avec Brice dépassait de loin le stade hiérarchique de l'armée résistante, l'honnêteté et la familiarité qu'il se permettait parfois lors des manœuvres me déplaisaient fortement.

Devant ma rude intonation, le caporal baissa les yeux sur son couteau et fronça les sourcils d'un air contrarié.

Les sept minutes qui suivirent s'égrenèrent lentement, très lentement... Je les vis se déverser sur les murs obscurs, ramper à nos pieds, absorber l'oxygène qui nous entourait.

Finalement, la seconde vibration brisa le lourd silence abattu brusquement telle une chape de plomb. D'un geste empreint de tension nerveuse, je dégageai mon poignet une fois encore. Deux lettres apparurent sur l'écran sombre du transmetteur : « GO ».

Mon poing se referma sur la crosse du vecteur d'E16. Je croisai le regard de Brice et en une fraction de seconde, je vis son expression se transformer du tout au tout. Les traits de son visage se détendirent soudainement et devinrent inexpressifs en durcissant considérablement son faciès. Un éclat aussi glacial que l'air ambiant se manifesta dans ses yeux bleu nuit. Désormais, face à moi se tenait un tireur de précision hors pair, un soldat conditionné et imperturbable.

Je coulai un œil vers les autres. Tous affichaient cette expression déterminée et implacable. Nous étions prêts. Nous disposions de quarante-cinq minutes. Quarante-cinq minutes pour neutraliser tous les snipers et les sentinelles postés entre le convoi et le point de retraite.

À l'extérieur, la nuit était fraîche et claire. Lorsqu'une brise gelée cingla mon visage, je portai mon regard sur la voûte céleste. C'est une belle nuit, songeai-je, mais bien trop claire. Ce soir, elle ne constituait pas une alliée.

Nous émergeâmes de la bouche d'égout plusieurs kilomètres au Sud-Est de la position d'interception. Aussitôt, nous activâmes notre vision nocturne d'un même mouvement. Tout devint vert et diablement net. La désolation des lieux me sauta aux yeux. Si de jour je ne prêtais plus attention aux décombres, les détails perçus de nuit m'oppressaient, éveillaient un pincement douloureux quelque part au niveau de mon sternum.

Toutes les constructions bâties autrefois étaient à l'abandon, et ce

depuis que l'instauration de la loi martiale avait obligé les citoyens à vivre terrés dans des bunkers hypersécurisés. Si bien que les routes qui sillonnaient autrefois le territoire en de longs bandeaux sombres capitulaient devant l'invasion des herbes folles. Les immeubles qui nous encerclaient de leurs imposantes carrures dépérissaient, étouffaient sous des remparts de plantes grimpantes. Devant chaque ouverture, des débris de verre, ensevelis sous une légère couche d'humus, jonchaient le sol. Partout, disséminés le long des devantures et des façades décrépites, d'anciens véhicules abandonnés précipitamment végétaient. Ils s'inclinaient eux aussi devant la domination de la flore qui les absorbait au fil des ans.

À intervalle régulier, environ tous les cinquante mètres, nous dénichâmes des pièges posés par le gouvernement. Souvent, il s'agissait de bombes modérément puissantes activées par une simple pression, comme une mine. Par chance, elles étaient désactivées. Le chargement en cours de transfert était bien trop précieux pour risquer de le perdre dans une explosion accidentelle causée par une mine défailante.

Ellis et Danny Lopez s'extasièrent quelques secondes devant l'évolution des technologies de l'armée gouvernementale.

— Nous allons rapidement devoir nous mettre à la page, commenta Danny en utilisant ses lunettes pour enregistrer une vidéo de l'engin inspecté sous tous les angles.

Bien que nous disposions également de nos propres experts en armement, nous ne bénéficions pas des mêmes financements que l'État. Pour pallier ce handicap, nous employions principalement nos efforts dans la reproduction de munitions adaptées à notre matériel de l'ancien monde.

— Liam doit nous trouver un transfert d'armes, bougonna Jaz.

Je jurai intérieurement. Certes, grâce aux vols de marchandises, nous détenions quelques armes plus sophistiquées, cependant, leur nombre était trop limité pour en équiper notre armée. Par conséquent, la technologie utilisée par les troupes du Gouverneur nous dépassait, et de très loin. Sans compter que, malgré le travail fourni par nos experts, nos munitions s'amenuisaient au même titre que nos réserves de sérum et comme ce dernier, nous ne pouvions pas nous passer d'armes. Si le caporal Hercier ne dénichait pas rapidement des données concernant un éventuel acheminement d'armes, nous serions vite condamnés à dépérir dans les égouts.

Depuis vingt-quatre ans, le Gouverneur s'acharnait à éradiquer toute opposition et si la chance ne tournait pas, il atteindrait son but en moins d'une décennie. Plus que jamais, l'avenir de la résistance était incertain.

L'esprit préoccupé, les nerfs à fleur de peau, nous poursuivîmes notre ascension. Enfin, nous atteignîmes le point indiqué par Liam Hercier, notre génie en informatique. D'après ses relevés satellites, nous devions y rencontrer ceux qui constituaient les premiers éléments de l'escorte du

convoi.

Sur nos gardes, nous nous postâmes en formation et inspectâmes les alentours.

— Je l'ai, souffla soudain Brice en fixant le toit d'un immeuble à quelques mètres.

L'escouade s'anima subitement. D'un même mouvement, nous bondîmes dans une ruelle adjacente avant que le sniper nous repère.

Plaqué contre le mur poussiéreux, j'échangeai quelques signaux avec mon tireur, puis pivotai vers mon adjoint. Herman n'hésita pas un instant et obtempéra d'un hochement de tête. Sans perdre une seconde, les deux hommes s'éloignèrent en longeant les façades plongées dans l'obscurité.

Je profitai de ces quelques minutes d'attente pour découvrir mon poignet gauche. D'une pression latérale, j'ouvris un petit compartiment dissimulé dans mon transmetteur. J'en extirpai une oreillette minuscule et transparente, que je glissai dans mon canal auditif droit. À peine eus-je refermé le compartiment coulissant de mon transmetteur, que l'oreillette grésilla.

— *Je suis en position*, résonna soudain la voix de Brice.

— Le pantin ne vous a causé aucun problème ?

— *Il a à peine eu le temps de soupirer*, expliqua brièvement le caporal. *L'adjudant Guillaud finit le travail.*

Un sifflement admiratif s'éleva dans l'oreillette.

— Quoi, m'impatientai-je.

— *Vous ne devinerez jamais quel bijou j'ai entre les mains, mon lieutenant.*

— Un FR-G4, répliquai-je sans dissimuler mon agacement.

— *Affirmatif.*

— Je savais bien qu'ils finiraient par en équiper tous leurs tireurs, commentai-je d'un ton acide.

— *Quand je pense que nous devons encore nous contenter des vieux HK417*, bougonna la voix du caporal.

— Caporal Pellouart, grondai-je dans un murmure exaspéré, dois-je vous rappeler que vous n'êtes pas juché sur ce toit pour me vanter les mérites de l'armement ennemi ?

Si le vouvoiement était d'usage dans l'armée résistante, j'avouais volontiers y renoncer avec les éléments de ma section. Particulièrement avec les hommes à mes côtés en ce moment même. Toutefois, il n'était pas rare que j'exprime un rappel de mon grade quand je les jugeais un peu trop dissipés.

— *À vos ordres, mon lieutenant*, s'empressa de répondre Brice. *Ennemi en vue, mon lieutenant*, ajouta-t-il dans la foulée.

— Où, aboyai-je tant sa légèreté me chatouillait les nerfs.

— *À dix heures. Au... deux, quatre, septième étage. C'est une résidence. Devant, vous trouverez un 4×4 calciné.*

Mon palpitant s'emballa sous un flux d'adrénaline soudain. Sans attendre la fin de ses explications, j'entraînai mes hommes dans ma suite. Nous dénichâmes rapidement la carcasse du véhicule brûlé. D'un bref mouvement de tête, j'ordonnai à Ellis et Carl de pénétrer dans la résidence abandonnée.

— *Ça y est, lança de nouveau la voix de Brice. Carl vient de lui briser la nuque. Le suivant se trouve de l'autre côté de la rue. Pour le moment, il garde les yeux braqués vers l'intersection nord, mais faites attention, il semble plutôt nerveux. Il pourrait vous canarder au moindre frémissement.*

— Bien reçu. Des unités au sol ?

— *Pas pour l'instant. Vous rencontrerez la première sentinelle dans... trois cents mètres.*

Lorsque Carl et Ellis réapparurent, nous traversâmes prestement le bandeau de goudron perforé de hautes broussailles, pour nous faufiler jusqu'au second sniper tout en demeurant à couvert.

Le sol jonché de décombres était inégal sous nos pas. Nous devions progresser avec beaucoup de précautions pour ne pas attirer l'attention. Cependant, mes hommes étaient très entraînés et comptaient parmi les éléments les plus performants de la compagnie. L'ascension fut aisée. Nous neutralisâmes ainsi deux autres tireurs d'élite, mais la mission se compliqua quand nous rencontrâmes des sentinelles au sol.

— *À gauche, s'exclama soudain la voix du caporal dans l'oreillette. La deuxième intersection, mon lieutenant. Ils sont deux.*

Aussitôt, j'intimai à Jaz et Danny d'entrer en action. Pour ma part, je me glissai derrière l'ossature de ce qui, autrefois, fut probablement un bus.

Muni du vecteur d'E16, je n'avais droit à aucune erreur de manœuvre. Mais alors que la vision thermique me permettait de suivre l'affrontement silencieux entre mes deux soldats et les troufions de l'état, des coups de feu rompirent le calme de la nuit.

Ma première réaction fut de jurer comme un charretier, mais lorsque les balles sifflèrent à mes oreilles et ricochèrent sur la carcasse du bus dans un fracas métallique assourdissant, je compris que nous étions repérés. Instinctivement, je rentrai la tête entre mes épaules et enclenchai aussitôt la sécurité du vecteur d'E16. Je le rengainai prestement pour saisir mon fusil d'assaut. Accroupi, je pivotai face à l'ennemi, prêt à riposter. À travers les lunettes, j'aperçus des silhouettes se déclinant en nuances de rouge et d'orange, que je savais en réalité vêtues des uniformes gris de l'armée du Gouverneur. Ils venaient de l'Est, dans notre dos, là où nous ne les attendions pas.

Je pestai. Ces salauds nous ôtaient l'effet de surprise.

La colère déferla dans mes veines, telle une lave en fusion brûlant tout sur son passage. Depuis l'âge de trois ans, je haïssais tout ce qui représentait le gouvernement. Ces hommes risquaient d'expérimenter la fureur ardente

que je m'efforçais d'endiguer chaque jour.

Je balayai les alentours du regard et découvris Carl et Ellis. Ils s'étaient réfugiés à couvert dans un ancien local commercial dont une partie des murs avait volé en éclat, probablement suite à une explosion de petite envergure.

— *Que se passe-t-il*, brailla la voix de Brice.

Je ne me donnai pas la peine de lui répondre et bondis à mon tour à l'intérieur de la bâtisse.

— Ils sont cinq, cria Ellis pour couvrir le vacarme des coups de feu.

— Tu penses pouvoir les atteindre ?

Lopez ajusta sa lunette et pointa le canon de son fusil en direction de l'ennemi.

— L'angle de tir n'est pas terrible, commenta-t-il.

— *Mon lieutenant*, hurla encore la voix du caporal Pellouart.

— Nous sommes repérés, Brice, expliquai-je dans un grincement de dents. Une voie sans issue à droite. Tu l'as ?

— *Ça y est, je vous vois. Mais je n'ai aucun visuel sur les sentinelles. Danny et Jaz vous rejoignent, ils sont à onze heures.*

Effectivement, les deux silhouettes familières surgirent soudainement. J'ordonnai un tir de couverture pour leur permettre d'approcher.

— *Vous devez foutre le camp d'ici*, gronda le caporal Pellouart. *Les troupes sont en chemin. J'ai déjà tué deux autres snipers, mais je ne pourrais pas grand-chose s'ils deviennent trop nombreux.*

Les coups de feu pleuvaient de partout, les soldats ennemis se rapprochaient, l'étau se resserrait. Brice avait raison, nous devons nous extirper de ce trou à rats.

— Carl, commençai-je alors que Danny et Jaz se jetaient à terre tout près de nous, as-tu des grenades...

Je fus interrompu par un grésillement dans mon oreillette.

— *Mon lieutenant.*

L'intonation glaciale de mon tireur déclencha un signal d'alarme en moi. Je me crispai et envisageai déjà une autre parade.

— *Le convoi vient de bifurquer à deux rues de votre position.*

Je lâchai aussitôt le canon de mon fusil et jetai un œil à mon transmetteur. Le convoi n'était pas censé se présenter avant dix minutes...

— Il est en avance, murmurai-je pour moi-même.

— Quoi, interrogea Ellis en évitant de justesse une balle qui se ficha dans le béton, précisément là où se situait son front la seconde précédente.

— Le convoi arrive...

— Merde, jura son frère.

— Il n'est plus question de la jouer en finesse, repris-je en me redressant soudainement. Maintenant que nous sommes repérés, il nous faut frapper fort si nous voulons nous sortir de ce guêpier. Caporal

Pellouart, appelai-je sèchement.

— *Mon lieutenant ?*

— Tu vois le piège à l'angle de la rue ?

— *À côté de la bouche d'égout ?*

— Je veux que tu le dégommés. Dans trente secondes.

Brice marqua un temps d'arrêt, secondes durant lesquelles il inspira profondément.

— *À vos ordres, mon lieutenant.*

Sa voix basse et rauque témoignait de sa concentration. Il n'avait pas droit à l'erreur, il le savait. Tuer les snipers était un jeu d'enfant en comparaison. Là, il s'agissait d'activer une mine dans un délai très bref et surtout de ne pas manquer la cible, aussi petite fût-elle.

— On fiche le camp, aboyai-je à l'adresse des quatre autres.

D'un seul homme, nous bondîmes dans la rue en déversant des trombes de tirs sur les cinq soldats de l'armée gouvernementale. Comme prévu, ils se précipitèrent à nos trousses. Alors que je nous pensais à bonne distance de leurs balles, Danny s'effondra à ma droite, une main crispée sur son bras gauche, son fusil suspendu à ses pieds.

Je jurai et, tenant fermement mon arme d'une main, je le saisis sans ménagement par son bras valide, tandis que Jaz l'empoignait par la taille. Nous le traînâmes ainsi jusque sur le trottoir d'en face, mais avant que nous ayons pu nous abriter, la déflagration de l'explosion nous propulsa contre le mur. Si nous étions suffisamment éloignés pour éviter que le choc ne nous assomme complètement, nous fûmes en revanche sacrément sonnés.

Mes oreilles sifflaient et dans la poussière volante, les formes se confondaient, tanguaient dangereusement autour de moi. Des points meurtris se manifestèrent aussitôt. Les côtes de mon flanc droit m'arrachèrent une grimace et ma cuisse droite me fit déblatérer une multitude d'obscénités. Durant plusieurs secondes, je fus incapable de remuer. Néanmoins, le contact du bec de crosse et du canon court de mon FA-MAS me rassura.

Après un bref égarement, je recouvrai mes facultés. Alors qu'une douleur aigüe rayonnait dans mon crâne et qu'une corne d'appel hurlait à mes oreilles, je trouvai la force de me redresser et de tapoter un message sur mon transmetteur. Je me contentai d'un mot : « *Maintenant* ».

Lorsque des cris, des jurons et des bruits sourds percutèrent mon cerveau par intermittence, je sus que mon acuité auditive réapparaîtrait rapidement. En revanche, ma vision demeurait floue. J'ôtai prestement les lunettes à vision thermique et compris que l'explosion les avait endommagées. Je les jetai.

Dans l'obscurité, la lueur tamisée du clair de lune me permit de distinguer les alentours. Devant moi, une masse sombre malmenait une forme inerte étendue sur le sol. À travers le nuage de fumée occasionné par

l'explosion, de longues secondes me furent nécessaires pour identifier Ellis.

— Danny ! Reste avec moi, nom de Dieu, hurlait le soldat. Ce n'est qu'une égratignure ! Allez femmelette, garde les yeux ouverts !

Je m'ébrouai pour recouvrer mes esprits et trouvai finalement la force de me lever. Je m'approchai des jumeaux Lopez d'un pas chancelant.

— Comment va-t-il, demandai-je d'une voix sourde en m'efforçant d'ignorer ma jambe droite flageolante.

— Il s'est évanoui à la suite du choc, brailla Ellis.

— Mets-le à couvert, active ton oreillette et attendez les renforts, ordonnai-je d'une voix grondante, en m'éloignant déjà vers les autres qui gisaient encore à terre.

Je rencontrai d'abord Jaz fouillant les décombres à la recherche de sa griffe de combat.

— Debout, soldat, aboyai-je féroce.

Il tapa du poing dans la poussière, mais se redressa sans protester.

— Passe-moi ton oreillette, exigeai-je en tendant ma paume gantée.

La mienne m'avait échappé au moment de la collision avec le mur ; or elle m'était indispensable pour conserver le contact avec Brice, qui représentait mes yeux dans tout ce désastre.

En possession de l'appareil flambant neuf, je le plaçai aussitôt dans mon oreille, tandis que Steve activait la connexion à distance.

— Brice ?

— *Mon lieutenant ?*

— Comment est la situation vue de là-haut ?

— *Mal engagée, pour ce que je vois à travers la poussière, largua placidement le caporal. Les troupes du Gouverneur ont dû recevoir l'ordre de ne pas s'éloigner du convoi. Du coup, c'est une patrouille d'une dizaine d'hommes seulement qui vient à votre rencontre. Ils arrivent du nord. Ils seront faciles à neutraliser, surtout avec la fumée qui vous entoure. Avec la vision thermique, vous parviendrez à les prendre par surprise.*

— Où est le point négatif, demandai-je en devinant que l'explication du « *Mal engagée* » restait encore à définir.

— *Ils modifient le parcours du chargement. Ils s'orientent vers l'Est. L'adjudant Guillaud en a déjà informé le lieutenant Jarmy. Sans doute va-t-il tenter de l'intercepter plus haut, mais cela risque de compliquer l'acheminement vers les wagons.*

— Très bien, nous allons tenter un rapprochement. Lorsque nous serons débarrassés du comité d'accueil, j'aurai besoin de toi.

— *Je me tiens prêt, mon lieutenant.*

— Danny est blessé, ajoutai-je en observant les frères Lopez converger vers un monticule d'automobiles compressées par les patrouilles de l'état. Guide Ellis et fais en sorte que les hommes de Jarmy les trouvent.

— *Bien, mon lieutenant.*

Je revins vers Jaz pour l'informer de la situation. Carl, pour sa part, ne put réprimer un rictus satisfait à l'idée de l'affrontement à venir.

— On se disperse, ordonnai-je finalement en extirpant mon couteau de son étui.

Postés de chaque côté de la rue, où le nuage de fumée ne semblait pas vouloir s'estomper, nous nous apprêtâmes à massacrer la patrouille. Sans vision thermique, je ne pus prévoir leur avancée. Pour les voir, je dus attendre qu'ils parviennent à portée de lame. Lorsque leurs silhouettes sombres apparurent au milieu du voile de poussière, ce fut le hurlement bestial de Carl, face à moi, qui sonna le glas des militaires ennemis.

Dans un sursaut, je fondis sur la première forme grisâtre qui se profila devant moi. L'homme ne vit rien venir et quand la lame se ficha dans son poitrail, ses yeux se révoltèrent sans qu'il ait le temps d'exhaler un soupir. Le poids mort du type s'affaissa et je pivotai prestement pour parer une attaque de baïonnette.

Ma jambe blessée entravait considérablement mes déplacements et il n'était pas rare que mes côtes meurtries m'arrachent des grognements. Cependant, je parvins à éviter l'embrochement avec agilité.

Certes, nous n'étions que trois contre dix, mais la résistance imposait un entraînement draconien à ses soldats, alors que les troufions de l'armée gouvernementale faisaient office de chairs à canon. Cet avantage nous permit d'éliminer six adversaires. Toutefois, les derniers s'avérèrent vraiment coriaces.

Carl était aux prises avec un gorille aussi colossal que lui, tandis que Jaz se mesurait à un soldat de petite taille qui tourbillonnait dans tous les sens. Pour ma part, je luttais contre un bleu à l'air terrifié et un caporal expérimenté qui affichait une expression de chien enragé.

— Sale vermine, beugla-t-il en plongeant sa baïonnette en direction de ma cuisse blessée. Je vais te pulvériser !

Malheureusement pour lui, j'esquivai l'attaque en pivotant simplement sur ma jambe valide et profitai de mon élan pour lui planter mon couteau dans le flanc gauche. Mon adversaire lâcha un flot d'obscénités, tandis que son sang chaud et poisseux coulait dans ma paume et le long de ma manche.

Le gosse tenta lui aussi une offensive et manqua de peu mon visage. Je jurai en sentant le plat de sa lame érafler le lobe de mon oreille gauche. Exaspéré, je lui assenai un violent coup de coude, sous lequel je perçus le craquement de son nez. Le même hurla et s'effondra en gémissant de douleur, effleurant son organe brisé qui saignait abondamment.

— Tire donc, abruti, brailla le caporal à l'adresse du bleu qui geignait piteusement sur le trottoir.

Malgré sa blessure, le jeune garçon trouva la force de ramper jusqu'à son fusil, égaré à quelques pas dans la cohue. Je réagis vivement en attrapant mon couteau sanglant par le dos de la lame. Je l'envoyai adroitement s'enfouir entre les omoplates du gosse. Celui-ci s'écroula aussitôt et son

fusil se fracassa sur le sol terreux.

— Je vais te faire la peau, hurla encore le caporal en uniforme gris.

Cette fois, il changea de stratégie et opta pour une attaque moins subtile. D'une lourde poussée, il se jeta sur l'arme du garçon. Je saisis sa manœuvre en une fraction de seconde et en employai une autre pour évaluer la distance qui me séparait également du fusil. Je compris que ma jambe meurtrie ne me permettrait pas de l'atteindre en premier.

Je m'empressai de basculer mon propre fusil d'assaut sur mon torse et pointai son canon vers mon adversaire. Seulement, une détonation retentit avant que je presse la détente.

Abasourdi, je fixai le caporal ennemi dont les traits traduisaient une incompréhension totale. Mais très vite, ses yeux s'agrandirent d'horreur et ses doigts se contractèrent sur la crosse. Ce fut seulement lorsque ses genoux fléchirent que j'aperçus, à la lueur du clair de lune, une tache sombre s'épanouir sur sa poitrine.

— Mon lieutenant, s'exclama Jaz en surgissant à mes côtés, l'arme au poing.

Ses mèches brunes étaient ébouriffées et la poussière collait à son visage, se mêlant à la sueur et au liquide vermeil qui s'échappait de quelques mauvaises coupures. Cependant, dans l'ensemble, il ne semblait souffrir d'aucune blessure grave.

— Vous allez bien ?

— Ouais, bougonnai-je avec irritation. Au trot, soldat, nous devons rattraper le convoi. Il se dirige vers l'Est.

Je m'activai aussitôt et pivotai vers Carl, dont le pas lourd perturbait la tranquillité soudaine et morbide qui avait succédé à l'agitation de l'affrontement.

Alors que j'entrepris de remonter la rue, je perçus l'œil contrarié de Jaz inspecter ma jambe sanguinolente. J'étouffai un juron. Malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à marcher normalement.

Nous approchâmes sans encombre du convoi jusqu'à environ cinq cents mètres, mais ralentîmes le pas lorsque Brice m'annonça qu'il quittait son poste pour suivre notre ascension. Par chance, l'absence du caporal Pellouart n'excéda pas cinq minutes. Sans le visuel global du tireur, nous étions déjà morts.

— *Mon lieutenant ?*

— Je t'écoute, Brice. Comment se présente la situation ?

— *Vous êtes à deux rues du véhicule de tête, expliqua le tireur. Mais la sécurité est renforcée.*

— Aeronef ?

— *Négatif. Pas d'assistance aérienne. Je vois des lance-grenades et même des Eryx. Il y a environ une cinquantaine d'hommes à pied.*

Un long soupir s'éleva dans l'appareil auditif.

— *Mon lieutenant ?*

Le ton grave de Brice m'apprit la teneur de sa remarque. Il n'était pas nécessaire qu'il en dise plus.

— Vas-y, Brice, soufflai-je cependant.

— *Vous ne pourrez rien faire à trois.*

Durant de longues secondes, je gardai le silence. Pour la première fois depuis que je commandais la section deux, j'hésitais. Pourtant, il ne s'agissait pas du premier convoi que nous subtilisons. Même si, en règle générale, nous préférons intervenir sur des territoires que nous contrôlions ou sur des sites inoccupés, cette opération n'en demeurerait pas moins une interception comme toutes les autres. La seule différence était la marchandise et surtout sa quantité. Ce chargement était précieux, pour nous comme pour l'état. Le fait que le Gouverneur ose risquer un si gros volume de sérum témoignait des difficultés rencontrées par le gouvernement. Sans compter que si nous ne nous appropriions pas ce convoi-ci, nul ne savait quand le prochain se présenterait...

— Je dois ramener ce chargement, Brice, martelai-je subitement avec force.

— *À vos ordres, mon lieutenant.*

— Guide-nous au plus près.

Grâce au point d'observation du caporal Pellouart, nous atteignîmes une rue parallèle à celle empruntée par la caravane. Afin de voir sans être vus, nous nous introduisîmes dans les ruines d'une maison mitoyenne, dont les vestiges du séjour nous permirent de suivre l'avancée du convoi.

À la lueur de la lune, je comptai quatre véhicules blindés, et je sentis mes poings se crispier sur mon arme en constatant qu'ils m'étaient inconnus. Encore une innovation, mais destinée cette fois à remplacer les VAB Mark III. Mon mauvais pressentiment s'accrut. Si l'état inaugurerait ses nouveaux véhicules blindés multi-rôles pour ce transfert, cela confirmait l'enjeu que représentait ce chargement.

Je balayai l'escorte du regard. Avec nos antiques FA-MAS d'assaut, nous ne pouvions guère rivaliser contre les lance-grenades et les Eryx.

J'inspectai les alentours en oubliant les troupes gouvernementales l'espace d'une seconde. Des décombres, rien que des décombres, des véhicules abandonnés et des débris de tout ordre. Finalement, je dénichai un détail intéressant. Je faillis même le manquer au cœur de la pénombre qui encerclait les soldats du Gouverneur.

— Passe-moi tes lunettes, ordonnai-je à Carl, qui s'exécuta sans discuter.

La vision nocturne me permit d'entériner ma décision.

— Brice ?

— *Mon lieutenant ? Où êtes-vous ? Je vous ai vu pénétrer dans un jardin...*

— Dans une maison, à peu près à cinq heures du véhicule de tête,

expliquai-je brièvement. Tu vois le piège à l'angle du carrefour ?

— *Près de la bouche incendiée ?*

— Ouais, grognai-je. Active-le.

Le caporal Pellouart resta muet. S'il s'agissait d'un autre soldat, sans doute aurais-je imaginé qu'il se préparait à obéir sans discuter, mais il était question de Brice...

— *Mon lieutenant, reprit-il comme prévu, ce n'est pas le même type d'appareil que les autres. En fait, je n'ai jamais vu de bombe qui y ressemble... Elle pourrait endommager la marchandise.*

Prodigieusement agacé, je serrai les dents.

— C'est une bombe incendiaire à réaction modérée. La cargaison résistera à l'explosion et aux flammes, érucetai-je avec colère. Je vous ordonne de l'activer, caporal Pellouart.

Brice ne répliqua pas, mais à sa profonde inspiration qui me parvint dans l'oreillette, je sus qu'il se concentrait pour tirer.

— À couvert, aboyai-je à l'adresse des deux autres.

L'explosion ne se fit pas attendre. Effectivement, elle surpassa de très loin la précédente. Même les ruines qui nous abritaient s'ébranlèrent dangereusement. Le tremblement du sol se répercuta dans tout mon corps, n'épargnant aucun de mes membres. Lorsque je rouvris les yeux, mon cœur battait la chamade, mes mains tremblaient violemment, mes oreilles bourdonnaient et ma tête vibrait. Mais je ne perdis pas pour autant mon objectif de vue, surtout quand des exclamations me parvinrent de l'extérieur, sitôt suivies des hurlements déchirants des blessés. Je bondis aussitôt sur mes pieds.

— En avant, soufflai-je, en coulant un œil vers Carl et Jaz encore secoués par la déflagration.

À nouveau, un épais nuage de poussière envahissait les alentours. Mais cette fois-ci, il fallait aussi compter quelques incendies apparus çà et là. Les ravages les plus importants provenaient des débris enflammés qui embrasaient les herbes hautes ou retombaient sur les soldats qui gesticulaient, criaient alerte ou beuglaient sauvagement.

Une rapide inspection me permit d'évaluer les dégâts. Les trois quarts de l'unité ennemie étaient atteints. Je vis des brûlures, de mauvaises coupures, voire même des fractures ou des amputations pour les blessés critiques.

Mes hommes et moi profitâmes de l'agitation générale pour nous introduire dans leurs rangs. Nous agîmes discrètement, habilement et méthodiquement. Nous achevâmes les blessés et exécutâmes les plus distraits.

Nous préparions le terrain pour l'unité du lieutenant Jarmy, en espérant qu'il ne tarderait plus. Parce que lorsque la poussière se dissiperait et que les soldats recouvreraient un minimum de discipline, nous serions fichus.

Tandis que Jaz et Carl se frayaient un chemin jusqu'au chargement du premier blindé, je parcourus les rangs ennemis à la recherche des officiers supérieurs censés diriger cette opération. En chemin, j'envoyai quelques charges de baïonnette bien placées, esquivant au passage certains coups violents.

Dans la cohue, alors que tout le monde convergeait vers l'avant du convoi, je les trouvai enfin, accourant au contraire jusqu'au dernier véhicule. J'identifiai, un lieutenant et un commandant. Cependant, j'inspectai ce dernier plus longuement. Grand, blond... ou peut-être châtain, athlétique, un visage aux angles volontaires et à l'expression dure, je le jugeai environ de mon âge. Je m'étonnai qu'un soldat si jeune prétende au grade de commandant. De plus, son ton impérieux témoignait d'un caractère imbu de lui-même qui m'intrigua.

— Conduisez-moi ce véhicule à destination, lieutenant, aboyait-il.

Je notai même une note de mépris dans ces quelques mots.

— Mais mon commandant... et le reste du chargement ?

À bout de patience, ledit commandant empoigna son subalterne par son gilet de combat.

— Mon père a besoin de ce sérum, fulmina-t-il. Et comme vous pouvez le constater, les rebelles s'apprêtent à nous le voler. Alors vous allez grimper dans ce blindé et le lui ramener !

Le lieutenant obtempéra d'un vif hochement de tête. Et lorsque son supérieur le projeta brusquement contre la portière du véhicule, il s'empessa de s'installer derrière le volant.

Étrangement, je ne tentai pas de l'intercepter. Deux mots tourbillonnaient dans ma tête : « *Mon père* ». J'étais maintenant certain que cet officier présomptueux était lié à l'homme que je haïssais plus que tout sur cette terre...

Mon cerveau sembla soudainement s'enliser dans une mélasse de haine. Je n'étais plus en état de réfléchir. La douleur lancinante de mon flanc et de ma cuisse ne parvenait même pas à transpercer ce voile glacial qui paraissait s'être abattu sur chaque cellule de mon corps.

Me glisser furtivement parmi les soldats de l'état n'était plus ma priorité. Seule l'image de ce commandant occupait mon esprit à cet instant. Les monceaux de ma raison s'effritaient, tout comme mes galons de lieutenant s'évaporaient. J'en oubliai même la sécurité de mes propres hommes.

Je n'étais plus officier, mais seulement un homme. Un orphelin. Un petit garçon de trois ans hanté par une image, un souvenir ô combien terrible. Un flash empreint de douleur, dans lequel se mêlaient des hurlements et des détonations successives. À ces sons, se liaient étroitement des images flamboyantes, des langues de feu dévorantes et destructrices qui s'élevaient dans les airs et surtout, une silhouette aux contours flous. Une

seule partie de son anatomie m'apparaissait clairement : son visage. Son regard. Ses iris bleus.

Un bleu si clair, si... glacial.

Un personnage dont le nom m'était apparu plus tard, par hasard. Et voilà que maintenant, à cet instant précis, son fils se tenait à quelques pas de moi, se pavanant avec arrogance et dédain.

Sans même réfléchir à mes actes, je m'élançai en lâchant mon fusil qui se logea dans le creux de mes reins. D'un mouvement précis et rapide, j'extirpai le vecteur d'E16 de mon gilet tout en avançant d'un pas meurtrier. Un hurlement jaillit tout près de moi :

— Un rebelle !

Mais je saisis à peine la teneur de ces propos, je fonçai tête baissée sur mon ennemi. Malheureusement, le cri interpella le commandant qui pivota vers moi. Nos regards se rencontrèrent et à l'éclair de surprise mêlé d'horreur qui traversa ses iris clairs, je sus que tout mon corps exhalait la haine. Aussitôt, l'agitation autour de moi s'intensifia. Je sentis une poignée de soldats de l'état se resserrer, m'emprisonner dans leur étai.

— Butez-moi ce cinglé, brailla le commandant sans détacher son regard du mien.

Par chance, je conservai quelques réflexes. De ma main libre, j'attrapai mon couteau et esquivai un certain nombre d'attaques, tout en tranchant des tendons au passage. Mais très vite, des détonations retentirent près de moi, des balles sifflèrent à mes oreilles. J'étais la cible de leurs tirs. Certes, l'adrénaline et la fureur endiguaient la douleur de ma jambe blessée, ce qui me permettait de me déplacer rapidement. Toutefois, seul au cœur de cette escouade ennemie, je ne pouvais guère espérer échapper aux projectiles.

La vision de ce jeune commandant m'aveuglait. Mon désir de lui infliger souffrance et humiliation était tel, que j'étais prêt à tomber ici, lors de cette mission si capitale pour la résistance que je servais et chérissais depuis mon plus jeune âge. L'idée de recevoir une balle m'était presque égale, pourvu que j'étripe cet officier avant de tomber. Alors je fonçai en parant les coups, en ignorant les balles qui me frôlaient. Cependant, lorsqu'un soldat s'effondra devant moi, j'aperçus l'impact sanglant d'un gros calibre sur son front. Je compris enfin que la chance et l'habileté n'étaient en rien les raisons de ma survie.

— Merci, Brice, soufflai-je pour moi-même.

Après l'intervention miraculeuse du caporal Pellouart, plus aucun obstacle ne m'empêcha d'approcher de ce commandant présomptueux et préservé des tirs longues portées par l'armure que lui offrait le troisième blindé.

Au cours de cet affrontement confus, Brice me fit part de l'intervention du lieutenant Frank Jarmy. Maintenant que l'ensemble de l'unité se bousculait à l'avant du convoi, je me postai face au commandant. Nous

nous fixâmes longuement, et lentement, je rengainai mon couteau, ne conservant que le vecteur d'E16.

Le type me dévisageait. Sa main s'agitait nerveusement sur la détente de son fusil flambant neuf qui m'était lui aussi inconnu. Sur son visage, je lisais incompréhension et mépris.

— Un lieutenant, ricana-t-il. Tu espères te glorifier d'avoir tué le fils du Gouverneur ?

Ces derniers mots moururent dans un éclat de rire mauvais et sournois.

— Me glorifier ou non ne changera rien au fait que tu ne seras plus qu'un bout de viande morte, répliquai-je sans vraiment savoir d'où me venait ce self-control étonnant.

Le rictus du commandant disparut aussi soudainement qu'il était apparu. D'un mouvement vif, il se jeta sur moi en poussant un cri bestial.

Enfin, songeai-je en sentant ses côtes percuter violemment les phalanges de mon poing serré.

La lutte fut sauvage, violente. L'adrénaline annihilait l'élan de ma cuisse ensanglantée et me permit de parer habilement, d'attaquer féroce. Chaque fois que mes coups atteignaient leur cible et que mon adversaire étouffait des gémissements de douleur, une satisfaction perverse grandissait en moi. Je prenais plaisir à cette bagarre incongrue, où la haine et la fierté prenaient le pas sur la discipline militaire.

Au cours de l'affrontement, le vecteur d'E16 m'échappa des mains et je sentis également la lanière de mon vieux FA-MAS se sectionner. Hormis mon couteau dissimulé dans mon gilet, j'étais désarmé. Mais quelle importance ? La délectation ressentie à ce débordement de violence était telle, que je n'envisageais pas d'y mettre fin. Plus les coups s'enchaînaient dans mes côtes meurtries, mes jambes, mon visage et plus ma satisfaction enflait. Jusqu'à ce qu'une lame lacère ma joue droite, avant de transpercer sournoisement mon abdomen.

Une vague de froid déferla sur cet endroit précis et l'engourdissement envahit momentanément mon esprit. Je ne pus retenir un grognement animal et me redressai. Je n'avais même pas saisi que nous combattions au sol, roulant dans la poussière comme deux mufles sans cervelle. Ma main gauche se porta sur le point sensible d'où rayonnait une vive douleur, tandis que l'autre tâtonnait parmi les herbes piétinées pour attraper le vecteur d'E16, aperçu à quelques pas. Quand je sentis enfin la crosse du mini-pistolet effleurer le bout de mes doigts, je croisai le regard de mon adversaire.

— Tu n'imaginais tout de même pas me vaincre, lança-t-il avec dédain en essuyant la lame sanglante de mon propre couteau sur sa cuisse crasseuse.

Là-dessus, il redressa la tête pour fixer un point dans mon dos. Ce ne fut qu'à cet instant que je perçus la présence derrière moi. Une tierce

personne me fixait. Maintenant que la folie du moment s'estompait, je sentais son regard hostile picoter ma nuque. Depuis quand ce soldat suivait-il notre altercation ? Je compris que j'étais perdu d'avance, que le commandant n'avait daigné m'affronter que dans l'unique but de m'humilier. Mais visiblement, mon entêtement et ma dextérité l'avaient surpris et contraint à interrompre la rixe avec perfidie.

Ma haine enfla violemment, atteignit son paroxysme. Ma vision se réduisit à ce type, ce commandant de pacotille étouffé par la suffisance et le dédain.

Ma folie meurtrière me poussa à tenter une ultime offensive. Je me désintéressai du vecteur d'E16 que je glissai dans la ceinture de mon pantalon. Ensuite, j'attrapai discrètement ma griffe de combat camouflée dans un revers de mon gilet, pour la cacher dans mon poing serré.

Je pensai à Frank Jarmy et espérai qu'il parviendrait à mener la mission à bien. C'était un bon officier, ses hommes le respectaient pour son tempérament pondéré et réfléchi. Bien plus réfléchi que moi, c'était certain. Je ne méritais pas la confiance que le Général Lemarchis avait placée en moi.

Pierrick Lemarchis...

Pardonne-moi, songeai-je en fermant les yeux.

Lorsque le cliquetis familier du cran de sécurité me parvint dans mon dos, je bondis soudainement sur mes pieds et me ruai sauvagement sur le commandant. Je sentis tout juste la pointe de ma griffe érafler sa mâchoire quand deux détonations successives dominèrent le vacarme de la bataille qui se poursuivait à quelques pas.

Un hurlement perçant déchira mon tympan droit :

— *TRIISTAANNN!*

Je reconnus vaguement la voix de Brice, mon meilleur ami... Mais le projectile qui se ficha dans ma chair m'emporta aussitôt dans le néant.

Le sol dur et gravillonneux sous mes genoux disparut, ainsi que l'air glacial de la nuit qui effleurait parfois mon visage couvert de crasse et de poussière. Même les différents points meurtris de mon corps s'évanouirent.

Je ne sentais plus rien. Mon esprit semblait extrait de mon corps et lorsque mon visage embrassa le goudron usé et poussiéreux, je ne perçus même pas le goût métallique du sang se répandre dans ma bouche.

2

Kyra

Le sommeil.

Avant, il s'agissait d'un état récurrent et naturel de perte de conscience et de diminution progressive de tonus musculaire, dans lequel l'homme passait près d'un tiers de sa vie. Cependant, les choses avaient changé depuis bien longtemps. Il était maintenant dangereux de dormir.

Après la propagation de l'E16, l'Encéphalite de 2016, le monde entier avait sombré dans le chaos. La rumeur dit que l'épidémie serait née en Bretagne. Qui aurait cru qu'un pays aussi minuscule que la France décimerait la planète à lui tout seul ? À entendre mon père, les États-Unis étaient pourtant les plus prompts à s'adonner dans ce type d'excès. Quoi qu'il en soit, après la déchéance de la population, les grands pontifes du globe avaient également succombé. Ce qui avait entraîné le déclin de l'économie mondiale, suivi des très près par la chute des différentes administrations.

Victimes et dépendants de cette société moderne, les pays industrialisés avaient été les premiers à tomber. Puis, lorsque les fonctions publiques avaient cessé de fonctionner, les émeutes avaient rendu les rues incertaines. Dorénavant, la loi du plus fort régentait la civilisation. Règle que mon père s'était efforcé de m'enseigner toute ma vie.

Lorsque mon Régulateur de Sommeil s'activa, je sursautai et agrippai fermement le carcan qui meurtrissait mon cou. Je le jetai d'un geste irrité. Il s'écrasa à quelques pas en émettant des décharges crépitantes. Tout en massant la peau délicate de ma gorge endolorie par le voltage, je lui lançai un regard furibond.

Un gémissement interrogatif attira mon attention à l'extrémité de ma couchette. Mes yeux endormis glissèrent le long des couvertures miteuses qui couvraient mes jambes et rencontrèrent les iris dorés de Sky, mon berger allemand, mais aussi mon unique ami. Comme à son habitude, il était lové sur mes pieds pour me faire profiter de sa chaleur et à cet instant, son œil canin brillant d'intelligence me sondait intensément.

— Ne me regarde pas avec cet air si hautain, bougonnai-je. Toi, tu n'es

pas limité à trois heures de sommeil par nuit.

Je le repoussai d'une vive secousse et me redressai pour quitter rapidement le confort de ma paillasse avant de céder à la tentation de me rendormir.

Une fois mes orteils emmitouflés dans mes brodequins, je soulevai mon oreiller. J'y trouvai mon pistolet que je glissai aussitôt le long de ma cheville droite. Puis mon poing se referma sur le précieux médaillon qui reposait entre mes seins. Je le dissimulai prestement sous le col de ma chemise d'homme de taille démesurée. J'entrepris ensuite de relever ma longue chevelure aux reflets argentés, que je couvris aussitôt d'un chaud bonnet noir.

Pendant des années, j'avais détesté cette crinière encombrante qui constituait l'élément le plus flagrant de ma différence, mais mon père m'avait toujours interdit de la couper. Il disait que même si notre monde agonisait et que les règles qui gouvernaient autrefois nos vies étaient révolues, nous ne devions pas pour autant laisser cet univers chaotique nous corrompre. Il percevait ma longue chevelure lunaire comme une bénédiction, la promesse d'un avenir meilleur, vision qui ne manquait jamais de m'amuser. Alors pour apaiser mes remarques narquoises, il se contentait de répéter qu'elle me permettait d'affirmer mon statut de femme. Ce que je considérais plutôt comme une vulnérabilité dans ce monde de rustres cruels.

Bien que je fusse rarement en accord avec ses idées un brin utopiques à mon goût, je n'avais pourtant jamais tenté de m'opposer à lui ouvertement. Son regard énigmatique et voilé m'avait toujours suggéré un savoir qui me dépassait. Mais maintenant que j'étais seule, sans autre bouée de sauvetage que la compagnie de Sky, je repoussais catégoriquement cette idée saugrenue. Si mon père avait su quoi que ce soit, il m'en aurait fait part avant la fin, avant de m'abandonner, livrée à moi-même.

D'un geste rageur, je ramassai précieusement le Régulateur de Sommeil dans ma besace usée et écartai les bâches plastifiées qui constituaient ma seule protection contre les courants d'air gelés. Je pénétraï dans un immense hangar en ruine et m'approchai prestement du feu mourant établi au centre. Je saisis un branchage décharné et entrepris de raviver les cendres d'un geste las.

Sky, pour sa part, lapa quelques gorgées d'eau dans sa vieille casserole émaillée, avant de parcourir le vaste entrepôt à la recherche d'une odeur étrangère.

Je soupirai avec lassitude et m'installai sur des cartons près du feu. Je préparai mon petit déjeuner en glissant une tasse emplie d'eau et d'herbes aromatiques entre les branches incandescentes. Je frissonnai et commençai à me frictionner sans conviction. Cet abri était une véritable passoire, rien à voir avec les maisonnettes accueillantes dans lesquelles nous avions si

souvent élu domicile. Je regrettais ce bon vieux temps, surtout avec un avenir aussi incertain que maintenant.

La boisson chaude me réconforta quelque peu et me donna le courage de me lever pour faire chauffer l'eau de pluie récoltée dans d'immenses cuves. Après quoi, je pus enfin entreprendre ma toilette, tandis que l'œil aux aguets de Sky parcourait inlassablement les alentours.

À travers les interstices de ce repère vétuste, la lumière du jour commençait à filtrer légèrement. Le soleil se levait et par son éclat clair et fade, je compris que je devrais encore affronter une journée embrumée et maussade.

À l'extérieur, l'air glacial et peu accueillant du petit matin me cingla le visage. Je pressai aussitôt mon bonnet sur mes oreilles et rehaussai le col du long manteau de mon père. Cependant, je me surpris à respirer cet oxygène frais et pur à pleins poumons.

Mon père m'avait appris qu'auparavant l'air était pollué, souillé de gaz toxiques générés par l'homme lui-même, par ses technologies qu'il voulait évoluées. Pour ma part, je ne voyais aucune différence entre l'air urbain et campagnard, à ceci près que j'appréciais particulièrement les effluves de la nature saupoudrée d'une légère rosée matinale. Comme maintenant.

Autour du hangar, des champs en friche s'étendaient à perte de vue. Seul le bosquet qui bordait la propriété côté Ouest ombrageait ce paysage et ce fut dans sa direction que je m'orientai.

Comme à son habitude, Sky partit en éclaireur. Il gambada distraitemment à travers les broussailles qui envahissaient ce qui devait être un ancien chemin rural.

Munie de mon éternelle besace et d'une petite arbalète suspendue à ma hanche, je m'élançai dans les bois d'un pas vif et décidé. Comme chaque matin, je parcourus mon circuit habituel en contrôlant collets, chatières ainsi que tous les pièges posés par mes soins.

La journée s'annonçait bien, puisque je récoltai trois prises. Deux lapins maigrelets et un ragondin. Ce dernier fut capturé par une chatière et je dus l'achever. Si je parvenais à ôter la vie des animaux en un tour de main, ce n'était pas pour autant j'y prenais plaisir. Mais Sky et moi devions manger et dans ce monde brutal, la devise s'apparentait à « *Mange avant d'être mangé* ». C'était tout du moins celle que mon père m'avait enseigné.

Trois heures plus tard, je regagnai lentement le chemin du hangar en jouant distraitemment avec Sky, dont le fumet agréable de ma levée attisait les instincts canins.

En atteignant l'entrée du hangar, je bifurquai à droite et contournai le bâtiment délabré. Je m'aventurai dans un champ boueux envahi de hautes herbes. Sous mes pas, le sol humide était inégal. Mes brodequins s'enlisaient dans un déplaisant bruit de suçon, tandis que les mouvements énergiques de Sky éclaboussaient les pans de mon long manteau usé.

Nous nous arrê tâmes auprès d'un monticule de terre à nu, surmonté d'une pierre plate gravée de lettres grossières. Distraitement, mes yeux s'égarèrent sur ces mots, « *Orik Loireux 1983-2040* ».

Je laissai échapper un long soupir en guettant le pincement qui ne manquerait pas d'enserrer ma poitrine. Mais je n'avais plus de larmes à verser, mes canaux lacrymaux semblaient asséchés. Quelque part au fond de moi, je me savais préparée à cette éventualité depuis des années.

Trois mois s'étaient écoulés depuis cette nuit tragique. Dans le monde d'avant, ce délai serait probablement perçu comme très court pour un deuil. Cependant, dans celui d'aujourd'hui, même un délai d'une semaine était excessivement long pour se ressaisir. Les faibles n'avaient pas leur place dans mon monde. Dans cet univers agonisant et menaçant, la mort était partout. Tapie à chaque coin de rue, elle rôdait, nous épiait avidement. Sa présence m'oppressait depuis toujours, je la sentais omniprésente. Je percevais son regard affamé braqué sur moi en permanence. Elle guettait mes moindres faits et gestes, et surtout, le moindre faux pas. L'ultime. Celui qui me précipiterait dans le gouffre où elle m'engloutirait en une bouchée. L'ultime faux pas qui n'admettrait aucun retour possible, aucune réparation, aucune rédemption.

Pas une nuit je ne fermais les yeux sans m'inquiéter du lendemain. Pas un soir je ne m'allongeais sans contrôler au moins deux fois le bon fonctionnement de mon Régulateur de Sommeil. À aucun moment je ne me séparais de mes armes, pas même pour me laver et encore moins pour dormir.

Même si parfois je me plaisais à l'oublier, lors de moments joyeux emplis de légèretés, la mort se rappelait bien vite à moi sous forme d'un cadavre en putréfaction qui surgissait sans crier gare. Alors oui, effectivement, la perspective d'une telle situation me poursuivait depuis bien longtemps. Le destin, aussi hasardeux soit-il, ne pouvait pas demeurer éternellement si clément envers nous. L'un de nous devait mourir. Nous le savions tous deux, mon père et moi. Et il est bien connu que le plus difficile à surmonter est réservé à celui qui survit.

Naturellement, ce fut pour moi.

Que me restait-il donc à présent ?

Alors que cette question me traversait l'esprit pour la énième fois, Sky se manifesta d'un tendre et vigoureux coup de museau. Mes doigts effleurèrent son pelage doux et soyeux, quoiqu'un peu humide. À nouveau, je soupirai. Sans lui, sans doute aurais-je cessé de m'interroger à ce sujet pour en finir une bonne fois pour toutes. Mon cœur se serra rien qu'à l'idée qu'il puisse être chassé pour sa viande sans ma protection.

Le souvenir de notre rencontre s'imposa en moi. Je me remémorai le corps de sa mère, pourri et dépouillé de tout membre charnu. Spectacle attristant auprès duquel nous avions découvert un seul et unique chiot à

peine sevré.

Je ne pouvais abandonner mon meilleur ami dans ce milieu si hostile, mais d'un autre côté, pourquoi attendre ? Tout le monde mourrait un jour, la nature était ainsi faite. Le corps humain était vulnérable et périssable, c'était un fait indéniable. D'ailleurs, qu'y avait-il à espérer, à attendre ? Le monde entier était condamné, corrompu, perdu. Devais-je vraiment continuer à errer tristement en attendant que la mort naturelle se présente ? Et puis pourquoi vagabonder, dans quel but ? La recherche d'un *je ne sais quoi* qui donnerait un sens à ma vie pathétique ?

D'après mon père, auparavant, la plupart des gens vivaient pour voir leurs enfants grandir et pour leur offrir une vie confortable. Alors que certains souhaitaient plutôt réussir leur carrière professionnelle, tandis que d'autres voulaient seulement emmagasiner un maximum d'expériences. Certes, il s'agissait là de motifs valables. Désormais, notre seule motivation se résumait à survivre. Mais survivre pour quoi, pour qui ? Qu'étais-je censée faire maintenant ?

S'il pouvait se lever, mon père me botterait sans doute les fesses pour m'être attardée ici si longtemps. Il ne cessait de répéter que nous devons rester mobiles pour éviter le gouvernement et la résistance.

Pourquoi souhaitait-il les esquiver ? Je l'ignorais. Il m'avait seulement inculqué depuis ma plus tendre enfance, que nous nous suffisions à nous deux et que nous ne pouvions accorder notre confiance à personne. Néanmoins, je ne trouvais pas le courage de partir. Même si j'avais parfois regretté certains foyers dans lesquels nous nous étions installés, jamais encore je ne m'étais sentie liée à l'un de ces endroits. Cependant, maintenant, la situation différait. Désormais, j'avais une attache. Cette tombe, ce trou que j'avais laborieusement creusé sous des trombes d'eau mêlées à mes larmes inépuisables, agissait sur moi comme l'apesanteur. Tout mon être était perpétuellement attiré par cette stèle, là où cet amas de terre détrempée dissimulait le corps sans vie de la seule personne qui ait jamais partagé mon existence.

La colère s'empara de moi. Je serrai les poings pour endiguer ce débordement violent qui menaçait de m'engloutir. Je m'efforçai d'inspirer profondément et calmement, lorsqu'une détonation rompit la tranquillité de cette froide matinée d'automne.

Je sursautai malgré moi et Sky protesta d'un jappement courroucé. J'identifiai un coup de fusil. Il provenait de l'autre côté du bosquet.

Mes voisins s'étaient installés dans la vieille ferme voilà près d'un mois. D'abord méfiante, je m'étais préparée à devoir les affronter. Mais après les avoir épiés quelques jours, leur vulnérabilité m'avait convaincue de les laisser tranquilles. Tout en les gardant à l'œil, j'avais décidé de demeurer anonyme et invisible.

N'ayant pas le profil de chasseurs, je doutais que ce tir ait pour objectif

de leur procurer un quelconque repas. Puis devant les grognements menaçants de Sky, qui rivait un regard hargneux sur les arbres drus, je compris que mes voisins recevaient une visite peu amicale. Toutefois, pas une seconde je ne songeai à leur porter assistance, pas dans cet univers où régnait la loi du plus fort. Je ne devais absolument rien à ces gens et je refusais catégoriquement de courir le risque d'attirer l'attention de leur(s) visiteur(s). Sans compter qu'il pouvait s'agir des troupes gouvernementales, ou encore de la résistance, bien que je doute sérieusement de les voir un jour s'aventurer autant au Sud du pays.

Une succession de coups de feu rompit à nouveau le silence inquiétant. Une vague de frissons me parcourut et je tournai les talons, bien décidée à demeurer lâchement en arrière.

À quelques pas, je sentis Sky hésiter. Incliné vers moi, il ne cessait pourtant pas de grogner en direction des bois.

— Non Sky, m'exclamai-je d'une voix rauque qui trahissait mon angoisse de le voir se ruer à travers champ. On rentre !

Les oreilles de mon compagnon se courbèrent à mon attention et finalement, il capitula dans un gémissement plaintif et m'emboîta le pas.

Je laissai échapper un soupir de soulagement et poursuivis mon chemin, tout en prenant garde à ralentir l'allure pour marcher au niveau de Sky. Je posai une main sur son garrot.

Une énième détonation retentit au moment où nous atteignîmes l'entrée du pré. Cette fois, Sky n'y tint plus, il pivota et s'élança dans la direction opposée en poussant des aboiements féroces.

Je tentai bien de le retenir, de resserrer ma poigne, mais son pelage glissa entre mes doigts engourdis par le froid.

— SKYYYYY, criai-je tandis que mon cœur battait la chamade. Sky, non, reviens !

Le berger allemand n'eut cure de mes appels et fonça au milieu du terrain détrem pé en faisant virevolter la fange dans son sillage. Je jurai, songeai sérieusement à l'ignorer et à regagner l'abri du hangar. Cependant, j'agissais déjà à l'encontre de ma volonté. Je m'inclinai et attrapai mon pistolet enfoui dans mon brodequin, tout en décrochant mon gibier qui s'écrasa dans la boue. Et avant de réfléchir à la folie que je m'apprêtais à commettre, je me précipitai à la suite de mon compagnon.

Mon parcours fut moins aisé que celui de Sky. Le sol meuble rendait mon pas pesant et maladroit. Si bien que la sueur inondait mon visage et mon dos lorsque je pénétraï dans les bois. Sous le couvert des arbres, la terre demeurait humide, mais nettement moins spongieuse. Je pus enfin accélérer le rythme.

Quand la ferme abandonnée apparut enfin dans la rupture des arbres, je me glissai derrière un large tronc nervuré et observai les alentours. Mon regard erra sur la façade défraîchie de la vieille maison. J'observai les

contrevents écaillés qui pendaient piteusement sur leurs gonds rubigineux. Puis j'avisai un véhicule d'antan stationné devant. Dans le froid automnal, le moteur chaud exhalait un léger panache de fumée.

Durant quelques secondes, j'inspectai l'état usagé et bosselé de l'automobile, avant de lorgner le logo fixé, sur ce que mon père appelait le pare-choc avant. Je reconnus une imitation grossière d'un lion bipède rugissant. Je me demandai un instant où le conducteur avait déniché le carburant nécessaire à son fonctionnement.

Pour avoir occasionnellement aperçu des patrouilles gouvernementales, je savais avec certitude que le Gouverneur n'équipait pas son armée d'un matériel aussi désuet et peu fiable. Je tentai d'imaginer la résistance manipuler ce type d'engin. Si ce véhicule appartenait aux rebelles, je ne pouvais pas prendre le risque de me manifester.

Lorsque mon pistolet oscilla entre mes mains tremblantes et que ma respiration se fit haletante, je compris qu'un sentiment proche de la panique s'emparait de moi. Je cherchai activement Sky des yeux en espérant qu'il reviendrait sur ses pas. Je me résignai presque à rentrer seule quand subitement, un hurlement strident déchira le silence lugubre.

Un long frisson traversa tout mon être, mais je ne cédai pas devant la peur. Mon regard demeura rivé sur cette porte gondolée et entrouverte, par laquelle le cri s'était échappé. Ce fut à cet instant qu'un mouvement furtif attira mon attention tout près du battant. En plissant mes yeux défaillants sous la luminosité du jour, j'identifiai Sky, tapi tel un fauve en chasse s'appêtant à bondir sur sa proie.

Sans même songer à un plan d'action ou de retrait, je me faufilai entre les arbres et gagnai l'entrée de la maisonnette à pas de loup.

Lorsqu'il m'aperçut, Sky ne m'accorda qu'un bref coup d'œil, avant de reporter son attention sur l'objet de sa hargne. Sa passivité était révélatrice. Il attendait mon approbation. Après avoir affronté des situations plus ou moins similaires, notre méthode était bien rodée. En somme, mon compagnon ne me laissait guère le choix. Il voulait secourir nos voisins et visiblement, je n'avais pas mon mot à dire.

Un gémissement plaintif nous parvint de l'intérieur, sitôt suivi de cris aigus et indignés.

Mon cœur manqua un battement. J'inspirai profondément pour me donner du courage et coulai un œil par l'entrebâillement. Cette entrée ouvrait sur une buanderie où s'entassaient des montagnes de boîtes de conserve empilées les unes sur les autres. Face à moi, une autre porte entrouverte laissait échapper des voix, des couinements et des reniflements.

Je ne voyais rien, mais je prêtais l'oreille.

— *Tu en as d'une belle réserve de conserves, ma jolie*, ricana une voix d'homme suave, d'où perçait une note perverse. *Tu peux nous en prêter un peu, non ?*

— *Prenez ce que vous voulez*, répliqua une voix féminine qui tremblait à

peine.

— *Tout ce qu'on veut, vraiment,* releva un second timbre masculin. *Et ça, c'est quoi ? Des colliers électriques pour chien ? C'est avec ça que vous dormez ?*

— *Prenez toutes les conserves si ça vous plaît, mais partez d'ici et laissez-nous,* s'exclama encore la jeune-femme d'un ton de moins en moins assuré.

— *Tu as quand même essayé de nous trouver la peau avec ce truc,* enchaîna un troisième homme.

Le cliquetis familier de la sécurité d'un fusil de chasse se répercuta sinistrement jusqu'à la buanderie.

— *Ce n'était pas très gentil,* ajouta le type. *On n'accueille pas les gens de cette manière.*

— *Peut-être pas dans le monde que vous avez connu autrefois,* riposta la femme. *Mais celui dans lequel j'ai grandi m'a appris à recevoir les pillards de votre espèce de cette manière.*

Un silence surpris, hésitant, succéda à cette réplique insolente. Puis subitement, tout dégénéra. Des mouvements brusques et des raclements de mobilier sur le plancher se firent entendre. Mais je perçus surtout des cris d'enfants terrifiés couvrant les gémissements à la fois haineux et horrifiés de la jeune femme. Il s'y mêlait également des ricanements masculins qui vibraient dans l'air tel un essaim d'abeilles menaçant.

À mes côtés, Sky se redressa soudainement, les babines dangereusement retroussées, prêt à bondir sur ces hommes vils et monstrueux.

Même si je ne voyais rien, je savais parfaitement ce qu'il se passait à l'intérieur. Les scènes de ce genre étaient malheureusement fréquentes. Particulièrement au Sud, où l'autorité gouvernementale brillait par son absence. Souvent, je m'en détournais, le cœur plus ou moins serré et m'éloignais lâchement. Mais étrangement, aujourd'hui les choses semblaient différentes. Était-ce la présence des enfants qui éveillait en moi un élan protecteur ? Un désir de préserver l'innocence si tant est qu'elle existe encore en ce bas monde ? Quoi qu'il en soit, je pénétrai dans la buanderie, Sky sur mes talons et parfaitement silencieux. Enfin, je pus bénéficier d'une vue d'ensemble sur un étroit séjour. Il s'y entassaient trois matelas couverts d'édredons dépareillés, ainsi qu'une petite table grossièrement taillée assortie à trois chaises branlantes. Tout autour, dans chaque recoin, toutes sortes d'objets s'empilaient pour offrir un peu d'espace. J'aperçus des livres, des ustensiles de cuisine, des jouets comme des ballons et des automobiles miniatures et bien d'autres choses que je ne sus identifier.

Mon regard revint vers les deux petites silhouettes recroquevillées près d'unâtre en pierre où ronflait un allègre feu de cheminée. Les garçonnetts étaient très jeunes, sans doute âgés de moins de dix ans. Le plus grand serrait le cadet contre lui en tentant de le préserver de la vision cauchemardesque du canon de fusil braqué sur leurs visages.

Mon attention s'attarda plus que nécessaire sur ces gosses. Je n'avais que très rarement croisé d'humains aussi jeunes. Mon père m'avait pourtant expliqué un jour que les bébés résistaient efficacement à l'E16, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans environ. Mais cette faille dans la pathologie du virus m'avait semblé trop absurde pour être vraie. À l'époque je l'avais soupçonné de vouloir me ménager. Maintenant, en voyant ces enfants, je me demandais finalement s'il ne disait pas la vérité.

Je me ressaisis soudainement en repoussant cette pensée et observai l'œil avide et sadique du type crasseux qui tenait l'arme. Mes yeux dévièrent ensuite vers le fond de la pièce. Sur les matelas, une adolescente bataillait contre un homme trapu aux cheveux gras et vêtu de haillons humides, rapiécés et répugnants. Son agresseur déchirait ses habits dans des gestes brutaux et n'hésitait pas à lui assener de violents coups de poing au visage dès qu'elle entravait ses tentatives.

Le pire à supporter, pire que les cris étouffés de la victime et les gémissements apeurés des enfants, était le rire qui secouait la repoussante carcasse de l'assaillant. Le même qui animait le troisième homme posté près de la fenêtre, un second fusil en mains.

Une fois de plus, j'agis instinctivement. D'un simple hochement de tête, je signifiai à Sky d'attendre sur le seuil, puis j'enfonçai la porte qui percuta le mur dans un bruyant fracas.

Sans laisser le temps aux trois hommes de réagir au raffut, je tirai sur le plus proche, celui qui menaçait les deux gosses. Le projectile l'atteignit en pleine tête. Un filament de sang s'échappa aussitôt du trou apparu sur son front. Son corps s'affala lourdement sur le sol poussiéreux, tandis que le fusil s'écrasait tout près.

Un silence stupéfait s'abattit sur la maisonnée. J'en profitai pour braquer le canon de mon pistolet sur la tête du troisième agresseur, celui qui se rinçait l'œil depuis la fenêtre. Puis d'un mouvement rapide et précis, je dégainai ma petite arbalète déjà armée d'un carreau pour la pointer cette fois sur l'individu qui tentait de violer l'adolescente.

Les deux types me dévisagèrent quelques secondes. Puis à mesure qu'ils détaillaient ma silhouette menue, des sourires pervers étendirent progressivement leurs lèvres aux plis cruels.

L'homme posté dans l'encadrement de la vitre s'anima après un moment d'hésitation.

— Bonjour petite souris, susurra-t-il.

La fille profita de cette distraction pour allonger un brusque coup de poing à son assaillant. Celui-ci recentra bien vite son attention sur elle et l'immobilisa de sa poigne de fer. La fille gémit de douleur et lui cracha au visage.

Pendant une seconde, je l'observai se débattre sans trop savoir quoi faire et mon hésitation me porta préjudice. Le second agresseur se rua sur

moi. Une large main calleuse enserra mon poignet gauche. Je dus lâcher l'arbalète dans une plainte étouffée. Je profitai de ma frêle silhouette et pivotai de façon à placer mon dos contre son torse. Et bien que son odeur corporelle fétide me chatouilla les narines, je trouvai la force de lui envoyer un coup violent avec l'arrière de mon crâne. L'arête de son nez se rompit sous le choc dans un craquement sinistre. Je sentis aussitôt un liquide chaud et poisseux s'insinuer dans les fibres de mon bonnet. Le type gémit comme un enfant avant d'émettre une ribambelle de jurons.

Je me pressai de siffler Sky.

Le berger allemand surgit alors dans la pièce comme une tornade. Il poussa un grognement mauvais en bondissant sur le dos de mon adversaire. Je compris que les crocs de mon compagnon avaient fait mouche, lorsque le cri plaintif de mon assaillant heurta mes tympans. L'effet fut immédiat. La prise du type faiblit rapidement et je pus me dégager d'une vive secousse.

Je m'orientai enfin vers le violeur pour lui régler son compte. Seulement, je le découvris armé de mon arbalète, le carreau maladroitement pointé sur Sky.

La panique m'assailit subitement, tel un éboulement de roches compactes dans ma poitrine. Affolée, je croisai le regard brun de la jeune fille immobilisée par le poids de son agresseur.

Je devais agir. Je coulai un œil vers le sol à la recherche de mon pistolet perdu au cours de l'affrontement. Je le dénichai sous la table, à seulement quelques centimètres du cadavre de ma première victime. Je m'y précipitai, mais au moment où mes doigts effleuraient la crosse, une détonation retentit.

Je me figeai, horrifiée. D'où provenait ce tir ? De quelle arme ?

Craignant pour la vie de Sky, je me dégageai prestement. Mais lorsque j'émergeai de sous la table, je rencontrai le canon d'un fusil de chasse. À l'extrémité, je croisai deux yeux émeraude exorbités.

L'air absent, le teint pâle, les joues creuses, les yeux cernés d'auréoles sombres, le garçonnet fixait une cible loin derrière moi. Je pivotai en suivant lentement son regard désorienté.

Son tir avait atteint son objectif. Sur le matelas, l'homme qui retenait la fille se tordait de douleur, sa main serrée contre son torse. L'arbalète gisait à ses pieds, toujours armée de son carreau.

Je bondis aussitôt.

En sentant le toucher glacial du canon sur sa tempe, l'homme leva lentement les yeux vers moi. Je rencontrai son regard gris qui trahissait sa colère débordante et le supplice que lui infligeait sa blessure par balle.

— Éloigne-toi, ordonnai-je durement.

Le type s'exécuta doucement. Il se redressa et rajusta son pantalon, non sans émettre quelques grimaces quand ses gestes sollicitèrent son poignet ensanglanté.

Dès qu'elle recouvra sa liberté de mouvement, l'adolescente rampa à l'opposé du matelas où elle se recroquevilla contre le mur. De ses mains tremblantes, elle tenta piteusement de dissimuler sa nudité sous les lambeaux de ses vêtements.

Pour ma part, je m'inclinai et saisis prestement mon arbalète, que j'orientai cette fois vers le second homme qui luttait toujours contre la hargne de mon berger allemand.

— Ça suffit, Sky, commandai-je dans un murmure autoritaire.

Mon compagnon obéit sans hésiter et se détacha lentement de ma cible. Le blouson crasseux de sa victime était déchiré et ses membres présentaient plusieurs morsures profondes et sanguinolentes. Malgré la douleur qui crispait ses traits, il eut toutefois l'intelligence de lever les mains au-dessus de sa tête en signe de reddition.

D'un vif mouvement de tête, je signifiai à son compère de le rejoindre. Lorsqu'ils me dominèrent de toute leur hauteur, épaule contre épaule, je leur indiquai la sortie.

— Fichez le camp, grinçai-je férocement. Et si l'idée d'agresser des femmes et des enfants vous reprend, souvenez-vous de nous. Et songez bien que la prochaine fois, je ne me montrerai pas aussi clément.

Clopin-cloquant, les deux hommes progressèrent vers la buanderie d'un pas incertain, l'un serrant précieusement sa main contre sa poitrine et l'autre s'efforçant de compresser les morsures les plus inquiétantes. Lorsqu'ils approchèrent de leur compagnon défunt qui gisait à terre et dont le sang sombre se répandait jusque sous la table, ils fixèrent son cadavre d'un air dérouté.

Je les suivis à bonne distance en espérant qu'ils ne songeraient pas à attaquer les enfants qui demeuraient tétanisés près de la cheminée.

Quand ils atteignirent la porte, je baissai le canon du pistolet et pressai la détente de mon arme de jet. Rapide, précis et silencieux, le carreau fila à la vitesse de la lumière et se ficha dans la carotide du violeur. Un flot rouge et fluide s'en échappa aussitôt en inondant son anorak rapiécé.

À l'instant où la première goutte de sang apparut, les cris horrifiés et stridents des enfants retentirent lugubrement dans la pièce. Mais je n'y prêtai pas attention et levai cette fois mon arme à feu.

Au moment de presser la détente, je rencontrai le regard résigné du second type, tandis que son acolyte s'effondrait à terre, le corps traversé de soubresauts. J'hésitai une fraction de seconde. Une fraction de seconde seulement.

La détonation vibra longuement dans l'air. Seuls les pleurs des enfants rompaient le silence morbide qui s'était abattu sur la maisonnette. À l'extrémité de la pièce, la fille gémissait pitoyablement, retenant courageusement de gros sanglots.

Durant de longues minutes, je fixai les trois corps sans vie. Je guettaï la

culpabilité et le dégoût qui ne manqueraient pas de m'assaillir d'ici quelques instants, mais rien ne vint. Aucun nœud douloureux ne noua ma gorge, aucune nausée ne me souleva l'estomac et mes yeux demeurèrent incontestablement secs. La vision de ces hommes vils, criminels et surtout morts, me laissait de marbre. Devais-je m'en inquiéter ? Était-ce le début de la froideur et de l'indifférence qui ôtaient toute humanité au genre humain ?

Malgré le doute, je n'avais ni le temps ni l'énergie de me pencher sur ce constat alarmant. Je rengainai mon pistolet dans mon brodequin et m'approchai des corps inanimés. J'empoignai l'extrémité du carreau sans m'émouvoir de la vision répugnante de la gorge déchiquetée. J'en essayai prestement la pointe avec le pan déchiré de l'anorak avant de l'armer de nouveau sur l'arbalète.

— Tu... tu les as tués, couina soudain une voix tremblotante.

L'espace d'une seconde, je me figeai. Était-ce un reproche ?

Sans me tourner vers la fille, j'ouvris la bouche pour répondre, mais elle enchaîna aussitôt.

— Tu les as tués, répéta-t-elle d'un ton de plus en plus hystérique. Tu les as tués et tu n'as même pas sourcillé... Ils allaient partir... tu n'étais pas obligée de les tuer... Tu comptes nous voler notre nourriture, toi aussi ?

Je ne relevai pas sa dernière remarque, toutefois, je daignai tout de même lui répondre.

— Tu crois vraiment qu'ils auraient laissé deux femmes leur botter les fesses, larguai-je sèchement. Ils seraient revenus à dix et ne se seraient pas contentés d'emmener tes conserves. Ils auraient cuisiné les deux gosses à la broche et t'auraient peut-être gardée en vie quelques jours pour les amuser, ajoutai-je froidement. Puis ils auraient laissé l'E16 t'emporter.

Là-dessus, je fixai de nouveau l'arbalète à ma hanche et enjambai les corps avant de gagner prestement la sortie. Quand les arbres se refermèrent sur moi, je perçus le pas trotinant de Sky à mes côtés.

Lorsque je quittai l'abri des arbres, je récupérai mon gibier baignant dans la fange et gagnai le hangar au pas de course. Je consacrai les minutes suivantes à nettoyer le sang sur mes vêtements, mon bonnet et même sur mes cheveux. Je me tournai ensuite vers Sky et entrepris de lui rincer la gueule à grande eau jusqu'à ce que la plus infime goutte de sang humain disparaisse. Au grand dam de mon compagnon, je décidai même de lui infliger une douche complète afin d'éradiquer toute trace de sauvagerie sur son pelage.

L'après-midi était bien entamé quand je commençai à dépecer mes prises de chasse. Sky se régala des tripes que j'avais conservées à son attention. Elles avaient commencé à sécher, mais il marqua tout de même sa reconnaissance par de petits jappements joyeux. Je m'emparais du ragondin quand mon partenaire velu se dressa subitement, le museau et les oreilles pointés vers l'entrée.

Vive comme l'éclair, je bondis aussitôt sur mes pieds et attrapai mon arbalète qui ne me quittait jamais. Je me figeai un instant pour guetter le moindre signe d'intrusion. Seulement, tout était calme, pas un bruit ne filtrait de l'extérieur.

Interrogatrice, je pivotai vers Sky.

Mon compagnon ne se départit pas de son œil alerte, jusqu'à ce qu'il incline les oreilles en arrière pour émettre un couinement impatient.

L'identité de notre visiteur timide m'apparut alors clairement.

Je réprimai un juron et me rassis en soupirant d'agacement. Par sécurité, je posai sagement mon arme de jet sur mes genoux et lançai avec mauvaise humeur :

— Montrez-vous ! Je sais que vous êtes là.

Plusieurs secondes s'écoulèrent. Il me sembla vaguement entendre quelques murmures. Sky trépigna et finit même par pousser un glapisement empressé. Finalement, une silhouette s'encadra dans la large ouverture. La clarté extérieure ne permit pas à ma vue fragile de distinguer clairement les traits de son visage, mais j'identifiai aisément son allure longiligne et ses cheveux fous.

D'un pas timide, ma visiteuse s'approcha et Sky se rua à sa rencontre, remuant sa queue touffue en signe de bienvenue. D'abord méfiante, la fille leva ses mains bien haut, pour les tenir hors de portée des crocs qui avaient bestialement déchiqueté les membres d'un homme. Mais l'air innocent et enjoué du berger allemand eut raison de ses craintes, elle daigna enfin lui gratter les oreilles. Sky laissa échapper un long soupir satisfait et j'en revins à mon ragondin.

— Salut, lâcha soudain l'adolescente en avançant encore de quelques pas.

Je ne fis même pas mine de lui répondre et entrepris d'écorcher la carcasse du rat mort. La fille m'observa en silence et je devinai sans peine son expression répugnée. Lorsque je jetai la peau de la bête sur le sol, à une trentaine de centimètres de ses tennis boueuses, elle étouffa un couinement horrifié. Sky se précipita déguster ce festin et elle recula vivement sans se faire prier.

— Tu vis seule ici, demanda-t-elle d'une voix hésitante.

Là encore, je ne pipai mot. Cependant, je me redressai et coulai un œil significatif vers Sky.

— Enfin, tu vis avec ce chien, rectifia-t-elle avec maladresse.

— Il s'appelle Sky, répliquai-je sèchement.

À son mouvement de recul, je compris que mon intonation l'intimidait. Bien. Allait-elle partir ? Je l'espérais.

— Je voudrais... te remercier, lança-t-elle finalement après une grande inspiration. Sans ton intervention... eh bien... c'est simple, je ne sais pas vraiment ce qu'il serait arrivé. Moi, ils m'auraient violée, mais pour les

enfants, j'ignore quelles horreurs ils leur auraient fait subir...

Elle parlait vite et sans vraiment réfléchir au sens de ses paroles. Était-elle stressée ? Était-ce ma présence qui la perturbait ainsi ?

Vaguement curieuse, j'abandonnai momentanément mon ragondin et levai les yeux vers la fille.

Elle avait troqué ses vêtements déchirés pour un jeans en toile épaisse et un pull difforme que j'aperçus sous un blouson camouflage. Sa chevelure, que je croyais emmêlée au premier abord, était en fait une épaisse couronne de boucles noires. Ses grands yeux noisette m'apprirent que le choc de son agression la bouleversait encore. Ce que me confirmèrent ses lèvres tremblantes.

Elle ne s'était pas aventurée jusqu'ici de gaieté de cœur.

— Que veux-tu, demandai-je d'une voix grondante.

Ma visiteuse rougit comme une pivoine et se tortilla nerveusement les doigts. Elle avoisinait probablement le mètre soixante-quinze et la voir ainsi confuse devant mon frêle gabarit me fit presque sourire.

— Je m'appelle Amanda, souffla-t-elle. Les petits garçons que tu as vus s'appellent Jason et Hugo. Ils ont neuf et six ans.

Que faisait-elle ?

— Tu comptes me détailler toute votre vie, l'interrompis-je sèchement.

Elle se tut aussitôt en pinçant les lèvres d'un air embarrassé. Cependant, elle ne se laissa pas démonter.

— Nous vivons tous les trois, reprit-elle courageusement. Et comme nous sommes dans le même pétrin... toi et nous, je veux dire... Eh bien, je me disais... qu'on pourrait se serrer les coudes. Qu'en penses-tu ?

Quoi ?! D'où lui venait donc pareille idée ?

— Se serrer les coudes, répétais-je interloquée. Tu essaies de me vendre l'idée de « *l'union fait la force* », ajoutai-je entre mes dents crispées.

Amanda baissa les yeux. Visiblement, ma réaction la déconcertait.

— Eh bien oui, l'union fait la force, renchérit-elle avec conviction. Tu dois avoir quoi... vingt ans...

— Vingt-deux.

— C'est bien ce que je dis, reprit Amanda qui se ragailardit. Tu n'as pas connu la vie d'avant, toi non plus. Bien que je déplore l'égoïsme et l'inconscience de nos parents, le fait est qu'il nous faut maintenant survivre à ce monde. Et étant donné que seule, tu es aussi vulnérable que nous trois qui ne savons pas manier les armes, je pense qu'il nous serait mutuellement bénéfique d'unir nos forces.

Tout cela dans un seul souffle.

Je l'observai quelques secondes. Cette fille était têtue. Ma réticence n'avait rien d'encourageant, pourtant, elle semblait décidée à tenir vaille que vaille. Cependant, j'étais moi aussi déterminée à la renvoyer d'où elle venait.

— Unir nos forces, relevai-je une fois encore d'un ton sarcastique.

Soyons clairs, vous auriez plus besoin de moi que je n'aurais besoin de vous. Je sais me défendre et je ne meure jamais de faim. En fait, vous seriez un fardeau pour moi, larguai-je après un instant de silence pesant.

Cette fois-ci, Amanda ne rougit pas, elle ne baissa pas les yeux non plus. Toute timidité envolée, elle me fixait maintenant avec colère. Ses yeux bruns lançaient même des éclairs. Elle paraissait réprimer un désir intense de me secouer comme prunier. Et bien malgré moi, je sentis mes lèvres esquiver un sourire narquois.

— Tu te souviens, tout à l'heure, reprit-elle avec impatience, tu as dit que les types pouvaient revenir à dix. Que crois-tu que feront les autres en ne voyant pas ces trois-là rentrer ? Ils partiront à leur recherche et il n'est pas difficile d'imaginer qu'ils passeront tout le secteur au peigne fin. Alors, dis-moi, tu crois vraiment pouvoir te défendre contre dix types conçus dans le même moule que ceux que tu as dégomés ?

Bingo ! Elle marquait un point. Si je maîtrisais une poignée de disciplines comme le tir, l'arc, la traque et même quelques techniques de lutte, je n'en demeurais pas moins vulnérable face à un effectif dépassant les doigts d'une main. Cependant, entre le fardeau que représentaient les mômes et la menace potentielle que pouvaient devenir les soi-disant comparses de mes trois cibles du matin, je préférerais tout de même faire cavalier seul. Seulement, je devais avouer que l'intervention d'Amanda mettait le doigt sur ce que je m'efforçais d'ignorer depuis trop longtemps.

Le vaste espace du hangar sembla soudain se réduire considérablement. J'avais besoin d'air, je devais réfléchir. J'abandonnai subitement mon gibier sur le sol et sortis à vive allure en passant devant Amanda sans lui accorder un regard. Elle ne tenta pas de m'arrêter, mon expression dut l'en dissuader.

À l'extérieur, je me figeai quelques instants en tombant nez à nez avec deux paires d'yeux effrayés. Chaudement emmitoufflés dans deux blousons qui leur couvraient les genoux, les garçonnetts me devisageaient d'un œil craintif. Avaient-ils suivi toute la conversation ? Qu'avaient-ils compris ?

Je les toisai d'un œil méfiant, tentai de décrypter l'enchevêtrement d'émotions que je lisais dans leurs grands yeux apeurés. Puis finalement, je pestai d'agacement et les contournai.

On me chassait de chez moi, ou tout du moins de ce qui s'en rapprochait le plus. Cette fille et ces gosses s'imposaient sur mon territoire et exigeaient même d'engloutir ma vie.

En enserrant rageusement mon médaillon dans mon poing, je me réfugiai dans le seul endroit où je me sente encore à ma place. Le seul où je veuille être, en vérité. La tombe de mon père.

Je me surpris à m'effondrer sur le monticule de terre nue et humide. Mes genoux s'enlisèrent dans le sol spongieux qui humecta mon pantalon et me glaça jusqu'aux os. Mais je m'en moquai. Tandis que mes doigts s'enfouissaient rageusement dans la boue, des larmes brûlantes roulèrent le

long de mes joues. Moi qui croyais avoir épuisé toutes les larmes de mon corps, je me découvrais quelques ressources inattendues.

Je comprenais enfin que mon corps endurait la douleur depuis des mois. Il l'étouffait, l'enfermait à double tour pour me permettre de me complaire dans mon déni. Mais aujourd'hui, elle m'explosait en pleine face, éclaboussait mon visage, lacérait mes entrailles, écorchait mon cœur glacial. Plus déchirante que jamais, elle m'obligeait à l'affronter, à la regarder en face, à soutenir sa perversité et son sadisme.

Mais pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi étais-je si bouleversée ? Parce qu'au fond de moi, je savais le moment venu ? Parce que ma décision était déjà prise malgré mes réticences ?

— Je ne suis pas prête, gémis-je piteusement d'une voix entrecoupée de sanglots contenus. Papa, je ne peux pas. C'est trop tôt.

Je me tus pour laisser libre cours à mes pleurs. Je me surpris à tendre l'oreille. Qu'attendais-je ? Une réponse ? Effectivement, je réalisai que j'espérais un signe, n'importe quoi me prouvant que je n'étais pas seule.

Mais rien ne vint et mes doutes persistèrent.

Toute ma vie durant, mon père m'avait guidée, m'indiquant la marche à suivre, me l'imposant parfois. Même si mes opinions divergeaient quelques fois des siennes, jamais encore je n'avais remis en doute ses actes. Je lui accordais une confiance aveugle. Seulement maintenant, cette décision m'appartenait. Personne ne me contredirait, ne m'avertirait ou ne me conseillerait.

J'étais seule. Définitivement seule.

Toutefois, je savais depuis des semaines déjà qu'il était temps pour moi de partir. D'ailleurs, peut-être était-ce mon père qui m'envoyait Amanda, Jason et Hugo. Peut-être était-ce sa façon à lui de m'indiquer le chemin à suivre.

Durant plusieurs heures encore, je pleurai. Je m'attardai si longtemps, que la nuit était tombée lorsque j'empruntai de nouveau le chemin du hangar. Je m'orientai grâce à la lumière ténue qui filtrait entre les interstices des murs fissurés.

Lorsque je passai l'ouverture, un agréable fumet m'accueillit. Ce détail me tirailla en deux émotions contradictoires. D'une part, je m'agaçai que cette fille se permette de toucher à *MON* gibier, et d'autre part, cet effluve m'évoqua tellement les talents culinaires de mon père, que cela me reconforta après des heures à sangloter sur sa tombe.

— J'ai préparé un ragout avec le ragondin et les topinambours qui étaient dans le sac en toile de jute, annonça Amanda lorsqu'elle m'aperçut. Quand j'ai vu que tu tardais à revenir, je me suis permis de coucher les garçons dans ton lit. Mais rassure-toi, je dois les réveiller dans une heure et demie.

Je ne pipai mot et m'installai sur les cartons près du feu. Sky se précipita

poser sa tête sur mon giron. Je le reçus d'une tendre caresse et le grattai derrière les oreilles comme il l'aimait.

— Tiens, lança Amanda en me tendant un récipient creux.

Je devais avouer que même l'aspect de sa mixture était appétissant. Mon estomac marqua son approbation d'un gargouillis joyeux.

Je baissai les yeux, embarrassée par l'idée que, au fond de moi, j'appréciais son geste. Je n'avais pas avalé un plat cuisiné depuis trois mois et les premières bouchées ne firent que confirmer le manque cruel que j'avais subi.

À mes côtés, je sentais la cuisinière un peu tendue. Sans doute guettait-elle ma réaction. Cependant, même si je dégustais, je n'étais pas prête à la complimenter. À la place, j'orientai la conversation à l'opposé de la nourriture.

— Avec quoi dorment-ils, demandai-je sans lever les yeux de mon assiette.

— Je crois que ce sont des Régulateurs de Sommeil de première génération, expliqua Amanda d'une voix hésitante. À l'origine, il me semble qu'ils fonctionnaient grâce à des piles électriques. Mais comme il n'en existe plus, mon frère les a trafiqués pour les alimenter à l'énergie solaire. Ils sont efficaces, la minuterie est précise, mais la puissance de la décharge est très forte et il est impossible d'en régler l'intensité. Alors je fais en sorte d'être réveillée avant eux pour leur épargner ça...

— Ton frère, relevai-je sans grand intérêt.

— Oui, soupira tristement la jeune fille. Le père des enfants. Lui et sa femme sont morts.

— Morts ou dans le coma ?

— Morts. Lorsque l'E16 les a emportés, je me suis occupée d'eux. Puis un jour, des cannibales nous ont trouvés. J'ai sauvé Jason et Hugo in extrémis...

Sa voix se brisa sur ces derniers mots et elle étouffa un sanglot, le poing serré sur ses lèvres tremblantes.

Je l'observai quelques secondes. Contre ses trois agresseurs et plus tard contre mon entêtement, elle avait fait preuve de courage, mais face à ses souvenirs, elle était démunie, fragile et seule. Tout comme moi, elle traînait des fantômes dans son sillage...

— Sais-tu conduire, interrogeai-je subitement.

Amanda se figea un instant et croisa mon regard à travers ses larmes qui brouillaient sa vue.

— Oui, répondit-elle sur le ton de l'évidence.

Je fronçai les sourcils pour cacher ma gêne.

Mon père m'avait bien enseigné la conduite, mais je ne me sentais pas capable de dépasser le cinquante kilomètres-heure et encore moins de parcourir des centaines de kilomètres sans interruption.

— On décolle à l'aube, décrétai-je alors.

Tout en avalant les dernières gouttes de mon ragout, je sentis le regard triomphant d'Amanda effleurer mon visage. Mon cœur tressauta dans ma poitrine. Je ne pouvais plus faire marche arrière.

— Au fait, ajoutai-je pour masquer mon malaise, je m'appelle Kyra.

3

Havanna

Les hautes silhouettes des immeubles sépulcraux et déserts s'étendaient sous mes yeux. Je guettais le plus infime mouvement en parcourant chaque recoin de la représentation holographique. Parfois, une alerte lumineuse s'éveillait sur ma tablette. Je me référais alors à la vue d'ensemble de la ville, dont je bénéficiais sur le grand écran projeté sur le mur de mon Espace de Nuit. Malheureusement, il ne s'agissait que de fausses alertes. L'hypersensibilité des capteurs était à la fois utile et fort handicapante. Rien ne leur échappait, pas même le battement de cils des soldats postés en faction sur l'itinéraire du convoi de sérum, familièrement appelé Morphée. Et les militaires étaient nombreux, embusqués sur les toits des bâtiments ou dissimulés dans des ruelles sombres et étroites.

Mon père était d'un naturel très prudent, mais les rebelles demeuraient si actifs depuis près d'une décennie, qu'il était difficile de lui reprocher toutes ces précautions aussi excessives fussent-elles. Parce qu'il est vrai que nous avons perdu bon nombre de chargements, des marchandises variées qui avaient grandement contribué à l'essor de notre ennemi. Ennemi qui s'avérait aujourd'hui bien plus dangereux que nous n'aurions osé l'imaginer après la propagation du virus.

Bien que mon père ne l'avouerait jamais, le faible équilibre au sein de ce monde chaotique était sur le point de basculer. C'était indéniable, pour moi tout du moins.

Les rebelles voyaient leurs effectifs et leur force de frappe croître au fil des années, alors que la puissance et la notoriété de mon père ne cessaient de décliner. Au cours des six derniers mois, les attaques des bunkers particuliers s'étaient multipliées ainsi que le nombre de victimes des rebelles. Malgré tous ses efforts, mon père ne parvenait pas à endiguer cette guerre. Nous ne pouvions pas nous permettre de perdre ce chargement si vital à la population.

Ma nature curieuse et investie me poussait bien souvent à fouiner. Si la plupart des jeunes de ma condition ne daignaient pas baisser les yeux sur le peuple asservi par la famine, la misère et la menace constante de l'E16, pour ma part, je ne pouvais cesser d'y songer. Je savais que le rationnement de

sérum ne cessait de faiblir en ville, je n'osais penser aux campagnes environnantes. Mais en parallèle, mon père faisait tout son possible pour les aider. Seulement, l'emprise des rebelles était telle, qu'il devenait difficile de réapprovisionner tous ces malheureux.

Inévitablement, l'étau se resserrait.

Le site que je surveillais actuellement sur ma tablette m'angoissait davantage que les autres agglomérations traversées par le convoi. Il s'agissait d'un territoire neutre, autrement dit, ni contrôlé pleinement par mon père, ni occupé par les rebelles. Une quinzaine d'années auparavant, cette ville avait été un champ de bataille sanglant. Le premier à témoigner de la puissance grandissante de l'ennemi. Le premier affrontement que mon père n'eût pas remporté. Celui qui exprimait haut et fort les intentions hostiles des rebelles.

Sans aucune raison, un étrange pressentiment m'oppressait à mesure que j'en parcourais les rues sur ma représentation holographique. Je me savais pourtant ridicule, ce secteur était hyper sécurisé depuis près de cinq jours et aucune manifestation ennemie n'avait été notifiée. Sans compter qu'une équipe de petits génies de l'informatique surveillaient l'ascension du chargement de la même manière que moi.

Je me sentis vaguement rougir à cette pensée. Ma présence clandestine sur le Réseau demeurerait l'un de mes exploits les plus brillants. Cependant, mon père serait furieux s'il l'apprenait et sans doute même renverrait-il le responsable de la protection des données.

À cet instant, une alerte clignotante se manifesta dans l'angle supérieur gauche de ma tablette. Elle me tira de ma rêverie. Je me désintéressai du support pour me dresser devant l'écran projeté et zoomer sur la zone signalée. Je haussai les sourcils.

L'alarme provenait d'une position Sud-Est très éloignée de l'itinéraire du convoi. Je pestai intérieurement, songeant au mouvement furtif d'un animal égaré. J'élargis de nouveau l'objectif et m'affalai dans mon fauteuil en soupirant.

Pourquoi mettais-je ainsi un point d'honneur à espionner les manœuvres militaires des troupes de mon père ? N'ayant suivi aucune formation de stratégie de combat, je ne pouvais pas me rendre utile. Alors pourquoi persistais-je à garder un œil sur toutes actions délicates, telles que ce fameux transfert de sérum ? Était-ce la curiosité d'une enfant gâtée assommée par l'ennui ? Ou bien là encore s'agissait-il de mon désir malsain de tout savoir sur cet univers agonisant dont on tentait inlassablement de me préserver ? Peut-être un peu des deux.

Ma tablette indiquait trois heures vingt-huit du matin et pour tuer le temps, j'épiaï le caporal Aurélien Morel, un ami de Travis. Il s'agissait d'un jeune soldat qui ne cachait jamais les doux sentiments que je lui inspirais. Je l'observai déambuler dans l'obscurité aux côtés d'un autre militaire en

uniforme gris. Devant la netteté de son expression, je me félicitai de cet hologramme qui permettait une vision précise même au cœur de la nuit. Cependant, je déplorais de ne pouvoir entendre la teneur de leurs propos, particulièrement lorsqu'Aurélien renversa la tête en arrière dans un éclat de rire. Agacée, je zoomai encore sur son visage, mais l'hologramme se brouilla, m'obligeant de recouvrer une vue plus éloignée.

Pourquoi ne pouvais-je partager les sentiments de ce type ? Je le savais intelligent et gentil, avec moi tout du moins. De plus, Travis ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Ce qui était plutôt rare venant de lui qui se montrait bien souvent intransigeant, pour ne pas dire méprisant, envers ses hommes.

Mes réflexions se figèrent sur cette dernière remarque, car l'alarme lumineuse réapparut. Dans un claquement de langue agacé, je me levai et zoomai une fois encore sur la même position au Sud-Est.

Mes yeux s'agrandirent lorsque je vis clairement deux, quatre et sept silhouettes émerger d'une bouche d'égout. Je zoomai encore et encore pour tenter de les identifier. Seulement, ma manœuvre était si empressée que l'apparition se brouilla brièvement et au moment où leurs visages s'éclaircirent, mon écran devint noir.

J'avais bénéficié d'une éducation exemplaire, pourtant, je ne pus retenir un juron. Je me jetai sur la tablette et tapotai prestement sur l'écran tactile pour la rallumer. Par chance, l'écran s'éclaira, mais ma joie fut de courte durée. L'appareil s'était réinitialisé. La connexion était rompue. Je venais d'être *éjectée* du Réseau.

Je jurai de nouveau en réalisant qu'on m'avait repérée. Parviendraient-ils à remonter jusqu'à moi ? Sans doute. Nous vivions seuls dans ce bunker et si les informaticiens de papa remontaient notre connexion, ils devineraient aisément l'identité du pirate...

Je doutais de pouvoir échapper aux foudres de mon père, mais j'en avais vu d'autres. De plus, les images de ces personnes émergeant des égouts ne cessaient de tourbillonner dans mon esprit. Ils étaient si proches de l'itinéraire du convoi de Morphée... Cette angoisse piétinait littéralement la crainte de la colère inévitable de mon paternel.

Que devais-je faire ? L'appeler ? Pour quelle raison ? Pour subir son courroux avant l'heure ? Non, avec un peu de chance, quelques jours s'écouleraient avant qu'il ne daigne se montrer à la maison. D'ici là, probablement se serait-il radouci... Et puis, nul doute que ses petits génies avaient également surpris cette scène inquiétante. S'il s'agissait de rebelles, mon père ferait le nécessaire pour protéger la marchandise, sans compter qu'il avait nommé Travis pour superviser cette délicate mission.

Non, vraiment, le sérum ne craignait rien. Pas cette fois...

Anxieuse et frustrée, je pris le chemin du seul endroit susceptible de m'apaiser. Dans la casemate que nous appelions notre maison, les couloirs

démunis de toute personnalité étaient froids et obscurs. Particulièrement celui menant au tout dernier sous-sol, là où je me rendais d'un pas pesant et nerveux.

Je n'avais jamais compris pourquoi papa la maintenait ainsi isolée, dans un lieu aussi peu accueillant. Parfois même, ce détail provoquait une intense colère en moi, surtout lorsqu'il prétendait vouloir la tranquilliser dans un environnement calme et silencieux. Parce qu'à l'inverse de la sienne, ma théorie reposait plutôt sur l'animation et la vitalité. J'étais persuadée que notre compagnie pourrait, à force de patience, parvenir à stimuler un semblant de réaction.

Lorsque je poussai la lourde porte d'acier, l'odeur des antiseptiques agressa mes sinus. Je fronçai le nez dans une grimace contrariée.

Comme toujours, cette pièce me désola, éveillant en moi un sentiment d'injustice. L'endroit était presque désert, à l'exception du matériel médical indispensable au bien-être de la patiente. Sur le mur à ma droite, mes yeux balayèrent un vieux négatoscope à l'usage peu fréquent. À gauche, je rencontrai une table de massage aux capitons usés, ainsi que des barres parallèles de rééducations qui demeureraient probablement flambant neuves durant encore de longues années. Enfin, mon regard arrêta sa course au centre de la pièce.

Une femme dormait paisiblement sur un lit sécurisé par deux barres placées de part et d'autre. Ses longs cheveux flamboyants cascadaient sur ses épaules en contrastant joliment avec le blanc immaculé des draps et de la taie d'oreiller. D'un naturel laiteux, son teint devenait translucide au fil des semaines, des mois et même des années. Désormais, de petites veines bleutées apparaissaient sous son épiderme et striaient son visage de manière peu flatteuse. Cependant, je notai que ses traits ne s'affaissaient pas comme l'expression d'une quinquagénaire éveillée. Au contraire, sa peau demeurait lisse et ses pommettes saillantes. Seuls quelques détails, comme des pattes d'oies et quelques cheveux blancs, trahissaient le temps qui s'égrenait inlassablement.

Trois ans. Trois années s'étaient écoulées depuis ce fameux matin, ce jour cauchemardesque où Belinda Delalande n'avait pu ouvrir les yeux.

C'était ainsi que l'E16 frappait. Un beau matin sans crier gare, le sujet n'ouvrait plus les yeux, emporté dans un coma de stade deux irréversible. Jusqu'à maintenant du moins.

Les chercheurs travaillaient depuis toujours à l'élaboration d'un sérum et d'un vaccin définitif, mais sans résultat probant. À l'heure actuelle, le seul moyen de lutter contre l'épidémie consistait à neutraliser le virus pendant quelques heures de sommeil soigneusement réglées.

Ce sérum était devenu le Graal de l'humanité tout entière. Malheureusement, la quantité de sérum disponible ne parvenait pas à répondre à la consommation journalière de chaque individu. Résultat, dans

les rues, trop de gens semblaient encore dans les ténèbres de l'E16. Parce que malgré les recherches assidues des scientifiques, aucune personne immunisée naturellement n'avait été dénichée.

Tout le monde espérait encore à ce sujet, moi la première, mais après vingt-quatre ans... je devais avouer que mes certitudes s'effritaient. La triste vérité était très claire : chaque humain sur cette planète était contaminé, donc susceptible de s'endormir un soir sans jamais se réveiller.

Mon regard erra de nouveau sur la femme inerte et sereine face à moi. Dans son cas, jamais le virus n'aurait dû avoir raison d'elle. Notre statut nous octroyait un avantage certain sur ce point. Nous disposions d'un accès illimité au Morphée et contrairement aux autres chanceux qui se rendaient chaque soir dans un Centre du Sommeil, nous en bénéficions à domicile. Mais le hasard avait décidé qu'elle ne contrôlerait pas sa dose ce soir-là et que la quantité restante ne suffirait pas à neutraliser l'E16 toute la nuit...

Mes poings se serrèrent malgré moi, mais je me ressaisis rapidement et m'approchai du lit.

— Bonjour maman, m'exclamai-je d'une voix que j'espérais enjouée. Comment vas-tu ce matin ? Tu es particulièrement en beauté, je vois que Cécilia t'a coiffée. Tes cheveux sont vraiment magnifiques.

Tout en parlant, je caressai sa main fraîche, effleurai tendrement ses mèches rousses. Par habitude, je jetai un œil sur l'écran de l'électroencéphalogramme qui présentait la courbe irrégulière de ses ondes delta. Pas de changement visible à ce niveau-là.

Je soupirai.

— Nous allons travailler aujourd'hui, lançai-je de nouveau avec entrain. J'espère que tu es motivée.

Délicatement, j'écartai le drap et la couverture qui couvraient ses jambes grandement amaigries. Je me dirigeai ensuite vers le lavabo pour humidifier mes mains à l'aide d'une lotion désinfectante.

Une porte latérale s'ouvrit discrètement pour laisser apparaître une petite femme replète, vêtue d'un uniforme d'infirmière. Elle pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds, comme si elle craignait de réveiller sa patiente. Lentement, elle referma soigneusement le battant derrière elle et pivota. Je rencontrai alors ses yeux bruns qui s'agrandirent de surprise en me découvrant.

— Ah. Bonjour Hava, souffla-t-elle. Je ne t'ai pas entendue entrer.

— Bonjour Cécilia, répondis-je dans un sourire.

— Tu es très matinale aujourd'hui, commenta l'infirmière en jetant un œil à son palmtop, un petit appareil multifonction porté au poignet. Il est quatre heures et quart du matin. Tu ne dors pas ?

— Je me suis couchée plus tôt hier soir, me contentai-je d'expliquer.

Cécilia connaissait mes aptitudes en informatique, elle ignorait en revanche que je les employais parfois à des fins répréhensibles, comme

l'espionnage militaire. Je me gardai bien de l'informer de la mission capitale qui se déroulait en ce moment même à plus de cinq cents kilomètres d'ici. Si elle ne crut pas à mon mensonge, elle n'en montra rien et se contenta d'un hochement de tête.

— Gabin te remercie pour la console de jeu, ajouta-t-elle. Il n'imaginait pas en posséder une un jour.

— Je t'en prie ce n'est rien, répliquai-je un peu gênée. Elle appartenait à Travis quand il était petit, je n'ai fait que la réparer.

Un franc sourire illumina son visage parcheminé de fines rides. Même si je peinais à comprendre sa vision de la vie, j'avais fini par accepter l'idée que Cécilia était fondamentalement gentille. Tout en elle exprimait son amour des gens. Un amour sincère. Même le personnage le plus odieux trouvait grâce à ses yeux. Dans notre monde, les gens d'une telle bonté se faisaient rares. Nous avons beaucoup de chance de l'avoir pour veiller sur maman.

— J'espère qu'avec cette console, il passera moins de temps au Space Game, reprit-elle, son expression trahissant une légère contrariété. Les jeunes qu'il fréquente là-bas m'inquiètent. Ils ont une mauvaise influence sur lui. La plupart d'entre eux ont incorporé la cellule d'entraînement de l'armée et ils sont déjà particulièrement... belliqueux, expliqua-t-elle sans parvenir à cacher son expression attristée et inquiète.

Albiréo était le Centre le plus important et le plus sécurisé du pays. Par conséquent, son statut faisait de lui l'artère principale de la nation, là où logeaient les piliers du gouvernement. Cet endroit était un lieu de travail où fourmillaient politiciens et militaires. Là-bas, l'éducation ne servait qu'un seul et unique but : endoctriner la jeunesse pour en faire un loyal bataillon de petits soldats. Et en effet, certains d'entre eux semblaient parfois prédisposés à la violence.

Je me détournai de l'infirmière au profit de ma mère. Son expansivité demeurait une gêne pour moi, même si je m'en étais accommodée au fil du temps. Cécilia veillait sur ma mère depuis le début et année après année, nous avons développé une solide amitié. Particulièrement après la mort de son mari, le sergent Sératy, tué au cours d'un raid militaire à l'Est du pays, environ un an auparavant.

— Comment va-t-elle, murmurai-je en espérant être suffisamment éloignée du lit pour que notre conversation échappe à ma mère, si tant est qu'elle nous entende.

Cécilia soupira longuement.

— Disons que je n'ai noté aucun changement, souffla-t-elle se demandant visiblement s'il s'agissait ou non d'une bonne nouvelle. L'électroencéphalogramme n'a pas protesté lorsqu'elle a reçu les vapeurs dans la chambre d'aisance.

— Ça signifie qu'elle ne réagit toujours pas aux stimulus, traduisis-je avec gravité. Toujours pas de troubles respiratoires ?

— Par chance, non, chuchota-t-elle.

— La phlébite ?

— Quelques veines superficielles seulement.

— Je vais lui faire ses massages, annonçai-je inutilement.

— Très bien, je vous laisse.

L'infirmière savait que je chérissais ces moments d'intimité avec ma mère, même si les minutes s'égrenaient inlassablement avec le son de ma voix pour seule distraction.

Quand elle eut regagné son bureau, je m'approchai du lit en m'emparant du tube de pommade.

— Cécilia m'a confié que tu avais bénéficié d'une toilette ce matin, m'exclamai-je avec entrain tout en déposant de la crème sur ses jambes fragiles. Tu as dû apprécier, c'est rafraichissant.

Délicatement, j'entrepris de masser ses membres profondément amaigris, dépourvus de muscles. Mes doigts les palpaient, les sollicitaient vainement dans l'espoir de générer une réaction physiologique.

— Mardi prochain, c'est l'anniversaire de Logan, enchaînai-je. Il fêtera son seizième anniversaire. Notre Loulou est presque un homme, maman.

Auprès de ma mère, j'avais depuis longtemps banni de mon langage des expressions, telles que : déjà, enfin, depuis le temps, que cela passe vite. Je vivais avec le doute permanent qu'elle demeure consciente de son environnement.

— J'espère que papa et Travis pourront venir, ajoutai-je sans parvenir à dissimuler mes craintes à ce sujet. Je sais qu'ils sont occupés, mais Logan sera très déçu s'ils ne se montrent pas cette année. L'an dernier il avait catégoriquement refusé de fêter ses quinze ans sans eux.

Je me tus un instant pour contourner le lit et m'occuper de l'autre jambe. Mon cœur se serra quand mes doigts rencontrèrent le renflement de quelques varices sombres qui zébraient hideusement ses jambes autrefois douces et fuselées.

— Tina et moi lui avons préparé un cadeau spécial. Je t'avoue que je suis un peu nerveuse à l'idée que ça ne lui plaise pas. C'était très long et difficile à préparer, mais j'y suis parvenue. J'ai créé une reproduction virtuelle du monde d'avant. Tu sais que Logan a toujours été fasciné par les ruines au-dessus de nos têtes. Quand il était petit, il rêvait de tout réparer, de reconstruire la planète telle qu'elle était avant la pandémie.

À ces souvenirs, je me forçai à rire, mais ma voix s'étrangla piteusement.

— Je te rassure, repris-je prestement, cette idée lui est sortie de la tête, il a grandi. L'avantage avec cette représentation virtuelle, c'est qu'il pourra l'utiliser sur sa plate-forme de jeux. Puis à l'avenir, je compte adapter certains de ces jeux vidéo dans ce décor.

À nouveau, je marquai une pause pour cette fois m'emparer de son bras

inactif.

— Ce n'était pas gagné d'avance pour recréer un monde que je n'ai jamais connu. Pour moi, cette vieille histoire se résume à des ruines, des tas de gravats et des détritiques qui s'amoncellent sous une luxuriante végétation. C'est en partie grâce à toi que j'ai trouvé l'inspiration. Je me suis souvenue des livres que tu nous lisais quand nous étions petits. J'ai même osé fouiller un peu dans ta bibliothèque. J'espère que tu ne m'en veux pas ? Ce sont les descriptions qui m'ont aidée. Sais-tu que les villes y sont décrites comme des fourmilières ? J'ai vraiment beaucoup de difficultés à imaginer qu'avant, les gens étaient partout. Que chacun avançait, travaillait dans le but de gagner de l'argent.

Je me tus une seconde pour intégrer pleinement cette idée. Je fronçai les sourcils.

— Tu sais maman, c'est une conception assez dure à intégrer pour moi. Les gens qui travaillent pour papa, qu'il s'agisse des membres du gouvernement, de l'armée ou bien des individus qui contribuent au maintien de chaque Centre, le font en échange de nourriture, d'un Espace de Jour et surtout, d'une place au Centre du Sommeil. Je comprends pourtant la notion d'argent, affirmai-je en secouant la tête. Je sais aussi que c'est cela qui permet un échange avec les autres pays et que les scientifiques peuvent ainsi développer leurs recherches, tant sur le virus que sur l'armement. Mais tout de même, cela devait être étrange de travailler pour quelques bouts de métal que l'on devait utiliser pour se nourrir ? Le plus bizarre, c'est que cet argent était aussi employé pour se faire plaisir. Comment pouvait-on se faire plaisir ? Enfin... avaient-ils le temps, à l'époque ? Parce que maintenant, ceux qui ont du temps, ce sont les rebuts, ceux qui n'apportent rien à la communauté, ceux que l'on délaisse. La plupart du temps, ils finissent à l'extérieur, sans sérum et inévitablement, ils succombent à l'E16.

Ma mère avait toujours eu cet effet sur moi. Même inconsciente, elle parvenait encore à m'extirper toutes ces interrogations qui tournoyaient sans cesse dans mon crâne. Je savais pourtant que mon père fulminerait s'il m'entendait parler ainsi. Il déplorerait même ma fascination pour ce monde disparu. Cependant, malgré mes efforts, je ne parvenais pas à endiguer mon sentiment d'oppression. Je ne supportais plus cette vie recluse dans ce bunker froid et sombre. Par-dessus tout, je ne pouvais plus réprimer cette impression persistante que des choses capitales se déroulaient à mon insu.

Les chiffres clignotants sur mon palmtop indiquaient plus de sept heures du matin lorsque je quittai le dernier sous-sol.

Peu désireuse de supporter les jérémiades de ma jeune sœur, j'évitais soigneusement les pièces de vie. Je décidai plutôt de rejoindre mes quartiers, en rageant une fois de plus contre ma prison dorée qui m'empêchait de

savourer l'air extérieur.

Une part de moi redoutait toujours les foudres de mon père, mais la crainte que suscitait ma découverte de ce matin l'emportait. Je devais savoir, m'assurer que le convoi de Morphée avait atteint sa destination sans encombre. J'occupai donc les heures suivantes à tenter de redémarrer la connexion au Réseau informatique hyper sécurisé du gouvernement.

Sept jours défilèrent après le transfert de Morphée. Sept jours interminables sans une seule nouvelle de l'extérieur. Sept jours qui s'écoulèrent sans que je parvienne à contourner le pare-feu cent fois écarté par le passé.

Les petits génies de papa avaient renforcé la sécurité et leur pare-feu était plus performant que jamais. Des heures durant, je m'étais acharnée en tentant toutes les combinaisons, toutes les parades possibles. Mais quoi que je fasse, je ne parvenais pas à rétablir la connexion. Je ne comprenais pas. S'ils pouvaient m'éjecter d'une pichenette du Réseau, pourquoi ne pas m'avoir neutralisée plus tôt ?

J'ignorais toujours si le convoi de Morphée avait atteint sa destination sans heurt et ce doute m'angoissait. Une part de moi redoutait un désastre d'envergure.

Les images de ces silhouettes émergeant des égouts surgissaient sans crier gare dans mon esprit. La nuit, elles s'imposaient dans mes rêves. Je m'éveillais alors en sursaut, le corps humide de sueurs froides. Il s'agissait d'une réaction excessive et stupide. Même si le chargement avait subi une attaque, mon père avait dû gérer la situation d'une main de maître, comme toujours. Alors pourquoi ne parvenais-je pas à me défaire de ce mauvais pressentiment qui me taraudait, me rongeaient un peu plus chaque jour ? Était-ce justement parce que le silence du Centre d'Albiréo trahissait, à mon sens, une sorte de confusion au sein du gratin de politiciens qui pullulaient là-bas ? Malgré tous les raisonnements rationnels que je m'efforçais de suivre, je ne pouvais endiguer l'idée que des événements terribles se déroulaient là, quelque part.

Les choses changeaient, je le sentais, même si je n'étais pas encore en mesure de placer des mots sur tous ces étranges sentiments.

Cet après-midi-là, je quittai enfin mon Espace de nuit, plus inquiète que jamais. Je ressentais le besoin de m'éloigner pour apaiser mon angoisse et ma frustration. Mes pas hasardeux me conduisirent à travers le dédale des couloirs interminables et s'arrêtèrent devant la salle de jeux.

J'hésitai une seconde, puis poussai la porte.

Ce repère était à la pointe de la technologie. Si mon Espace recelait de quelques supports informatiques à faire rougir les hackers, cette salle détenait pour sa part les derniers cris en matière de consoles et de jeux

vidéo.

Au centre de la pièce trônait une sorte de ring circulaire d'environ quatre mètres carrés. Cette surface lisse et vitrée formait la plate-forme de jeu, là où apparaissaient les décors holographiques. De part et d'autre se trouvaient quatre confortables fauteuils inclinables et surmontés de casques.

Mon regard balaya l'ensemble avant de s'arrêter de l'autre côté de la plate-forme. J'y rencontrai des yeux clairs très semblables aux miens, un étrange nuancier de vert et de bleu.

Contrairement à moi, Logan avait hérité des traits anguleux de notre père. Les angles volontaires de sa mâchoire lui attribuaient parfois des expressions dures et intraitables. Mais ce regard doux et chaleureux, qui nous venait de notre mère, atténuait tous les gênes qui rendaient l'expression de papa et Travis impitoyable.

L'espace d'une seconde, j'observai ses mèches cuivrées trop longues et désordonnées qui pointaient dans tous les sens possibles. Maman désapprouverait cette coiffure négligée. Avant, elle ne cessait de répéter que notre isolement n'était pas une excuse pour nous laisser aller.

— Ah, te voilà, s'exclama mon frère en levant le nez de son support tactile. Tu ne t'es même pas montrée au déjeuner. Tina n'a pas cessé de s'en plaindre durant tout le repas.

Lentement, je contournai la plate-forme et m'approchai de Logan.

Une fois encore, je m'étonnai de le voir si grand. À seize ans, il me surplombait déjà d'une tête. Sans compter que sa plastique soigneusement entretenue, quoiqu'un peu dégingandée, lui octroyait l'apparence d'un adulte. Je réalisai alors que papa songerait bientôt à l'enrôler dans son armée.

Un élan de colère titilla subitement mes nerfs déjà très à vif.

— C'est justement pour éviter ses geignements que j'ai sauté la collation, expliquai-je brièvement.

Mon frère me gratifia de son sourire enjôleur et empli de malice qu'il avait perfectionné au cours de son stage à Albiréo. Je devais avouer que cette excursion loin de notre bunker doré lui avait permis qu'acquérir une certaine maturité. Pourtant, je déplorais la disparition de cet éclat d'espièglerie et d'insouciance qui brillait autrefois dans ses yeux clairs.

— Je te connais trop bien, tu ne me duperas pas, répliqua-t-il dans un rictus cynique.

Les yeux fixés sur sa console plane, il continua à programmer ses jeux sans un regard pour moi. Distraitement, j'observai ses longs doigts charnus et soignés glisser à toute vitesse sur la surface tactile de l'écran.

— Ça fait des jours que je ne te vois plus. Je me doute que tu es restée scotchée à tes écrans, enchaîna-t-il. Alors, dis-moi, maintenant que tu daignes sortir de ta tanière, qu'est-ce qui t'occupait tant cette fois ? Un transit d'armement chimique en prévision pour le mois prochain, suggéra-t-

il d'un ton sarcastique.

— Non. Un transfert de Morphée, larguai-je placidement.

Les doigts de Logan se figèrent une seconde au-dessus de la console. Je vis son visage se crispier et ses yeux s'agrandirent légèrement. Cependant, il recouvra vite contenance et interrogea :

— Quelle est la date prévue ?

— Il y a sept jours.

Mon frère pâlit subitement et son expression se décomposa. Ses doigts formèrent un poing sur la surface lisse de son écran de jeu.

Il était probablement la personne qui me connaissait le mieux. Il savait que je ne m'étais pas isolée sans raison cette dernière semaine.

— Combien, demanda-t-il d'une voix blanche.

— Vingt-deux mètres cubes.

Il cilla une fois. Deux fois. Trois fois.

Comme moi, Logan était intuitif, en plus de laisser traîner ses oreilles à droite et à gauche. Il savait que nos réserves de sérum s'épuisaient et que le laboratoire central peinait à fournir la quantité nécessaire pour tout le pays.

— De quoi..., bégaya-t-il en fronçant les sourcils pour un bref calcul. De quoi réapprovisionner Albiréo et Edasich pendant...

— Environ un an, répondis-je à sa place.

Enfin, mon frère délaissa son écran et pivota vers moi. Je dus lever, lever et lever encore les yeux pour croiser son regard impassible, quoiqu'un peu inquiet.

— Et, interrogea-t-il expressément. Ils n'ont rencontré aucun problème ?

Je baissai aussitôt la tête et soupirai. Logan avait toute ma confiance et dans cet endroit clos, il était à la fois mon petit frère adoré, mon meilleur ami et mon confident. Mais pouvais-je vraiment lui confier ma découverte ? Après tout, je n'étais sûre de rien, inutile de l'angoisser sans raison.

— Je l'ignore, répondis-je finalement. On m'a évincée. J'ai dû être repérée par les génies de papa, la connexion s'est rompue.

Les yeux de mon frère se plissèrent. Il me toisa pour mesurer mon degré de sincérité tout en cherchant la faille dans mes mensonges par omission.

Cet examen m'impatienta et j'émis un claquement de langue agacé. Logan était bien trop perspicace, je ne pouvais pas le laisser m'inspecter de cette manière.

— Tu crois qu'ils sont remontés jusqu'à toi, demanda-t-il cependant. Tu as peur de papa ?

Je ne pus réprimer un pincement au cœur, pourtant, je trouvai la force de rire.

— Que peut-il me faire, m'exclamai-je avec ironie. Me priver de sérum ? Mon frère se détourna et reprit sa programmation.

— Te confisquer ton matériel et t'enfermer dans ton Espace durant les dix années à venir, par exemple.

Mes gloussements moururent sur mes lèvres et s'achevèrent dans une grimace.

— C'est gentil de me reconforter.

Le rire de Logan vibra longuement dans la pièce. Comme toujours, sa bonne humeur était contagieuse et je ris à mon tour.

— Une course de moto, ça te tente, proposa-t-il en se désintéressant enfin de sa console. Rémy doit se connecter d'ici... — il jeta un œil à son palmtop — trois minutes.

Sans attendre ma réponse, il se dirigea vers le premier fauteuil et s'y installa confortablement.

Quelques années auparavant, j'étais parvenue à pénétrer le réseau de la plate-forme du Space Game d'Albiréo. Comme personne ne s'enquérât de sa sécurité, nous pouvions à loisir jouer en ligne avec les jeunes du Centre. De plus, lors de son stage, Logan avait enfin découvert les visages dissimulés derrière les pseudonymes de jeu. Aujourd'hui, ils étaient tous amis et communiquaient grâce à leurs palmtops, ce qui facilitait grandement l'organisation de leurs rendez-vous virtuels.

Les yeux de mon frère étaient déjà cachés par le casque lorsque je me dirigeai vers le second fauteuil. Un bip s'éleva dans la pièce, m'indiquant ainsi la connexion du troisième joueur. Je me pressai d'attraper le casque et fixai les deux ventouses sur mes tempes. J'abaissai ensuite la visière tandis que les oreillettes émergeaient de la monture pour s'introduire dans mes canaux auditifs. Mes doigts effleurèrent l'extrémité des accoudoirs pour se glisser dans les fentes prévues à cet effet et mes paumes s'ajustèrent sur les creux circulaires centraux. Aussitôt, une décharge électrique familière parcourra tout mon être lorsque la machine s'accorda à mon système nerveux.

Mes tracés s'évaporèrent instantanément. Ils s'éloignèrent quelque peu, rétrécirent à l'horizon en devenant nettement moins menaçants, moins oppressants.

Comme toujours, mon corps accueillit la connexion avec empressement. Mon cœur s'affola, emporté dans une myriade de battements désordonnés et excités. Lorsque je battis enfin des paupières derrière la visière, l'adrénaline afflua, faisant vibrer chaque centimètre carré de mon corps. J'adorais cette sensation !

Mes yeux clignèrent à plusieurs reprises, le temps de s'adapter à l'éclairage artificiel du jeu vidéo. Enfin, je pus distinguer le paysage sélectionné par Logan. Un décor classique, inspecté de nombreuses fois. Autour de moi s'étendaient les ruines d'une ville abandonnée. Des immeubles hauts et inquiétants me surplombaient, m'observaient avec leurs obscurs orifices de verre brisé. Des orifices grands ouverts, tels des gueules

béantes prêtes à m'engloutir. Le sol sous mes pieds était gravillonneux, sableux, bien que de nombreux végétaux y aient enraciné leurs artères. Les hautes herbes environnantes masquaient ce que je savais être une route goudronnée. Cette vision restreinte ne faciliterait pas la course.

Une brise soudaine agita mes boucles qui masquèrent mon visage en une paresseuse caresse. Je savourai cette sensation. J'avais un jour découvert, lors d'une brève expédition à l'extérieur, qu'elle ne retranscrivait pas vraiment la réalité, mais faute de mieux, je m'en contentai.

Je m'interrogeai quelques secondes sur le choix de Logan. Nous connaissions ce circuit par cœur, pourquoi ne pas changer ?

Une voix s'éleva subitement autour de moi et interrompit mes songes. Malgré le voile dû à la retranscription virtuelle, j'identifiai ce timbre masculin sans difficulté.

— Souriceau Bêta connecté. Souriceau Bêta à Souriceau Alpha.

Je répondis machinalement :

— Souriceau Alpha connecté.

— Souriceau Bêta à Démineur Psi.

— Démineur Psi connecté, répondit aussitôt l'intonation virtuelle de Rémy.

Après la connexion de tous les joueurs sur le circuit, l'étape suivante consistait à choisir le véhicule.

Même si je n'avais plus conscience de mon corps reposant sur le fauteuil, je savais que mon index droit venait de presser la commande. Cependant, de mon point de vue immédiat, il s'agissait plutôt d'une pensée, d'une injonction mentale.

Une moto se matérialisa soudainement devant moi. Figure même de la technologie de l'an 2040, elle disposait d'un châssis léger dont le poids était concentré à l'avant, ne laissant sur l'essieu arrière que la charge du conducteur sur la selle monoplace autoporteuse. Mais malgré la splendeur de ce prototype, je ne pus retenir une grimace. J'appelai prestement le suivant. Il s'agissait encore d'un bolide dernière génération. Je soupirai et continuai à faire défiler les véhicules.

— Souriceau Bêta engagé, s'exclama soudain la voix de Logan.

— Démineur Psi engagé, répliqua celle de Rémy.

Tout en pestant, je continuai à chercher. Enfin, à la fin de la liste, je dénichai un modèle convenable. Une jolie sportive des années 2000 au design imposant. Je validai mon choix d'une légère pression.

— Souriceau Alpha engagé.

À peine mes mots s'évanouirent-ils autour de moi, que les autres joueurs apparurent, en selle, vêtus d'une combinaison, le visage masqué d'un casque à la visière teintée, prêts à démarrer sur des chapeaux de roues.

À ma gauche, j'aperçus une silhouette étrangère juchée sur une moto à la ligne aérodynamique. À ma droite, je reconnus l'allure de Logan.

J'observai un instant le véhicule qu'il avait sélectionné. Un concept trapu et agressif qui s'opposait aux courbes élégantes de la moto de Rémy.

Quel que soit le modèle sur lequel ils comptaient courir, les pronostiques me donnaient perdante avec mon engin muni d'un moteur à explosion.

Lorsque nous démarrâmes nos engins, un grondement sourd, mais plaisant, s'éleva de mon pot d'échappement en faisant vibrer le guidon sous mes doigts et le moteur contre mes mollets.

Un large sourire éclaira mon visage tandis que Logan et Rémy jetaient un œil à la fois méfiant et intrigué à ma moto. Leurs moteurs électriques ne pouvaient rivaliser avec la douce mélodie émise par le mien.

Lorsque la forme du circuit apparut dans l'angle inférieur droit de mon champ de vision, je cessai mes gamineries. Trois points de couleur clignotaient à la sortie d'un virage en épingle à cheveux. J'étais le point rouge, Logan le bleu et Rémy le vert.

Une fois encore, j'examinai les lieux puis reportai mon attention sur la ligne du circuit. Je ne connaissais pas cet itinéraire. Je compris que mon frère avait apporté quelques modifications à la course initiale. Bien. L'idée d'un nouveau défi m'électrisa. J'abaissai la poignée pour émettre un grondement joyeux.

Un compte à rebours apparut soudain devant mes yeux, en plein milieu de la route. Je centrai toute mon attention sur la série de chiffres qui défilaient.

Je découvris rapidement en quoi consistaient les changements apportés par mon frère. Après le premier virage, je vis apparaître l'entrée d'un bâtiment délabré. Il s'ouvrait devant nous, telle une gueule béante et affamée.

Inconsciemment, je redressai mon poignet droit pour ralentir ma course. Aussitôt, Logan et Rémy me dépassèrent comme des fusées et foncèrent dans les entrailles de la bâtisse. Je n'hésitai qu'une fraction de seconde et inclinai la poignée dans l'angle.

Dans l'obscurité ambiante, mon phare me permit de voir approximativement les alentours. Le sol était couvert de gravats et parfois, des obstacles surgissaient sans crier gare, si bien que j'étais contrainte de ralentir considérablement pour éviter tout accident. Sur un terrain aussi inégal, une moto de cross aurait été plus adaptée. Je parvins tout de même talonner mes concurrents. Mais au moment où la sortie se dessina devant moi, un grondement assourdissant ébranla mon assurance. Je jetai un œil dans mon rétroviseur et sentis mes yeux s'écarquiller. Dans mon dos, d'énormes blocs de pierre s'écrasaient sur le sol, là où ma roue arrière se trouvait la seconde précédente.

Je me redressai sur ma selle et inspectai les murs. Ils tremblaient, tanguaient dangereusement. Tout le bâtiment s'effondrait. Je pressai encore

l'allure et émergeai enfin du tunnel sombre avant que les décombres ne m'engloutissent.

Nous nous engageâmes ensuite dans une succession de virages plus ou moins serrés. Si je les abordais avec dextérité, leur enchaînement m'obligea à réduire ma vitesse, alors que la légèreté et la maniabilité des engins adverses permirent à Logan et Rémy de me distancer. Cependant, en négociant la dernière courbe en dévers, j'aperçus la moto de Rémy, seule, couchée sur le flanc, le moteur fumant. Son pilote se manifesta derrière un amoncellement de gravats. Clopin-clopant, il se pressait de rejoindre son véhicule. J'hésitai à le saluer de la main en le dépassant, mais si l'envie fut grande, je m'abstins. La course n'était pas encore gagnée.

Devant moi s'ouvrait une ligne droite parfaitement dégagée. J'en profitai pour effectuer une belle pointe de vitesse.

Logan apparut enfin à quelques mètres. Je découvris ainsi qu'en vitesse de pointe, je ne pouvais rivaliser avec le bolide de mon frère. Sans me laisser distancer, je ne parvenais pas à le dépasser. Naturellement, sa connaissance du circuit lui avait permis de sélectionner l'engin le plus adéquat.

Finalement, le dernier obstacle se présenta devant nous. Il s'agissait de l'entrée d'un entrepôt désaffecté, dont les tôles jaunies permettaient à la clarté du soleil virtuel de pénétrer dans son antre. Ce détail ne suffit pas à me rassurer et en levant les yeux, je remarquai la bâtisse frémir.

À ma droite, Logan le perçut également. Je le vis hésiter. Se redresser. Ralentir. Vive comme l'éclair, je profitai alors de cette distraction et abaissai la poignée de l'accélérateur. Je le dépassai en une seconde et braquai violemment le guidon pour lui bloquer le passage dans un dérapage contrôlé qui brûla la gomme de mon pneu.

Par chance, je connaissais bien mon frère. Il disposait de réflexes inégalés, pas même par Travis qui servait pourtant dans l'armée depuis huit ans. Réactif, il imita mon geste avant la collision et bifurqua vers la rue que j'avais repérée au préalable. Nous nous y élancâmes de front, sans parvenir à doubler l'autre. Enfin, il arriva. Le virage en épingle à cheveux. Celui qui débouchait sur la ligne d'arrivée. À sa vue, j'accélérai et ne ralentis l'allure qu'en m'y engageant.

Logan se montra plus prudent. Sa moto était adaptée aux terrains difficiles, pas aux virages aussi serrés. Ce fut dans ce détail que ma victoire se profila. Alors que j'abordais l'angle le plus obtus de la courbe, j'inclinai la poignée et émergeai du virage à pleine vitesse.

Logan passa la ligne d'arrivée quelques secondes après moi.

Rayonnante sous mon casque ouvert, je gratifiai mon frère de mon plus beau sourire. Les sourcils froncés, il tenta de me foudroyer du regard, mais ne résista pas et éclata de rire.

Nous rîmes de concert durant quelques secondes. Puis nous pivotâmes vers le virage, attendant de voir apparaître l'engin de Rémy dont nous

suivions la progression sur le circuit miniature en bas de notre écran. Mais alors que l'essieu avant surgissait de l'épingle à cheveux, tout disparut.

La sensation de la moto vibrante sous mon bassin s'évanouit et l'odeur de gomme brûlée se dissipa aussi soudainement que le décor se volatilisa.

Je me redressai furieusement sur mon fauteuil en arrachant le casque de ma tête qui blessa mes oreilles et griffa mon visage au passage.

— C'est quoi ce bordel, tonna la voix de Logan avant que je ne puisse émettre une parole. Tina, je te préviens...

Son mutisme subit me surprit. Lorsqu'il s'agissait de se disputer avec son autre sœur, Logan ne mâchait jamais ses mots. Quand je parvins enfin à retirer pleinement le casque, je compris pourquoi.

À notre droite, derrière l'écran de contrôle, ce ne fut pas la silhouette de Valentina que je rencontrai. Loin du petit mètre soixante-dix de ma sœur cadette, cette stature avoisinait le mètre quatre-vingt-cinq. Sans compter que son harnachement militaire et ses mèches dures et cuivrées ne pouvaient tromper.

— Travis, lançai-je avec surprise en me levant dans un mouvement raide.

— Jolie course, s'exclama mon grand frère, en contournant la console pour se planter devant nous.

Je m'attardai longuement dans ses yeux clairs, bleus et intenses, comme ceux de papa. J'y cherchai l'étincelle d'amusement, d'espièglerie qu'il tentait d'insuffler à son timbre. Mais je n'y trouvai qu'agacement et colère.

Pourquoi ? Que s'était-il passé ? Venait-il pour moi ? Mon père l'avait-il envoyé pour me punir d'avoir piraté le Réseau informatique ? Non, impossible, pas maintenant qu'ils m'avaient neutralisée. Pas après sept jours.

Mon cœur s'affola dans une série de battements irréguliers, mais je m'efforçai de garder la tête froide.

— J'avoue que tu es redoutablement futée, sœurlette, ajouta-t-il en soutenant mon regard inquisiteur.

Son furtif mouvement de tête attira mon attention sur un détail. Sous sa mâchoire, dans la courbe de son cou. J'en oubliai son expression inhabituelle.

— Tu es blessé, m'exclamai-je en bondissant pour examiner la plaie.

À ma grande surprise, il se laissa faire, non sans émettre un soupire d'agacement. Je raffermiss donc ma prise sur son visage et l'obligeai à incliner la tête en arrière. Une longue estafilade longeait sa mâchoire pour achever sa course à la base de son oreille, tout près de la carotide. La coupure était nette et propre, visiblement désinfectée et ne nécessitait pas de points de suture. Cependant, j'étais quasiment certaine qu'il conserverait une cicatrice.

— Je ne te demanderais pas d'où te vient cette balafre, anticipai-je. Je sais que ça ne me regarde pas.

— Effectivement, tu ne crois pas si bien dire.

Cette fois, le ton de Travis avait radicalement changé. Envolée cette fausse note suave et hypocrite, désormais il s'exprimait d'une voix vibrante d'une rage contenue. Ses yeux lançaient des éclairs et je remarquai même ses mains trembler le long de ses flancs.

Mon frère s'était métamorphosé depuis son incorporation, il s'agissait d'un fait malheureux constaté depuis bien longtemps. Au fil des années, ses succès l'avaient rendu arrogant, hautain. Puis le mépris s'était joint petit à petit à cette palette de défauts peu ragoutante. Mais aujourd'hui je découvrais chez lui une facette que je n'avais jamais soupçonnée jusqu'à maintenant. La haine. Cette haine sans borne qui ouvre les portes à toutes les folies, à la pire des cruautés.

Je tressaillis et reculai vivement, effrayée par les vibrations néfastes qui jaillissaient de mon frère.

— Pourquoi es-tu là, demanda soudain Logan d'une voix hésitante.

Je lui jetai un œil en coin. Son expression méfiante, voire fermée, m'apprit qu'il espérait. Il espérait par-dessus tout que Travis ait fait le voyage pour fêter son anniversaire, le lendemain.

Mon cœur se serra et la colère déferla brusquement en moi. Mes poings se crispèrent malgré moi.

— Qu'est-ce que tu veux, aboyai-je en me positionnant d'un pas devant Logan.

Un geste protecteur et instinctif qui n'échappa pas à Travis. Il leva un sourcil et me dévisagea. Même dans cet échange, je discernai un éclat mauvais.

Ma hargne se renforça, je ne baissai pas les yeux. Pas cette fois. Ce fut Travis qui capitula en détournant le regard. Dans un soupir las et calculé, il nous contourna d'un pas nonchalant et s'orienta vers la sortie. D'un même mouvement, Logan et moi suivîmes son geste... et écarquillâmes les yeux de surprise.

Près de la porte, dans la pénombre, postés comme des chiens de garde parfaitement silencieux et immobiles, se tenaient six soldats en tenue de combat, fusil en main. La stupeur de voir Travis, après plus de deux mois d'absence, nous avait absorbés au point d'annihiler la présence de ces hommes.

À mes côtés, je sentis Logan se raidir. Il comprenait enfin que la présence de notre aîné n'avait aucun rapport avec son anniversaire. Sa déception me transperça. Je hoquetai piteusement, mais me ressaisis aussitôt.

— Qu'est-ce qui t'amène, demandai-je à nouveau.

Cette fois, ma voix était froide, sèche, stoïque.

— J'ignorais que ton frère et tes sœurs étaient à ce point menaçants pour que tu juges nécessaire de te présenter ainsi accompagné, ajoutai-je,

cinglante.

Travis émit un rire bref. Un rire qui sonnait faux. J'observai les fines rides d'expression s'accroître à la commissure de ses yeux, puis sa pomme d'Adam tressailler pour produire ce son rauque et narquois exhalé avec condescendance. Je l'observai comme un étranger.

— Ce n'est pas une réunion de famille qui m'amène ce soir, jeta-t-il en recouvrant son sérieux et sa dureté. C'est un transfert d'urgence.

— Un transfert, intervint alors une voix haut perchée qui s'éleva du groupe de soldats.

Logan et moi nous détournâmes de Travis. Près de la porte, l'un des sbires de mon grand frère effectua un pas de côté pour laisser apparaître la silhouette élancée de ma sœur.

À l'instar des garçons, elle avait hérité des mèches cuivrées aux reflets fauves de papa. Elle possédait également ses yeux bleus, cependant, associés à ses traits délicats et féminins, ils exprimaient nettement moins de dureté que le modèle d'origine. À cela, s'ajoutaient de légères taches de son qui apportaient la touche d'innocence que Valentina était pourtant loin de détenir. En somme, un visage d'ange dissimulant une tigresse nombriliste.

— Un transfert, répéta-t-elle éberluée. C'est nous que tu dois transférer ? Mais où ? À Albiréo ?

Elle parlait lentement, d'une voix hésitante. Ce n'était pas dans ses habitudes. D'ordinaire, elle affirmait, décrétait, ordonnait et exigeait. Visiblement, l'éventualité d'un prochain départ l'excitait autant quelle l'angoissait, comme en témoignait la torsion nerveuse qu'elle infligeait à ses doigts.

— Les particuliers ont reçu l'ordre de rejoindre les Centres les plus proches de leur domicile, expliqua brièvement Travis. Allez préparer quelques affaires. Vous avez quinze minutes.

À mes côtés je sentis, plus que je vis, Logan se résigner. Du coin de l'œil, je perçus ses épaules s'affaisser en signe de reddition. Dans ces circonstances, l'idée de retrouver ses amis ne le réjouissait guère, mais probablement pas pour les mêmes raisons que moi.

— Nous devons dormir au Centre du Sommeil, interrogea encore Tina sans quitter notre frère des yeux.

— Comme tous les habitants de la cité, soupira celui-ci avec agacement.

— Je refuse catégoriquement de dormir avec qui que ce soit, s'offusqua-t-elle. Je veux un Espace de Nuit individuel !

Sa voix perçante et autoritaire fit tressaillir l'escouade massée sur le seuil. Même moi, je sursautai vaguement de surprise. Mais ce soir, Valentina se heurta à plus obstiné qu'elle.

Un éclair de froideur balaya l'agacement dans l'expression de Travis. Fulminant d'une rage contenue, il fit un pas vers sa plus jeune sœur. Un seul. Une longue foulée qui le mena à seulement quelques centimètres du

visage hautain de Tina. Je vis le sang se retirer perceptiblement des joues roses de ma sœur. Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'ils plongèrent dans les iris azurs de notre aîné.

— Je ne suis pas responsable de la gestion du Centre du Sommeil, éructa-t-il entre ses dents. Je suis les ordres. Et comme la gentille petite sœur que tu es, tu vas filer au pas course préparer tes affaires. C'est clair ?!

Ces derniers mots furent prononcés dans un grondement menaçant.

Fidèle à elle-même, Valentina déglutit en fronçant les sourcils. Elle se préparait visiblement à répliquer, mais quelque chose l'en dissuada dans le regard de Travis. Finalement, elle tourna prestement les talons, sous l'œil amusé des soldats.

Dans un soupir à la fois vaincu et rageur, Logan lui emboîta le pas.

Pour ma part, je ne bougeai pas d'un pouce.

— Plus que douze minutes, lança Travis à mon adresse tout en gagnant la sortie.

— C'est à cause des attaques répétées des bunkers particuliers ? À moins que ce ne soit suite au transfert de sérum de la semaine dernière, m'exclamai-je subitement.

Mon frère se figea. Ses épaules se crispèrent sous la toile grise de son uniforme. Même les troufions devant la porte frémissèrent.

— Que s'est-il passé, enchaînai-je avec autant d'aplomb que possible.

L'espace d'une seconde, personne ne réagit. Puis Travis pivota à demi, m'offrant la vue de son profil désormais boursoufflé, mutilé. Un sourire narquois et mordant naquit sur ses lèvres.

— J'ai toujours su que ma sœur était un petit génie, déclara-t-il d'un ton railleur.

Malgré la légèreté affichée, aucun détail dans son attitude n'indiqua qu'il se préparait à parler. Toutefois, j'étais bien décidée à obtenir des réponses vaille que vaille.

— Que s'est-il passé, répétai-je en effectuant un pas volontaire vers mon frère. Le convoi a été attaqué ? Où est-ce arrivé ?

L'expression moqueuse de mon aîné se dissipa devant mon obstination inaccoutumée. Et ce fut un œil sévère qu'il m'accorda quand il daigna enfin me faire face.

— Je ne t'interrogerai pas sur le fondement de tes soupçons, articula-t-il en me dévisageant avec méfiance. Sache seulement, avant de poursuivre ton questionnement insensé, que tu n'obtiendras rien de moi. Ce type de renseignements sont des données sensibles et confidentielles.

Cette explication m'irrita, mais ce furent davantage son flegme et sa nonchalance qui chatouillèrent ma mauvaise humeur. De par mon aveu succinct, il savait que j'étais en faute, alors pourquoi jouer la carte de l'ignorance ?

— J'ai effectué un stage aux côtés du premier intendant Griory pendant

un an et je ne me contentais pas de lui apporter son café ! Il me respecte. Un jour, je rejoindrai ce gratin de politiciens, aboyai-je avec dédain. Tu le sais aussi bien que moi. Les affaires du gouvernement me concerneront autant que toi et sans doute même davantage.

Seul le silence suivit ma tirade vaniteuse. Animée d'une intense colère, le souffle court, je soutins le regard inquisiteur de Travis avec insolence.

Notre échange muet se prolongea de longues secondes.

Dans les iris bleus de mon frère, j'analysai les diverses émotions qui se succédaient. De la surprise mêlée à de l'agacement, de l'incertitude, puis finalement de la résignation. Ses épaules s'affaissèrent quand il émit un léger soupir.

Cette gestuelle synonyme de reddition, dont Logan avait également hérité, généra en moi un élan de fierté, teinté d'une pointe de soulagement. Mais le commandant Delalande ne capitula pas si aisément que le cadet. Loin de dissoudre mes doutes, il se contenta de répliquer calmement :

— Tu mesures donc l'importance de ce transfert. Tu devrais préparer tes affaires au plus vite. Nous aimerions regagner Albiréo avant la nuit.

De nouveau, il se détourna pour quitter la salle de jeux.

— Combien, m'exclamai-je.

La colère contenue dans l'attitude et l'expression de Travis m'indiquait clairement la gravité de la situation et confirmait également la présence de l'escouade ici présente.

L'idée que mes soupçons et mes doutes se révèlent exacts m'angoissait. Je redoutais particulièrement que les problèmes découlent de ces quelques secondes auxquelles j'avais assisté sur mon écran.

— Combien avons-nous perdu, répétai-je avec empressement.

— Treize mètres cubes, lâcha mon frère en serrant les mâchoires.

Inconsciemment, mes yeux dévièrent vers ses mains qui se crispèrent tout près de son arme de poing. Toutefois, je les oubliai vite lorsqu'il énonça l'étendue des dégâts.

Je sentis ma mâchoire inférieure se décrocher. Un poids s'abattit soudainement dans mon estomac. Puis l'incertitude m'envahit. Comment était-ce possible ? Comment avons-nous pu perdre autant ? Comment les rebelles étaient-ils parvenus à un tel exploit ?

Cette révélation m'ébranla sérieusement. Je me sentis perdre pied. Comment en étions-nous arrivés à ce point aussi critique ? Les questions se bousculèrent dans ma tête. À combien s'élevaient actuellement les réserves respectives des différents Centres du Sommeil ? Combien de temps leur permettraient-elles de subvenir aux besoins des habitants ? Combien de temps serait-il nécessaire au laboratoire central pour concevoir de nouveau une telle quantité de sérum ? Autant de questions auxquelles mon frère ne daignerait donner réponse. Je doutais même qu'il en connaisse réellement la teneur.

Mon aîné transforma ma stupéfaction en point final à notre conversation. Il se détourna une fois encore et effectua les derniers mètres qui le séparaient de ses hommes. Cependant, il me restait encore un ultime détail à éclaircir. Le détail qui me tenait le plus à cœur.

— Et maman ?

Dans le silence pesant soudainement abattu sur notre petite assemblée, ces deux mots explosèrent littéralement. Une rumeur furtive s'éleva de l'escouade immobile tout près de nous, mais seul mon frère occupait toute mon attention.

Je le vis se raidir, courber l'échine, comme un enfant se préparant à recevoir des coups violents. En un sens, cette réaction défensive et spontanée me rassura, raviva une flamme d'espoir que je peinais à maintenir depuis tant d'années. Ainsi, je découvrais que tout n'était pas perdu, que derrière cette façade de cynisme et d'impassibilité teintée de suffisance, il persistait une partie, même infime, du frère avec lequel j'avais grandi. Notre mère avait ce pouvoir. Bien qu'il n'ait jamais posé un orteil dans l'antre médical de cette dernière, je savais que Travis pleurerait sa dégénérescence tout autant que Tina, Logan et moi.

— Attendez dehors, aboya-t-il à l'adresse des soldats qui lui obéirent sans hésiter.

— Que va-t-il lui arriver, insistai-je dès que nous fûmes seuls. On ne l'emmène pas, c'est ça ?

Son attitude repliée m'apprit qu'il ne comptait pas s'attarder sur ce sujet sensible. Sans attendre sa réponse, j'enchaînai :

— Qui va surveiller ses constantes ? Sa respiration ? La courbe de l'électroencéphalogramme ? Qui va entretenir ses muscles, qui prendra soin d'elle ? Si on l'abandonne ici, elle est condamnée et tu le sais !

À mesure que les mots, tranchants comme des lames de rasoir, franchissaient mes lèvres, je voyais les trapèzes de mon frère se crispier. Finalement, il baissa la tête, obliqua légèrement dans ma direction.

Je ne perçus aucun rictus dans son expression. Au contraire, je lui trouvai un air sombre très éloigné de la rage débordante qui l'agitait quelques secondes plus tôt.

Fuyant mon regard, il lâcha gravement :

— Elle sera également transférée. Demain.

Étrangement, je me méfiai de ces paroles pourtant énoncées avec une évidente détermination. Travis ne pouvait mentir en ce qui concernait maman. C'était inconcevable. Il l'aimait. Il l'aimait profondément. Pourtant, le doute m'assaillit et je ne parvins pas à l'endiguer. Mais je décidai cette fois d'ignorer mon intuition. Malgré ses travers, Travis restait mon frère, un membre à part entière de notre famille. Le bien de maman lui importait autant que le nôtre.

— Qui s'en chargera, ne pus-je cependant m'empêcher de demander.

Je regrettai toutefois la note d'acceptation que je perçus dans ma voix pantelante. Je grimaçai.

— Moi-même, répliqua mon frère. Je me chargerai personnellement de ce transfert médical d'urgence.

4

Tristan

Comme d'ordinaire, ce fut la douleur qui me tira de ma torpeur. Mais les méchants bobos composaient mon lot quotidien. Je reçus donc ce nouveau rappel avec un grognement agacé, combiné à une grimace qui étira quelques points sensibles. Pourtant, je m'accordai deux minutes avant de battre des paupières.

La forte odeur d'antiseptique ainsi que le courant d'air chaud et étouffant qui circulait autour de moi m'apprirent que je me trouvais dans l'une des salles de l'infirmerie, au sein du quartier général de la résistance. Il était donc inutile que je m'inquiète d'une éventuelle menace.

Dans un effort de concentration, je dressai l'inventaire des dégâts. Je commençai par remuer les doigts. D'abord la main droite. Un élanement m'indiqua que mes muscles avaient été quelque peu malmenés. Et la sensation d'un toucher glacial autour de mon poignet me révéla aussi la présence rassurante d'un injecteur de Morphée.

Je poursuivis mon inspection. Bouger la main gauche s'avéra un supplice. Je fléchis à peine l'index qu'une douleur cuisante s'éveilla dans tout mon torse. Je serrai les dents pour étouffer un juron. Mais cette simple crispation du visage généra une autre brûlure. Juste là. Sur ma joue droite, tout près de ma lèvre supérieure.

Cette fois, je lâchai une bordée de grossièretés. *Pas mon visage*, aboyai-je intérieurement. D'autres jurons me traversèrent l'esprit, mais je les gardai pour moi et me contentai de serrer les dents. Après tout, ce n'était qu'une balafre supplémentaire... De plus, qui s'en souciait ?

Je m'efforçai de reléguer cette découverte au second plan et me recentrai sur ma blessure au torse. À l'épaule gauche précisément. Lorsque j'essayai une nouvelle fois de m'agiter, quelque chose entrava mon mouvement. Toutefois, il ne s'agissait pas de la douleur, ni même des dégâts causés par la blessure. Je compris rapidement que Doc m'avait enfilé une attelle afin de maintenir mon bras en écharpe.

Un nouveau flot de jurons surgit dans mon esprit. Doc savait que je ne tenais pas en place et que je détestais tout signe de faiblesse. Si mon bras était ainsi immobilisé, cela signifiait que la blessure était ou avait été grave.

Aussi furieux qu'agacé, je tentai de me redresser sur le lit. Seulement, je ne parvins à me soulever que d'une poignée de centimètres avant de retomber lamentablement sur le matelas.

En plus de cette fichue déchirure par balle, ma cuisse me faisait un mal de chien. Dès que je remuais les orteils, un élanement me parcourrait de la tête aux pieds, telle la décharge électrique d'un Régulateur de Sommeil.

J'étais vraiment dans un sale état. Cela ne m'était pas arrivé depuis... vingt-quatre ans précisément. Lors de cet épisode marquant qui avait meurtri mon existence à tout jamais, en plus de me laisser un souvenir cuisant visible de tous.

Cette réflexion titilla ma mémoire. D'autres images se déversèrent dans ma tête. Des souvenirs récents, vifs et violents. Je me remémorai la mission de ravitaillement en sérum, puis la présence du fils Delalande, commandant de l'armée ennemie. Son visage m'apparut. Ses yeux bleus, perçants, son expression hautaine et méprisante se gravèrent au fer rouge dans mon esprit.

Subitement, je perçus la haine inextinguible se frayer sournoisement un chemin épineux dans mes veines. Je la sentis enfler au fond de mes entrailles, se muer en pulsion dévastatrice. L'adrénaline balaya la douleur telle une vulgaire couche de poussière. Ma respiration devint sifflante, des tremblements s'emparèrent de mes membres engourdis.

Je m'efforçai de l'étouffer, d'entraver cet élan de haine qui menaçait de briser mes digues durement érigées. Maintenant que j'étais de retour, je n'avais aucun moyen de l'assouvir dans l'immédiat. Je devais prendre mon mal en patience.

Les paupières closes, je pris une grande inspiration, qui m'arracha quelques grimaces de douleur. Je réunis ensuite mes forces pour soulever enfin ma carasse usée.

— Non, lieutenant, ce n'est pas une bonne idée, s'exclama aussitôt une voix fragile dans un concert de pas précipités.

Je reconnus Olivia, l'assistante de Doc. Un petit bout de femme aux mains douces et délicates, mais qui ne sourcillait jamais devant toutes les horreurs qu'on lui ramenait parfois de nos interventions. Cette petite avait du cran et toute la communauté la portait en grande estime, moi compris. Seulement aujourd'hui, un effort colossal me fut nécessaire pour ne pas repousser violemment ses petits doigts que je sentais agripper mes épaules.

— Lieutenant, rallongez-vous, ordonna-t-elle d'un ton ferme. Vous êtes en convalescence.

Des jurons se bousculèrent à mes lèvres, mais je les ravalai. Pas devant une dame, le Général m'avait tout de même inculqué quelques manières.

Alors qu'elle forçait vainement sur la partie supérieure de mon anatomie, j'ouvris mon œil et constatai avec satisfaction qu'ils ne m'avaient pas privé de mon cache-misère.

Dans la salle, basse de plafond mais très vaste, je vis la plupart des lits occupés, bien qu'aucun son ne filtrait dans le silence rompu par mon seul affairément. Notre infirmerie était composée de quatre salles d'une trentaine de lits chacune. C'était très peu, comparé aux blessés que nous ramenions en général.

Je comptai sept paillasses vacantes. Bien que leurs occupants aient pu succomber à leurs blessures, je préférais rester optimiste et m'imaginer que le lieutenant Jarmy avait limité les ravages.

— Lieutenant Warley, prévint Olivia avec sévérité, ne m'obligez pas à vous injecter un nouveau sédatif.

Elle ne me forçait plus la main. Sans doute avait-elle compris que ses maigres efforts ne suffiraient pas à me rallonger contre mon gré. Désormais, elle se tenait face à moi, les poings sur les hanches et l'œil déterminé sous sa frange brune trop longue. Son immense blouse blanche et informe lui attribuait une apparence fragile et juvénile, qui contrastait grandement avec son expression intraitable.

— Depuis combien de temps suis-je inconscient, demandai-je d'une voix pâteuse.

Les mots peinaient à s'extraire de ma bouche. La prononciation semblait compliquée, comme entravée. Ma mâchoire était molle, elle ne m'obéissait plus. Sûrement les effets des sédatifs.

— Le temps nécessaire pour vous éviter de rouvrir vos blessures.

Comme je ne tentais plus de me lever, elle s'apaisa quelque peu et me répondit dans un murmure pour ne pas réveiller les autres patients.

À nouveau, je balayai les rangées de lits du regard, mais avec plus d'attention cette fois. J'inspectai l'état général des troupes et cherchai mes hommes. La plupart appartenaient à la section trois. Ce n'était pas vraiment une consolation, mais je ne pouvais nier le soulagement qui allégeait considérablement le poids de ma culpabilité.

Mon tour de salle s'acheva sur le lit à ma gauche. Jusqu'à maintenant, je n'y avais pas prêté attention parce qu'Olivia se tenait campée dans l'allée me séparant de mon voisin. Lorsque j'aperçus le visage du type inconscient, j'étouffai le grognement d'indignation qui monta de ma gorge.

— Danny, soufflai-je à la place.

Aussitôt, je balançai mes pieds nus hors des couvertures pour m'approcher du blessé. Olivia s'anima tout aussi vite, cependant ce ne fut pas elle qui arrêta mon geste. Je jurai quand une piqûre se fit sentir dans le creux de mon coude droit. Je baissai les yeux vers l'aiguille de la perfusion, celle qui permettait de m'injecter de l'antidouleur et des antibiotiques. Sans réfléchir, j'eus recours à mon bras en écharpe. Un autre flot de grossièretés m'échappa lorsque la douleur parcourut tout mon corps. Mais cela ne suffit pas à arrêter mon geste. J'arrachai toutes les aiguilles plantées dans ma chair.

— Non, Lieutenant, vous en avez besoin, s'offusqua l'infirmière en

tentant de maintenir les sparadraps en place.

J'écartai ses petites mains sans le moindre effort et m'attaquai aussitôt à l'injecteur de Morphée. Il s'agissait d'un bracelet plat et lisse en inox. Sur la face extérieure du poignet, un écran étroit laissait apparaître un pourcentage indiquant la quantité de sérum. Dessous, une minuterie clignotait. Cela signifiait que l'injection perdurerait jusqu'à ce qu'on l'interrompe manuellement.

Une capsule de recharge alimentait l'appareil durant vingt heures environ. C'est pourquoi le temps de sommeil était limité à six heures par jour et que les recharges étaient distribuées deux fois par semaine. Personne n'échappait à cette règle, hormis les enfants qui bénéficiaient du double. Si Doc m'avait muni d'un injecteur de sérum plutôt que d'un Régulateur de Sommeil, je pouvais en déduire que Frank était parvenu à mener la mission à bien.

Content de ce constat et sans plus me préoccuper d'Olivia, je me redressai. Ma cuisse meurtrie protesta, mes jambes flageolèrent sous mon poids. Je m'immobilisai, craignant un instant de m'effondrer. Cependant, je tins bon malgré la douleur insupportable de ma jambe. Lorsque je me stabilisai enfin et que les autres lits cessèrent de danser devant mes yeux, j'effectuai un pas vers Danny. Je m'écroulai littéralement à ses côtés et m'assis en partie sur sa main inerte près de son flanc. D'un geste fébrile et maladroit, j'effleurai le bandage sanglant qui cerclait le haut de son crâne sous ses épaisses boucles brunes. Sa peau ruisselait de sueur, causée par la fièvre. Mes yeux dévièrent ensuite vers son bras gauche. À l'instar du mien, il était solidement maintenu par une attelle.

— Comment va-t-il, demandai-je sans regarder l'infirmière qui fulminait toujours derrière moi.

— Moyennement bien, largua-t-elle tristement, sa mauvaise humeur se dissipant une fraction de seconde. Il a une commotion cérébrale. Il n'a pas encore repris connaissance.

Malgré moi, mes poings se crispèrent, empoignèrent le drap. Ma culpabilité n'était pourtant pas justifiée. Quand les tirs s'étaient abattus sur nous, je n'agissais pas encore en solitaire irresponsable. Lorsque le soldat Lopez était tombé, je n'avais pas encore perdu la tête. À ce moment-là, il s'agissait encore d'une mission à risque que nous exécutions selon la stratégie établie au préalable. Alors pourquoi me sentais-je si mal ?

— Va-t-il s'en sortir, articulai-je avec difficulté, tant par les effets de l'anesthésie que par l'émotion poignante qui déferlait en moi.

J'entendis Olivia s'activer. Ses pas m'apprirent qu'elle s'éloignait et ma question la stoppa dans son élan.

— Il est trop tôt pour se prononcer, chuchota-t-elle avec regret.

Sur ce, elle traversa la salle à grands pas en direction du petit local qui lui servait de bureau. Elle revint presque aussitôt, les bras chargés de ce que

j'identifiai comme mes vêtements, fraîchement lavés, repassés et pliés. Elle ne m'accorda pas un regard lorsqu'elle les déposa au pied de mon lit. À son froncement de sourcils, je compris qu'elle n'avait pas dit son dernier mot. J'imaginai parfaitement l'idée qui lui trottait dans la tête et me pressai de regagner ma paillasse pour me vêtir, puis quitter prestement cet endroit.

Je me sentais si empoté que je ne cessai de grommeler en m'activant. La douleur lancinante et le handicap de mon bras rendaient mes gestes lents et gauches. Mais finalement, je parvins à m'extirper de la chemise de nuit à usage unique en la déchirant. Puis j'enfilai mon treillis tant bien que mal et quant à boucler la ceinture... eh bien, je me contentai de la laisser pendre sur mes hanches. Le tee-shirt en main, j'examinai ensuite mon attelle en me demandant comment procéder sans causer plus de dommage à mes blessures. Ce fut à cet instant que le bruit de la porte battante me parvint.

— Merde, bougonnai-je.

Des pas se répercutèrent dans la salle. Cette fois, il ne s'agissait pas de la foulée aérienne et précipitée d'Olivia. Si l'allure était tout aussi soutenue, le pas se faisait cependant plus lourd. Je reconnus une démarche d'homme.

Je grommelai intérieurement.

Je ne pourrais pas y échapper de toute façon, alors autant en finir rapidement. Dans un soupir las, je pivotai face à Doc.

À cinquante-trois ans, Samuel Montjean, l'unique toubib de la structure, portait bien mieux la blouse blanche que son assistante. Au moins, elle était taillée pour lui. Bien que je le domine de plus d'une tête, il me fixa sans sourciller, sans reculer d'un pas. Il était le Doc, une figure importante au sein de la résistance, il ne craignait personne.

Les bras croisés, il se posta face à moi. Ses yeux gris, auréolés de pattes d'oies profondes, me toisèrent d'un air réprobateur.

— Toujours aussi obstiné, n'est-ce pas ?

Son ton calme et posé me hérissa le poil. Il voulait me culpabiliser, réduire ma volonté à un puénil entêtement irraisonné. Je décidai de l'ignorer et entrepris de détacher les liens de mon attelle.

— Depuis combien de temps suis-je ici, demandai-je sans le regarder.

— Sept jours.

La réponse fusa, coupante comme une lame de rasoir.

Je me redressai et le dévisageai. Sept jours ! La Terre pouvait s'effondrer en deux fois moins de temps ! Sept jours ! Mais que s'était-il passé en sept jours ? Où étaient mes hommes, et quel était le rapport de la mission ?

Je devais sortir d'ici, les vacances étaient terminées. Maintenant que j'étais conscient, je ne pouvais pas rester sagement à gaspiller le sérum. Sam le savait, il me connaissait. Pour cette raison, je le soupçonnais même de m'avoir maintenu sous sédatif volontairement. Alors je redoublai d'effort pour retirer cette fichue écharpe.

— Tristan, lâcha-t-il d'un air navré, ne sois pas ridicule. Tu es dans un

sale état.

— Je vais très bien. Regarde, c'est à peine si j'ai mal.

— Les antidouleurs agissent encore. Après, tu me supplieras de te mettre sous sédatif.

Enfin, je pus me dégager de l'attelle, non sans grimacer. Gauchement, je passai ma tête dans le tee-shirt.

— Tu me connais pourtant mieux que ça, bougonnai-je à l'adresse de Doc. J'ai un rôle à tenir, des responsabilités, tu le sais bien.

— Sois raisonnable, pour une fois, continua le toubib après un long soupir. Il ne s'agit pas d'une blessure superficielle. Ne prends pas le risque de rouvrir tes points. À deux centimètres près, tout était terminé pour toi.

Je me figeai, le tee-shirt à moitié enfilé autour du crâne. Deux centimètres, vraiment ? Je l'avais échappé belle.

Tout en glissant laborieusement l'étoffe sur mon torse, j'inspectai les recoins de ma mémoire pour raviver le souvenir de la lutte qui m'avait opposé au fils Delalande. Je nous revoyais rouler lamentablement au sol, je sentais encore la lame de mon propre couteau perforer mon abdomen après avoir lacéré ma joue. Qu'est-ce qui était passé à deux centimètres ? La lame du couteau ? Non, impossible, cette attaque sournoise m'avait à peine égratigné.

Mon interrogation dut se lire sur mon visage parce que Sam s'expliqua aussitôt.

— On t'a tiré dessus quasiment à bout portant. Sans Brice, tu y serais passé.

Brice ? Je me souvenais vaguement de sa voix affolée, terrifiée, me perçant les tympans. Je l'entendis de nouveau hurler mon nom.

— D'après ce que je sais, il était occupé à couvrir la section trois qui tentait de s'emparer du chargement, continua Doc. Il a recentré son attention sur toi au moment où le type allait tirer. Je crois que Brice l'a touché quand il actionnait la détente, ce qui a dévié le tir. Il s'en est fallu de peu, ajouta-t-il d'un air peiné.

Mouais. OK, Brice avait sauvé ma peau, une fois de plus. Mais entre le caporal Pellouart et moi, c'était une vieille histoire. Nous passions notre temps à préserver les fesses de l'autre.

Sans plus me lamenter sur ma triste mésaventure, j'attrapai mon lainage kaki et réitérai le processus pour le passer autour de ma tête. Face à moi, j'entendis Doc soupirer. Il se résignait, comme d'habitude. Que pouvait-il faire d'autre ? M'attacher ? Il aurait été bien mal avisé de s'y risquer.

— Suis-moi, lança-t-il. Je vais te donner des antalgiques. Je te prescrirai aussi une recharge supplémentaire de Morphée.

— Pas question, objectai-je d'un ton sans réplique.

— C'est moi le toubib, Tristan, aboya Sam avec autorité. Si je dis que ton état de santé nécessite plus de six heures de sommeil par jour, alors tu

dormiras plus de six heures, c'est clair ?!

J'ouvris la bouche pour protester tout en bouclant piteusement mes rangers. Et puis flûte, qu'il me prescrive donc sa dose, au moins il ne viendra plus fourrer son nez dans mes affaires. Ma priorité était de filer d'ici, je devais voir le Général Lemarchis.

— Quelle quantité comptabilisons-nous ?

Ma question ne l'étonna pas. Au sein de la résistance, elle était formulée des dizaines de fois par jour.

— La mission a rapporté treize mètres cubes. Lorsque Reims et Orléans viendront retirer leur part, nous comptabiliserons environ six mètres cubes. Nous avons le temps de voir venir.

Jusqu'à quand, songeai-je avec amertume. Si nous continuions à rationner les populations environnantes et à envoyer nos soldats dans la gueule du loup, nous risquions de vider nos cuves plus vite que prévu.

Lorsque Sam prit le chemin du bureau contigu, je lui emboîtai le pas docilement, non sans fulminer intérieurement. Il me distança en deux minutes. Je boitais méchamment et ma cuisse bandée m'arrachait des grognements. Mais tant que je ne remuais pas l'épaule gauche, la blessure par balle se faisait quelque peu oublier. Cependant, même si je parvenais à marcher, il m'était quasiment impossible de ne pas solliciter ma jambe estropiée. Pourvu que la plaie se résorbe avant la prochaine manœuvre.

Mes antalgiques dans une poche et dans mon poing, mon ordonnance chiffonnée en une boule de papier, je parcourus les couloirs frais et humides de notre cité souterraine.

Afin de bâtir cette structure, nous avons détourné les eaux usées et réaménagé une partie des égouts. Les galeries permettaient à nos différents quartiers de communiquer entre eux. Au fil des années, pour dégager de grands espaces comme le hangar et la salle commune, nous avons même creusé la roche plus profondément. Ainsi, en surface, aucun indice ne témoignait de notre présence.

La base s'étendait sur deux niveaux. Son entrée, dissimulée sous un entrepôt désaffecté, ouvrait sur le premier sous-sol, un immense hangar qui accueillait les véhicules militaires. Les réserves d'armes et les salles d'entraînement y étaient attenantes.

Les Espaces de vie communs se trouvaient au second niveau. Nous y accédions par un ascenseur. Chacun des six cent cinquante individus pouvait circuler sans heurter les autres. Pour cela, nous avons utilisé la hauteur sous plafond pour aménager divers Espaces de jour destinés à la distraction. De long en large, l'endroit était traversé par de lourdes passerelles d'acier qui permettaient de rejoindre les différentes pièces surélevées. La vaste zone établie dessous, le Noyau, était à la fois la cafétéria et la salle commune, là où se réunissait la population, surtout en cette

période de l'année si froide. Parce qu'en dehors de l'infirmierie, ce lieu était le mieux chauffé.

Plusieurs corridors en pente douce débouchaient dans cet espace. Deux d'entre eux menaient à divers ateliers manuels, dont les activités contribuaient à la vie de la communauté et au confort de chacun. Un autre, le plus à l'Est, était dissimulé par une porte blindée. Il conduisait dans les bureaux chargés de la sécurité, là où se trouvaient également les quartiers du Général Lemarchis. Seuls les militaires et quelques individus triés sur le volet pouvaient y pénétrer. Tous les plans de la résistance y étaient élaborés. Quant aux quatre derniers couloirs, ils se perdaient en labyrinthe dans les profondeurs des égouts et ouvraient sur les Espaces de Nuit et les sanitaires. Les familles occupaient des suites composées de plusieurs pièces, mais en règle générale, les gens célibataires se contentaient d'une zone étroite meublée d'un lit, d'une penderie et d'une table.

Dernièrement, les nouveaux arrivants se voyaient même attribuer des Espaces déjà occupés. Certains râlaient contre ces conditions précaires, mais après quelques jours parmi nous, ils cessaient de geindre. Sans doute se souvenaient-ils avoir opté pour une existence libre et que cette liberté avait un prix.

Dans les tréfonds des égouts, l'infirmierie était judicieusement installée près de la chaudière centrale et des réserves de sérum. Seulement aujourd'hui, handicapé comme j'étais, son implantation m'apparut très mal pensée.

Les poings crispés, les mâchoires serrées, j'avancais clopin-cloplant à une vitesse d'escargot. Environ tous les dix pas, je m'autorisais un juron.

Lorsque j'émergeai enfin de l'étroite galerie, où circulaient des émanations pestilentielles, je pénétrai au cœur de la structure ; le Noyau. Je fus accueilli par un joyeux brouhaha, bourdonnant tel un essaim d'abeilles auquel se mêlait un délicieux fumet. Toute la population semblait s'être donné rendez-vous. Où que je pose les yeux, je voyais des groupes fourmillant à la fois de civils et de militaires.

Je réprimai mon agacement à grande peine. Tout le monde me connaissait, inutile d'espérer passer inaperçu. Une fois de plus, je jurai grossièrement. L'idée qu'ils me voient aussi diminué chatouillait mon orgueil d'un peu trop près. Néanmoins, je pris mon courage à deux mains et parcourus la salle du regard.

Je cherchai mes hommes.

Si aucun d'entre eux, hormis Danny, n'occupait les lits de l'infirmierie, les trois quarts de la section se divertissaient forcément ici. Cependant, je n'en identifiai pas un seul. J'avisai les soldats du lieutenant Jarmy et quelques éléments de la section une. Ceux qui avaient échappé à la périlleuse mission confiée à leur commandant, le capitaine Boisseau.

Je fronçai les sourcils en m'efforçant de réprimer le mauvais

pressentiment qui m'oppressait. Quelque chose clochait.

J'effectuai un pas tout en balayant les alentours du regard. Pourvu que personne ne me remarque... Je m'efforçai d'endiguer ma douleur autant que faire et ce peut et m'engageai parmi tous ces visages familiers en bombant le torse et en redressant fièrement le menton.

Les cuisines, disposées au centre et dissimulées par un haut comptoir, constituaient le cœur de notre collectivité. À toute heure de la journée, d'alléchants arômes s'en échappaient, enrayant ainsi les désagréments d'une vie au sein des égouts. Malgré moi, j'inspirai à plein poumon et mon estomac se rappela bien vite à mon bon souvenir. La perfusion de Doc ne pouvait égaler la saveur appétissante de la cuisine de Martha.

Je déglutis et résistai difficilement à l'envie de héler Sabine, que j'aperçus derrière le comptoir à flirter avec un caporal de la section trois. Mais mon désir de me faufiler en catimini l'emporta. Je poursuivis mon chemin en longeant les parois glaciales.

Lorsque j'atteignis la porte blindée de l'autre côté de la salle, une poigne de fer enserra mon épaule droite. Bien qu'il s'agisse de mon bras intact, je grimaçai tout en pivotant sur ma jambe valide.

À mon grand étonnement, je rencontrai le regard sombre de Franck Jarmy. Je ravalai bien vite mes jurons devant son air soucieux. Ses rides d'inquiétudes s'accrochèrent lorsqu'il coula un œil sur ma carcasse estropiée.

— Tu as mauvaise mine, bougonna-t-il.

— Merci du compliment.

Furtivement, j'inspectai les visages à proximité. Je craignais que quelqu'un d'autre ne s'immisce dans notre entrevue pour s'émouvoir de mon tourment physique. Franck pivota légèrement pour suivre mon regard. Ses yeux perçants étudièrent attentivement les gens qui nous entouraient. Son raisonnement dut cheminer dans la même direction que le mien, parce que d'un bref hochement de tête, il m'intima de le suivre. Nous nous éloignâmes discrètement en nous approchant du battant blindé.

— La mission s'est-elle déroulée sans encombre, demandai-je aussitôt.

Franck émit un rictus chargé d'ironie.

— Sans encombre, c'est vite dit, largua-t-il sombrement. J'ai perdu douze hommes et les autres sont encore entre les mains de Doc. Au final, c'est la section quatre qui s'en sort le mieux... pour une fois...

L'air pensif, le lieutenant fixa un point invisible entre ses pieds. Je perçus un nerf battre follement à la base de son cou. Je m'attardai un instant sur ses cernes violacés plus prononcés que d'ordinaire, quand ils auraient dû s'estomper grâce au réapprovisionnement en Morphée.

Son malaise était palpable. Il transpirait la culpabilité et sa confiance semblait sérieusement ébranlée. En tant que chef de section, je ne pouvais que compatir. Quasiment toute son unité était hors service... Franck vivait l'un de ces moments de doute et de remise en question qui bouleversent

trop souvent la vie d'un officier.

Je cherchai quelques paroles réconfortantes, mais n'en trouvai aucune. Il n'y avait rien à dire. Seul le temps pouvait œuvrer. Le moral de Franck se rétablirait au même rythme que les blessures de ses hommes.

— Mais finalement, tu es parvenu à rapporter les treize mètres cubes attendus par le Général.

Le lieutenant haussa tristement les épaules.

— Tu as fait du bon boulot, ajoutai-je avec conviction.

Mon intonation attira l'attention de Franck qui daigna enfin croiser mon regard. J'y lus tout ce qu'il tentait probablement de dissimuler aux autres depuis sept jours. Colère, tristesse, culpabilité, appréhension, autant d'émotions que je ne connaissais que trop bien. Elles ne me quittaient jamais.

Notre échange muet se prolongea quelques instants, puis je l'interrompis d'un toussotement significatif.

— Je dois voir le Général, expliquai-je en contournant mon homologue.

— Attends, s'exclama Franck qui me rattrapa en une foulée.

Je dus réprimer un soupir d'agacement. Souhaitaient-ils tous m'empêcher de m'entretenir avec Pierrick Lemarchis ?

— Il faut que tu saches que tes hommes sont sur le terrain.

Je me figeai instantanément. Comment cela sur le terrain ?

Lentement, je pivotai face au lieutenant Jarmy. Soudainement, la douleur de mes blessures se fit oublier. La surprise et l'angoisse, générées par la révélation de Franck, l'avaient visiblement annihilée efficacement.

— Tu veux dire qu'ils sont en manœuvre ? Pour un entraînement ?

Mon interlocuteur répondit négativement d'un bref signe de tête.

— Le Général les a renvoyés en mission illico. C'est l'adjudant Guillaud qui les dirige.

La variation de son timbre, ainsi que son regard fuyant, m'apprirent que ses renseignements étaient incomplets.

Je sentis l'impatience vibrer dans tout mon être.

— Mais, l'encourageai-je sèchement.

— Ils travaillent avec la section quatre... sous le commandement de Beaufröid.

Cette fois, je ne muselai pas ma colère et laissai échapper un grognement furieux. Envolée ma cuisse estropiée, disparue mon épaule perforée et au revoir l'engourdissement. Ma rage m'aveuglait, se déversait dans mon système sanguin, enflammait mes entrailles et jetait ma raison au brasier infernal.

Dans la vie, deux choses pouvaient engendrer une telle démence : le Gouverneur et mon impuissance à protéger mes propres troupes. S'il arrivait quoi que ce soit à mes hommes sous le commandement de cet

incapable de Jonas, je ne le supporterais pas.

Beaufroid n'avait pas droit à l'erreur.

Sans un regard pour Franck, je m'éloignai à grands pas, prêt à tout démolir sur mon passage. D'un geste brusque, qui sollicita à peine mes muscles meurtris, j'arrachai mon badge épinglé sur mon torse et le glissai violemment dans la fente prévue à cet effet. Le voyant latéral rouge clignota une fraction de seconde avant de devenir vert. La porte coulissa aussitôt. Je me précipitai dans le large couloir et fonçai droit devant sans prêter attention aux personnes qui m'interpelaient.

Parvenu à destination, je ne m'encombrai pas des banalités d'usage et enfonçai rageusement la porte. Mais je me figeai en rencontrant le regard inquisiteur de Pierrick Lemarchis. Sans émettre la moindre surprise, il me toisa sévèrement de ses yeux plissés.

L'espace d'une seconde, je ressentis une certaine gêne, pour ne pas dire de la honte, piétiner ma colère ardente. Mon réflexe fut de baisser les yeux en signe d'allégeance. Toutefois, je me ravisai prestement et le foudroyai du regard tout en laissant libre cours à ma fureur.

— Lieutenant Beaufroid, articula le Général d'une voix contrariée, je suis contraint d'abrégéer cette communication. Je vous recontacte d'ici quelques minutes.

Là-dessus, il tendit la main vers son transmetteur tridimensionnel. À cet instant seulement, je remarquai la forme vaporeuse planant à quelques centimètres de la surface du bureau. J'identifiai alors la silhouette holographique de Jonas qui se dissipa en émettant une sorte de grésillement.

Le Général pivota dans son fauteuil pour m'affronter. Lorsque nos regards se croisèrent, je perçus de nouveau un sentiment de honte poindre au creux de mon estomac.

— Lieutenant Warley, lança Pierrick Lemarchis d'un ton qu'il voulait sans doute poli. Je suis étonné que le docteur Montjean vous ait laissé quitter l'infirmerie.

Malgré son intonation pleine d'entrain, je n'étais pas dupe. Je le côtoyais depuis si longtemps, que la moindre inflexion de sa voix me révélait les différentes émotions qui le tenaillaient. Et à cet instant, mon intrusion l'agaçait au plus haut point. Cependant, l'image de l'hologramme de Jonas avait ravivé le brasier dévorant qui enflammait chaque cellule de mon corps.

Je serrai les poings et braquai mes yeux furibonds dans les siens.

— Où sont mes hommes, attaqua-je sans détour d'une voix aussi glaciale qu'un vent d'hiver. Je dois les rejoindre.

Le Général soutint mon regard quelques secondes, puis soupira avec lassitude en baissant la tête.

— Lorsque le docteur m'a prévenu de votre départ de l'hôpital, je m'attendais à vous voir d'un moment à l'autre. Mais je ne pensais pas vous

découvrir si... disons... déterminé.

Dans un premier temps, cette remarque exacerba ma fureur, mais grâce à des années d'entraînement intensif, je parvins à réprimer mon impulsion. Je forçai mon cœur à retrouver un rythme régulier en inspirant et expirant profondément.

— Veuillez pardonner mon... impatience, mon Général, m'empressai-je de rectifier.

— Impatience, releva Pierrick Lemarchis en marquant un temps d'arrêt comme s'il savourait la prononciation de ce mot. C'est une façon de qualifier votre entrée pour le moins fort peu discrète.

Sans me résigner pour autant à entendre raison, je baissai franchement les yeux en signe d'humilité.

— Ceci étant dit, reprit le Général, sachez que je me réjouis de vous voir sur pied.

En prononçant ces paroles, il plongea ses iris bruns et perçants dans le mien. J'y lus tout ce qu'il dissimulait au regard des autres. La fatigue, l'angoisse et quelque chose pouvant s'apparenter à de l'affection.

Une vague d'émotions me traversa telle une onde glaciale givrant chaque fibre de mes muscles. Je ne doutais pas de sa sincérité. Je savais, au fond de moi, qu'il s'inquiétait réellement pour ma santé. Les remparts qu'il s'imposait pour endiguer ses sentiments m'encouragèrent à parler librement, à aller droit au but.

— Mon Général, soufflai-je dans un murmure. Où est la section deux ?

Ses épaules s'affaissèrent instantanément d'un geste rappelant le poids impitoyable des responsabilités qui pesaient sur lui. Ses sourcils broussailleux se froncèrent et un soupir las franchit ses lèvres, comme à regret.

— Tu es en convalescence, Tristan. Tu n'iras pas. Je ne prendrais pas le risque de perdre mon meilleur lieutenant pour une rivalité enfantine et encore moins pour épargner ton orgueil blessé. Je suis navré, ajouta-t-il dans un toussotement.

Je me rembrunis aussitôt et serrai fermement les mâchoires pour réprimer tout geste, toute remarque impulsive qui compromettraient inévitablement ma réputation auprès du Général et de ses conseillers. Je me contentai d'un simple hochement de tête et lui rendis son regard scrutateur.

Au fil des secondes, je m'égarai dans ses prunelles insondables. Je savais qu'il n'envisageait en aucun cas de me démettre de mes fonctions ou de me rétrograder, seulement la raison qu'il tentait d'invoquer ne parvenait pas à enrayer ma contrariété et ma détermination. Ma place était auprès de mes hommes, surtout avec Beauroid à leur tête. Peu importe les arguments de Pierrick Lemarchis, je ne comptais pas me soustraire.

— Je sais ce qu'il t'en coûte, reprit subitement le Général en s'adossant pensivement dans son immense fauteuil. Je comprends ta frustration, mais

tu es quelqu'un d'intelligent et au fond de toi, tu sais parfaitement que tu n'es pas en état de t'aventurer sur le terrain. Tu serais un handicap pour les sections deux et quatre. Alors pour une fois, sois raisonnable et écoute-moi...

Ces derniers mots furent prononcés dans une supplique succincte.

Une vague de frissons me parcourut de la tête aux pieds. D'ordinaire, mon entêtement l'agaçait et l'amusait à la fois, lui rappelant sa fougue passée. Cependant, jamais encore il n'avait exprimé une telle inquiétude à l'idée que je m'obstine. Pourquoi souhaitait-il tant me tenir à l'écart de la mission de Jonas ?

Subitement, le doute m'assailit. Il se passait quelque chose... *Il me cachait* quelque chose.

Je l'observai fixement en guettant la plus infime étincelle susceptible de me révéler ses intentions. Mais pas un instant il faillit. Droit comme I, il conserva son port de tête altier et soutint mon regard soupçonneux sans sourciller.

— Vous ne me fournirez donc aucun renseignement sur la mission confiée à ma section, mon Général ?

— Je regrette, lieutenant.

Sur ce, je ne m'attardai pas davantage et pris congé dans les formes. Mais je ne regagnai pas la grande salle. Je m'aventurai, au contraire, plus en avant dans le couloir sécurisé. Ma détermination agissait sur mes blessures aussi sûrement qu'un anesthésiant. Malgré l'élan de ma cuisse droite et de mon bras gauche, je rejoignis ma destination en quelques enjambées.

— Non Tristan. Oublie. Je refuse catégoriquement, s'exclama Victor en me voyant passer la porte de son laboratoire.

Affublé d'une monture de lunettes grotesque qui avalait la moitié de son visage, le jeune scientifique me scruta nerveusement. Son regard m'évoqua celui d'un gosse décidé à tenir tête à un adulte vaille que vaille.

Sans prononcer un mot, je laissai mes yeux furibonds inspecter sa tignasse de nœuds cuivrés et s'attarder sur sa blouse négligée.

— C'est de cette manière que tu m'accueilles, Vic, alors que j'ai failli y passer ?

L'obstination de mon interlocuteur se dissipa aussitôt et son expression retrouva tout son entrain habituel. Un sourire lumineux et avenant éclaira son visage fluet, à tel point que les commissures de ses lèvres effleurèrent les branches de ses lunettes. À mon tour, je sentis ma bouche s'étirer en un sourire amical.

Comment en vouloir à Victor ? Ce type ne comptait pas ses heures et œuvrait à chaque instant pour le bien de la communauté. Il élaborait la plupart de nos médicaments et composait des compléments alimentaires pour pallier nos carences. Cependant, il se trouvait un sujet qui le maintenait en échec depuis des années : l'E16. Malgré toute sa bonne volonté et ses

compétences plus qu'éprouvées, il ne parvenait pas à élaborer un vaccin, ni même à reconstituer le sérum si indispensable à notre survie.

— Désolé, reprit-il en avançant à ma rencontre. Content de voir que tu vas mieux.

Je n'hésitai pas une seconde à lui rendre la politesse lorsqu'il me tendit sa main. Malgré la finesse de ses doigts, sa poigne était ferme et honnête.

— C'est Pierrick qui t'a prévenu de ma visite, devinai-je avec irritation.

Victor recula d'un pas et passa une main nerveuse dans ses boucles emmêlées. Un rictus embarrassé lui échappa.

— Il te connaît par cœur, mec. Il sait ce que tu as en tête.

— Alors il sait aussi que son appel ne change rien et que tu vas quand même m'aider.

Le scientifique se détourna en grimaçant. D'un pas fébrile, il s'orienta vers une paillasse surchargée de feuillets épars, de gadgets en tout genre et d'assiettes vides oubliées çà et là. Il s'arrêta devant son microscope et piétina nerveusement.

— Il m'en voudra à mort si je fais ça, Tristan.

— Il a besoin de toi, arguai-je non sans agacement. Nous avons *tous* besoin de toi. Qu'est-ce que tu risques ?

Victor pivota furieusement pour me faire face.

— Il n'est pas seulement question de Pierrick, s'énerva-t-il.

Je sentis mes yeux s'écarquiller de stupeur. Il était plutôt rare que le gentil Victor s'emporte. Néanmoins, ma surprise sembla agir sur lui comme une douche froide. Sa bouche s'entrouvrit d'étonnement, comme si sa véhémence subite le déconcertait. Il se ressaisit rapidement, tritura fébrilement ses lunettes.

— Tu ne comprends pas, souffla-t-il dans un chuchotement.

Lui aussi me cachait des choses. Il était dans la confidence des manigances du Général. Et pas moi.

Mes poings se formèrent à mon insu et la colère afflua au triple galop. À mesure que les battements de mon cœur accéléraient, j'entendais mon sang pulser à mes oreilles.

— Effectivement, j'étais inconscient depuis sept jours, éructai-je. Comment pouvais-je être informé de la mission ?

Victor se figea et un silence de plomb s'abattit sur le laboratoire.

J'observai mon interlocuteur et avisai quelques gouttes perler sur son front.

— Où sont mes hommes, Vic, murmurai-je.

Le scientifique soupira, retira ses lunettes et se frotta les yeux en se pinçant convulsivement l'arête du nez.

Je pressentais le pire et mes sens se déchaînèrent pour se préparer au combat malgré mes profondes blessures.

— Liam a découvert de nouvelles données, lâcha-t-il finalement.

Étrangement, une digue se rompit en moi et une vague d'adrénaline déferla dans tout mon être. Mes mains tremblèrent et je les enfouis prestement dans les poches de mon pantalon cargo.

Les découvertes de Liam signifiaient généralement des missions périlleuses, dont les réussites contribuaient à la survie et à l'essor de notre communauté. D'ordinaire, les opérations qui en découlaient m'excitaient. Mais pas aujourd'hui. Parce que la nervosité de Victor trahissait les risques engendrés par cette trouvaille.

— Je t'écoute, soufflai-je en retenant ma respiration.

Mon interlocuteur hésita, détourna le regard à la recherche d'une assistance invisible. Puis il inspira profondément et rajusta ses lunettes sur son nez.

— Il a trouvé les coordonnées d'une de leurs structures, du côté de Brest... Elles sont tellement bien sécurisées que Liam est toujours passé à côté jusqu'à maintenant.

Mon inquiétude se dégonfla telle une vulgaire baudruche.

J'observai Victor avec des yeux ronds.

Le caporal Liam Hercier n'était pas à sa première découverte de ce type. L'an passé, il avait également localisé l'un des bunkers high-tech du Gouverneur. Mais il s'agissait alors d'un ancien abri abandonné depuis des lustres. Il avait également déniché plusieurs demeures souterraines qui appartenaient aux membres importants du gouvernement. Le genre de personnes qui refusaient de se mêler à la population des Centres. Nous avions annexé un certain nombre de ces endroits pour y découvrir de maigres arsenaux ainsi que des réserves de médicaments et de sérum dérisoires. Malheureusement, lors de ces raids, des innocents avaient perdu la vie, et ce malgré toutes nos précautions.

— Tu n'y es pas, Tristan, reprit Victor en avisant mon expression sceptique. Le statut de cet endroit a été confirmé. Il s'agirait du Centre d'Albiréo.

Une lame aiguisée perfora instantanément ma carapace d'officier surentraîné. Un étrange sentiment s'empara de moi. Tout bon sens se liquéfia, ne laissant dans son sillage que hargne et détermination.

Ces nouvelles données pouvaient au mieux nous conduire à un nid vide, mais il était plus probable qu'elles nous mènent à un massacre. Inspirant profondément, je m'efforçai de museler cette bête sauvage et dangereuse qui prenait corps en moi.

— Tu imaginais sérieusement que je resterais les bras croisés pendant que Jonas conduit mes hommes à une mort certaine, demandai-je placidement.

Victor battit en retraite dans un long soupir. Puis sans un mot, il pivota et s'approcha d'une vitrine où il s'empara d'une fiole emplies d'un liquide incolore. Il revint vers moi en attrapant au passage une seringue sous vide

dans un plateau en inox avant de déposer le tout sur la tablette à mes côtés. J'observai ensuite le scientifique décacheter la seringue stérile, y ajuster l'aiguille avant de l'enfoncer dans la membrane couvrant la fiole.

— Cette petite mixture annihilera la douleur de tes blessures et agira comme une sorte de tonique, expliqua-t-il en brandissant la pointe sous mon nez. Ses effets dureront environ vingt-quatre heures. Mais attention, prévint Victor en me devisageant avec sévérité, ce produit ne te guérira pas, il atténua seulement les sensations de ton corps. Alors, ne tente pas de folie. Contente-toi de guider la section deux à distance sans intervenir physiquement. C'est clair ?!

Interloqué, je ne pouvais détacher mon regard de cette préparation transparente. J'ignorais totalement que Victor détenait un tel remède.

— Si ton invention est si miraculeuse, pourquoi ne l'utilise-t-on jamais ?

— Parce que Doc désapprouve sa composition.

La réponse du scientifique fusa. Son ton pincé trahit son ressentiment. Le conflit entre les deux hommes de science n'était un secret pour personne. Depuis toujours, les aptitudes avérées du jeune chercheur lui valaient la méfiance et la condescendance du vieux médecin.

Je ne m'interrogeai pas sur la constitution de ce produit, tant qu'il me permettait de limiter la casse auprès de mes hommes. Puis, j'avais toute confiance en Victor.

— Relève ta manche, ordonna celui-ci en pointant son aiguille sur mon épaule gauche.

J'hésitai une seconde, me demandai s'il était indispensable de piquer dans mon bras blessé. Mais je compris rapidement que je ne pouvais utiliser cette main pour découvrir l'autre. J'entrepris donc de rouler le linge en serrant les dents. Je grommelai à deux reprises tant l'élançement devint insupportable. Et quand Victor transperça mon épiderme avec son instrument, je jurai franchement.

Cependant, l'effet fut immédiat. La préparation atteignit mon système nerveux et une douce chaleur se répandit dans tout mon être. Je la sentis dégouliner dans mes entrailles avant de se déployer jusque dans mes jambes.

Le froid ambiant disparut soudainement et mes membres s'engourdirent, mais sans me priver de sensations. Ahuri, je tendis ma main gauche et observai mes doigts se plier et se déplier sans effort. Incroyable. D'un geste vaguement hésitant, je pressai ma blessure par balle au creux de mon épaule. Un rictus satisfait étira mes lèvres quand je ne perçus qu'un infime point sensible. Baissant les yeux, je jetai un œil à mes pieds et soulevai ma jambe estropiée. Je me permis quelques flexions avant de claquer mes talons sur le carrelage.

— N'oublie pas que tu n'es pas guéri, rappela gravement Victor.

Je me contentai d'un hochement de tête avant de m'orienter vers la sortie.

— Je te revaudrai ça, Vic, lançai-je fortement par-dessus mon épaule.

— Ouais, si tu survvis, bougonna celui-ci.

Oui, si je survvis, songeai-je en gagnant cette fois une voie sans issue au fond de l'espace sécurisé. Tant que mes hommes s'en sortaient, ma survvie ne comptait pas vraiment.

D'une démarche plus conquérante que jamais, je m'introduisis cette fois dans les quartiers du caporal Liam Hercier, notre génie en informatique. L'intégralité de notre système de sécurité ainsi que la plupart de nos missions reposaient sur ses épaules.

Lui non plus ne parut pas surpris de ma visite. Sans détourner les yeux de l'un de ses écrans, il m'accorda un hochement de tête accompagné de quatre mots :

— Je te fournis ça.

Là-dessus, il pianota sur un énième écran qu'il utilisait comme clavier tactile. Devant lui, je vis apparaître une succession de fenêtres obscures sur lesquelles se mouvaient des formes indistinctes.

Plusieurs secondes me furent nécessaires pour comprendre qu'il s'agissait de vidéos. Et pas n'importe lesquelles. Liam suivait en direct l'avancée de la mission de Beaufroid.

Je me penchai sur l'écran en repoussant légèrement le caporal. Cependant, je ne voyais absolument rien. Tout était noir.

— Du calme, Tristan. Tu ne verras rien, tous les capteurs ne sont pas encore placés.

Je recouvrai mes esprits, me redressai et avisai l'œil méfiant du caporal. D'un gris acier presque orageux, ses iris me sondaient intensément. Avec ses cheveux coupés à ras et son visage dégagé, ses yeux perçants m'évoquaient des rayons laser.

Mon regard vacilla. Liam avait toujours eu cette faculté. Comme s'il voyait au-delà de ce que l'on souhaite montrer.

— Je veux rejoindre mes hommes, exigeai-je avec autorité. C'est un ordre, caporal.

— Bien, mon lieutenant, obtempéra-t-il sans ciller devant mon changement de ton.

Sur ce, il quitta son fauteuil et ouvrit l'un de ses innombrables tiroirs. Lorsqu'il me fit face, il brandit une micropuce.

— Votre transmetteur, mon lieutenant.

Je m'exécutai sans rechigner et le lui tendis. D'un geste expert, il ajusta la puce dans un compartiment que je n'avais jamais remarqué.

— C'est une sorte de GPS, il vous conduira jusqu'à eux, expliqua Liam.

Je le remerciai d'un hochement de tête tout en glissant l'appareil à mon poignet.

— Où est-ce ?

— Dans la périphérie de Brest. Comptez près de deux heures trente de

route. Si vous voulez arriver avant de début de l'opération, ne perdez pas de temps. Le lieutenant Beaufroid est passé par Lorient et Quimper où nous avons déjà dégagé la plupart des segments, mais il faudrait compter au moins trois heures de trajet. L'itinéraire que je vous ai préparé vous obligera à passer par Saint-Brieuc et Morlaix. Faites attention à hauteur de Grâces, d'après mes observations, il s'y trouve probablement une base secondaire du Gouverneur.

Tous mes sens en éveil, j'enregistrai chaque détail fourni par le caporal Hercier. Néanmoins, je ne pus retenir l'élan de surprise et de contrariété qui m'assailit à l'énonciation de la ville ciblée.

— Sais-tu comment se présente le site ?

— Albiréo est dissimulé sous une ancienne construction universitaire. Le Centre du Sommeil est isolé de l'Espace de Jour par un tunnel de trois cents mètres, récita mon interlocuteur.

— Es-tu certain qu'il s'agit d'Albiréo ?

Liam baissa les yeux une fraction de seconde et je vis ses mâchoires se crispier furtivement.

— Pas à cent pour cent, mais... te rappelles-tu des transferts humains qui ont doublé depuis plus d'un mois ?

J'acquiesçai pensivement. Effectivement, depuis ces cinq dernières semaines, beaucoup de membres du gouvernement étaient en mouvement. C'était à la fois inhabituel et inquiétant. En général, ils quittaient rarement leurs bunkers hyper sécurisés.

— Je pense que ce sont des particuliers qui ont reçu l'ordre de rejoindre les Centres, reprit Liam.

— Tu essaies de me dire que ces particuliers ont tous convergé vers ce site et que tu en es arrivé à la conclusion qu'il s'agissait d'Albiréo, devinai-je vaguement ahuri.

— C'est à peu près ça, confirma le caporal. De plus, les données thermiques m'indiquent un effectif s'élevant à près de quatre mille personnes. À ma connaissance, il n'y a que le Centre principal du pays qui peut accueillir autant de gens.

— Deux sections ne suffiront pas à détruire le Centre en entier, déclarai-je soucieusement. Quel est l'objectif de la mission ?

— Supprimer le Centre du Sommeil, notamment en détruisant le système d'injection de Morphée, déclara Liam. Ou en obstruant définitivement l'accès, tout en s'emparant de la plus grande quantité de sérum.

Je me rembrunis. Une mission aussi délicate entre les mains de Jonas Beaufroid... nous étions en droit de nous attendre à tout. Surtout à une catastrophe.

5

Kyra

Je songeais continuellement à mon père. L'image de sa tombe me hantait littéralement et surgissait dans mon esprit aux moments les moins opportuns. La nuit, elle occupait chacun de mes rêves. Néanmoins, je ne regrettais pas ma décision. Il était plus que temps de partir. C'était ce qu'il aurait souhaité. Fréquemment, je tentais d'imaginer les propos qu'il pourrait tenir sur notre situation. Je savais avec certitude qu'il n'aurait jamais abandonné Amanda, Jason et Hugo. Pas parce qu'il clamait des idioties du genre « *l'union fait la force* », mais plutôt parce qu'il n'aurait jamais abandonné une adolescente et deux enfants livrés à eux-mêmes.

Après avoir longuement discuté et pesé le pour et le contre, Amanda et moi avions décidé, d'un commun accord, de faire route vers le Nord. Si pour ma part, je craignais plus que tout de rencontrer les troupes du Gouverneur, je compris qu'Amanda ne se réjouissait guère non plus à l'idée de les rejoindre. Mais nous espérions ainsi limiter les mauvaises rencontres en nous rapprochant du territoire occupé par les autorités. Seul le temps nous donnerait raison ou tort. Cependant si de longues minutes avaient été nécessaires pour déterminer l'itinéraire de notre voyage, nous nous étions immédiatement accordées sur le fait que nous devons éviter la côte, là où pullulaient tous les brigands et les criminels.

Un paysage morne, grisâtre et poussiéreux défilait inlassablement derrière les vitres crasseuses du véhicule. Des ruines, des amoncellements de gravats et de détritissés se déployaient à perte de vue. Même les routes étaient impraticables. Devant nous s'étendait un bandeau de bitume perforé de broussailles. La vieille voiture, au moteur essoufflé et bruyant, cahotait violemment sur le sol inégal. Souvent, Amanda devait s'aventurer sur la chaussée pour éviter divers obstacles, comme des décombres et des ossatures d'automobiles calcinées.

Je devais avouer que ma partenaire savait manier l'engin. Ses gestes étaient souples et précis. Elle conduisait avec une dextérité étonnante.

Durant de longues secondes, je l'observai à la dérobée. Il est vrai qu'elle

m'épatait sur bien des points. Un soir, pendant que les enfants se reposaient, Amanda m'avait conté quelques-unes de ses mésaventures.

Elle avait connu la famine et même la maladie, dont la fièvre avait menacé de la rendre folle. Je devinais qu'elle avait dû faire preuve de beaucoup de courage et de volonté pour ne pas sombrer dans le coma de l'E16. Mais pire que tout, j'avais appris qu'elle avait déjà subi une agression par le passé.

Un soir, alors que les garçons dormaient en sécurité dans une cave, elle s'était éloignée pour trouver de la nourriture. Elle avait alors rencontré deux types mal attentionnés. Par chance, ils l'avaient laissée en vie avant de l'abandonner nue, contusionnée et gémissante de douleur. À l'évocation de ce terrible souvenir, elle n'avait ajouté qu'un commentaire : « *Merci encore pour l'autre jour. Je n'aurais pas supporté que les enfants conservent cette image de moi* ».

Depuis près de six kilomètres, nous traversons des villages déserts qui semblaient avoir capitulé voilà des dizaines d'années devant l'invasion de la flore affamée. Je regrettais amèrement l'environnement naturel de la campagne, où la présence de la végétation n'apparaissait pas aussi déplacée, aussi agressive et destructrice. Mais la torsion de mon estomac ne devait rien à ce panorama austère. Nous approchions d'une grande ville et la proximité de cette civilisation malsaine me stressait.

Mon regard erra sur les ruines de plusieurs habitations qui entouraient une petite place. En son centre, un muret encerclait une silhouette de pierre difforme. Mon père avait un jour appelé cela *une fontaine*. Selon lui, autrefois de l'eau s'en écoulait pour se déverser dans la fosse que formait le petit mur. La fonction de cette *fontaine* consistait à distraire et apaiser les passants. C'était de la *décoration*, de *l'esthétisme*, termes qui n'avaient plus leur place aujourd'hui et que je peinais encore trop souvent à déterminer.

Un joyeux brouhaha, fait de rires espiègles et de jappements enjoués, nous parvenait de la banquette arrière. Jason et Hugo s'amusaient avec une petite balle jaune et dure, ornée de courbes régulières. Les deux enfants s'appliquaient à se la passer d'une extrémité à l'autre de l'espace confiné, tandis que Sky tentait d'intercepter le projectile.

Ces trois-là s'entendaient à merveille. Mon compagnon avait trouvé en eux des camarades de jeu. Cependant, je m'efforçais de ne pas me réjouir, de ne pas me familiariser avec la présence de mes partenaires de voyage. C'est pourquoi je coupais court à toute confiance, à toute complicité naissante. J'espérais ainsi limiter les dégâts pour le moment des adieux. Parce que notre séparation était inévitable. Si Amanda ne semblait pas envisager les événements de cette manière, pour moi cela ne faisait aucun doute. La vulnérabilité de cette petite famille nous mettait en danger, Sky et moi, et mon père n'aurait jamais toléré qu'une telle situation se prolonge au-delà du nécessaire.

— Le soleil se couche, annonça soudain la conductrice en me tirant de

ma rêverie. Il devrait faire nuit dans deux heures environ.

Je pivotai sur mon siège et suivis son regard noisette et froncé à travers le pare-brise. Le ciel se teintait de nuances rose et orange, tandis que le soleil déclinait effectivement à l'horizon, en plongeant se cacher derrière les vestiges d'une église d'antan.

— D'après la carte, ajouta Amanda en me tendant une immense feuille de papier froissée et cornée, nous traverserons une grande ville dans environ cinq kilomètres. Avec un peu de chance, nous y trouverons du carburant. Combien restait-il de jerricanes ce matin ?

— Trois, répondis-je dans un soupir.

J'étais chargée d'inventorier les réserves de gazole chaque matin.

Grâce à un heureux hasard, nous avons découvert la voiture des agresseurs emplies d'une petite dizaine de bidons pleins. Mais à rouler des journées entières, nous avons constaté qu'une grande quantité de carburant nous serait indispensable pour atteindre une zone sécurisée. Si bien que notre moral ne cessait de faiblir depuis ces deux derniers jours.

L'idée d'une escale en ville m'inquiétait au-delà du raisonnable, comme le prouaient mes doigts qui ne cessaient de tripoter nerveusement mon médaillon. À chaque kilomètre parcouru, je sentais un peu plus son odeur fétide de charogne, de soufre et de chair putride.

Toute ma vie durant, mon père et moi les avions contournées dans la mesure du possible. Les villes recelaient de mille et un dangers. Chaque immeuble, chaque bâtiment pouvait dissimuler un être mal intentionné. Avec l'imagination débordante de l'enfance, je m'étais souvent représenté des créatures sanguinaires et difformes masquées par l'obscurité à l'abri des ruines. Depuis toujours, les ouvertures m'apparaissaient telles des yeux sombres et des gueules béantes prêtes à cracher leur armée de monstres d'outre-tombe affamés de chair humaine.

— Nous nous y arrêterons le temps de trouver du carburant, planifiai-je avec autorité. Interdis de nous attarder plus d'une heure. Nous roulerons de nuit si nécessaire.

Amanda tiqua d'un claquement de langue agacé.

— Je te rappelle que je suis seule conductrice, je ne peux pas conduire indéfiniment sans risquer vos vies, argua-t-elle sèchement. Et si je dis que nous nous arrêterons pour nous reposer quelques heures, alors nous nous arrêterons !

Je me rembrunis aussitôt. En plus de la perspective de s'éterniser en agglomération, je devais subir l'entêtement d'Amanda. Je soupirai avec lassitude. Signe qu'elle interpréta comme une capitulation. Un sourire satisfait éclaira son visage à la carnation hâlée. Je grommelai avec mauvaise humeur.

À mon grand dam, nous aperçûmes rapidement les hauteurs de la ville. Au loin, les ruines se dressaient, vacillantes, branlantes, mais pas moins

menaçantes. Un masque de verdure les cinglait, les dépouillait progressivement de leur revêtement qui se détachait tels des lambeaux de chair putrides.

Durant de longues secondes, je ne pus en détacher mon regard. Puis mon angle de vue dévia lorsqu'Amanda bifurqua sur la gauche à l'angle d'un large boulevard. À plusieurs reprises, elle freina et vira pour éviter les véhicules abandonnés çà et là. La voiture protesta contre les à-coups en vrombissant plus que nécessaire. Finalement, nous parvînmes jusqu'à une immense surface plane. À première vue, je crus qu'il s'agissait d'un champ en friche recouvert de hautes mauvaises herbes. Toutefois, je savais d'expérience que les milieux urbains n'étaient pas compatibles avec les paysages ruraux.

Après plusieurs minutes à nous enfoncer dans la ville, l'automobile s'arrêta enfin dans un ultime sursaut et le bourdonnement assourdissant du moteur s'évanouit. Je me réservai deux secondes avant d'ouvrir la portière. Amanda, Jason, Hugo et Sky ne s'encombrèrent pas de ce genre de préambules. Ils bondirent de l'habitacle dès l'arrêt complet du véhicule. Mon fidèle compagnon disparut aussitôt entre les broussailles interminables qui venaient lécher les ailes de la berline. Seule l'extrémité de ses oreilles en pointe parvenait à s'extraire de cette jungle. Quand je le vis s'éloigner, je me décidai à actionner la poignée à ma droite. La portière s'ouvrit dans un grincement métallique désagréable.

— Sky, m'époumonai-je en m'aventurant à au moins cinq mètres de la voiture.

— Laisse-le donc se dégourdir un peu les pattes, intervint alors Amanda en soulevant le capot rouillé d'où s'échappa de la fumée.

La moutarde me monta au nez et je serrai les dents. Du coin de l'œil, j'aperçus Jason et Hugo s'éloigner pour examiner une espèce d'armature enveloppée de lierre. Je profitai de leur absence pour répliquer avec dureté :

— Je ne te dis pas comment élever tes neveux, alors ne t'avise plus jamais de me reprendre sur ma manière de dresser mon chien, c'est clair ?!

Amanda se redressa subitement et me dévisagea, bouche bée. Visiblement, elle ne m'imaginait pas suffisamment fougueuse ou bien loquace pour m'offusquer ainsi de ses remarques intempestives.

Sur ce, sans lui laisser le temps de riposter, je contournai l'automobile et ouvris le coffre d'un geste brusque. Parmi les bagages enroulés dans des bâches plastiques, je dénichai quatre jerricanes vides et un gourdin en acier. Deux dans chaque main, je claquai le hayon d'un violent coup de coude et tournai les talons.

Je ne parcourus que quelques mètres avant d'entendre le pas trotinant de Sky. Arrivé à mon niveau, il ajusta sa foulée à la mienne et suivit mon rythme sans broncher.

Malgré la végétation luxuriante, le sol était étonnamment dur sous mes

pieds. Ce ne fut que lorsque je tournai à l'angle d'une immense bâtisse que je compris.

Sur le flanc gauche du bâtiment, les restes d'une enseigne aux couleurs passées subsistaient. Mon père m'avait appris qu'il s'agissait d'un supermarché. Un vaste endroit où les gens dénichaient tout le nécessaire à leur survie. Le champ égal et régulier que je foulais devait être le parking, là où les *clients* stationnaient leurs véhicules. Parce qu'avant, plus de huit personnes sur dix possédaient une automobile, paraît-il.

L'idée que la nourriture attende sagement dans un immense entrepôt était un concept assez difficile à assimiler pour moi. Comment pouvait-on seulement envisager de distribuer des victuailles quand il était si difficile de se les procurer ? Et comment était-il possible que la majorité de la population soit en mesure de manipuler des engins motorisés, alors que moi-même j'en étais incapable ?

Autant de questions sans réponses qui persistaient et tourbillonnaient inlassablement dans ma tête.

Grâce aux récits de mon père, j'avais acquis quelques notions sur le mode de vie de l'ancien monde. Cependant, je devais avouer qu'au fil des années ma curiosité s'était accrue, tout comme ma méfiance vis-à-vis des vestiges de cette vie passée. Désormais, elle m'inspirait autant de fascination que de crainte.

Je suivis le rituel habituel et m'orientai vers une sorte de caverne végétale. Dessous, d'anciennes pompes à essence y étaient dissimulées. Généralement, elles ne détenaient plus une goutte de carburant. Mais si par miracle il s'en trouvait encore, le gazole était alors bien plus facile à récupérer que dans les réservoirs rouillés et puants des véhicules abandonnés. J'avais eu la chance d'en dénicher une seule fois dans une petite station de campagne.

D'une main chargée de jerricanes, je repoussai les herbes drues sous cet abri organique et me faufilai jusqu'au pilier de lianes le plus proche. À mes côtés, les oreilles de Sky disparurent complètement, mais je sentis sa présence tout près de moi et perçus son souffle saccadé en plus du bruissement de ses pas dans les fourrés. Sa compagnie et son entrain me rassuraient. Grâce à son sixième sens, Sky pouvait prévenir tout danger. Confiante, je m'attelai donc à ma tâche.

Après Pattaque foudroyante de l'E16, les gens s'étaient déchaînés. Mon père m'avait expliqué que les émeutes et les agressions avaient éclaté aux quatre coins du globe. Quelques ingénieurs avaient alors saboté les distributeurs de carburant pour les vider sans user de leurs cartes de crédit – autre concept invraisemblable – inutilisable. Désormais, n'importe qui pouvait les actionner. Je ne fus donc pas surprise de découvrir la première pompe à sec. Si elle avait détenu la précieuse énergie, les brigands de la ville ne la laisseraient pas sans protection. Toutefois, je réitérai tout de même la

tentative sur les autres. En vain.

— Que dirais-tu de découvrir les environs, soupirai-je à l'adresse de Sky.

Mon compagnon me dévisagea avant d'incliner les oreilles en arrière pour émettre un jappement impatient. J'attrapai mes bidons et mon gourdin en acier, puis m'encourageai en inspirant et expirant profondément avant de m'élancer en direction de la route.

Les sens en alerte, je guettais la moindre activité, mais visiblement, l'endroit était désert. Seule une brise gelée sillonnait les rues sinistres. Même la faune semblait avoir fui la ville. Étrange. En temps normal, les animaux ne craignaient pas de s'aventurer dans les ruines de l'ancienne civilisation.

D'un geste vaguement nerveux, je jetai un œil à Sky. Curieux et envieux, il scrutait les alentours en reniflant distraitemment les effluves indistincts pour mon odorat humain. Il avançait d'un bon pas et mourrait d'envie de gambader, de s'exténuer en courant à toute jambe. Cependant, mon père et moi l'avions bien élevé. Il ne me désobéirait pas.

Sa légèreté dissipa mes derniers doutes.

Je parcourus plusieurs quartiers résidentiels et autres boulevards sans rien dénicher d'intéressant. J'étais pourtant certaine que cette ville détenait du carburant quelque part. En zone urbaine, il en demeurait toujours. Seulement, l'agglomération était si vaste, que plusieurs jours seraient peut-être nécessaires pour en trouver et nous ne disposions pas d'autant de temps. Nous ne pouvions pas nous attarder trop longtemps sous peine d'être repérés.

Par chance, quelques pâtés de maisons plus loin, je découvris enfin un spectacle réjouissant. Plusieurs véhicules intacts étaient disséminés dans la rue étroite qui s'étendait devant moi. Mes lèvres s'étirèrent en un léger sourire, lorsque j'avisai les caches réservoir fermés.

— C'est peut-être notre jour de chance, Sky, marmonnai-je en m'approchant de la première voiture.

Délaissant mon fardeau à terre, je m'agenouillai près de l'aile arrière et ouvris le clapet du réservoir. Mon cœur bondit de joie dans ma cage thoracique lorsque je lus l'étiquette « Diesel » collée au-dessus du bouchon. J'extirpai aussitôt mon canif de ma manche droite et sortis la lame en actionnant le renflement de sécurité.

Au fil des jours, j'étais devenue experte dans l'art de forcer les bouchons de réservoir à clé. Après une légère pression dans un axe précis, un cliquetis retentit et je pus enfin dévisser le capuchon.

Je n'hésitai qu'une fraction de seconde avant d'approcher mon visage de l'ouverture. Je grimaçai et m'écartai, une main sur ma bouche et mon nez. L'émanation de gazole était très concentrée, signe qu'il en restait encore quelques gouttes, ou tout du moins qu'il en restait encore tout récemment.

Je me détournai pour déboucher le jerricane marqué d'une croix noire.

Aussitôt, une puissante et infecte odeur agressa mes sinus. Je serrai fermement les lèvres pour réprimer un haut-le-cœur et m'emparai du tuyau dissimulé dans le en plastique.

D'un geste habile et assuré, je l'engouffrai dans le réservoir. Lorsque l'extrémité rencontra une faible résistant avant de flotter, j'émis une exclamation joyeuse. Je m'allongeai ensuite sur le sol et approchai le bout du tuyau de ma bouche. Je n'en étais pas à ma première tentative, mais chaque fois cette manœuvre me dégoutait un peu plus. Toutefois, je pris sur moi et entrouvris les lèvres, avant de me figer lorsqu'un grognement retentit à mes côtés.

Abandonnant le tuyau, j'attrapai mon pistolet et me redressai en un temps record, prête à répondre à tout danger. J'examinai les oreilles courbées vers l'arrière, les babines retroussées et les pattes fléchies de Sky. Je suivis son regard soudain teigneux et rencontrai une ouverture dans une haie de laurier.

Vraisemblablement, le passage avait été créé à coups de faucille agressifs. De plus, les traces boueuses de semelles qui en venaient et en repartaient semblaient plutôt fraîches. La réaction de mon partenaire m'indiqua que la personne en question était probablement encore dans les parages. Peut-être qu'elle m'observait en ce moment même.

À cette idée, un frisson d'effroi me parcourut l'échine et j'inspectai les alentours d'un œil attentif.

Dans ce quartier où toutes les maisons se ressemblaient, le calme régnait en maître. Jusqu'à ce que je perçoive une perturbation dans la tranquillité ambiante... Au loin, je discernai un léger brouhaha. J'identifiai, des voix, ou plutôt des cris, des beuglements, ainsi que des bourdonnements de moteur.

En réponse à ce signe de vie sans équivoque, mon cœur s'affola et mes doigts se crispèrent sur la crosse de mon arme. D'un mouvement vif, je dégainai également mon arbalète. Près de moi, Sky grogna de plus belle. Il se tapit au sol, se prépara visiblement à bondir. D'un claquement de langue autoritaire, je lui signifiai de ne pas bouger. Il me répondit en inclinant une oreille à mon attention.

Une part de moi, celle que mon père s'efforçait d'entretenir depuis tant d'années, voulait fuir. Cependant, ma nouvelle situation me poussait à éclaircir ce mystère. Ce carburant m'était nécessaire, je ne pouvais m'en retourner les mains vides, sans quoi nous serions immobilisés très rapidement.

Après plusieurs secondes à guetter d'éventuels bruits de pas, j'osai déposer mes armes à mes pieds et repris ma tâche. Très vite, le gazole s'écoula lentement dans le jerricane. Seulement, je parvins tout juste à en remplir le tiers. Je m'avançai vers le véhicule suivant, lorsqu'une détonation couvrit les exclamations lointaines.

Je me figeai, craignant d'être repérée. Près de moi, Sky grogna, les yeux rivés sur le passage dans la haie. Cette fois, je ne résistai pas. Si un danger menaçait, je devais savoir. Comment me défendre si j'ignorais contre quoi ?

Je dissimulai mes précieux récipients dans la haie et me dirigeai enfin vers la brèche déserte, pistolet et arbalète en main. Sky suivit mon mouvement avec la grâce, la légèreté et la précision du fauve en pleine chasse. Son tumulte s'était évanoui. Il était concentré, prêt à agir au moment voulu, tel que nous l'avions dressé.

Derrière la haie, nous débouchâmes sur un énième parking. Toutefois, l'uniformité du sol m'interpella. Pour la première fois, je posais les yeux sur un goudron sombre, régulier et visiblement entretenu. Pas une seule broussaille en vue.

Curieuse, j'avancai vers le centre pour examiner l'ensemble de la surface, mais une deuxième détonation arrêta mon geste. Sky et moi bondîmes d'un même mouvement derrière le coffre de la voiture la plus proche. Je pus cependant apercevoir l'agitation à quelques pas. À une centaine de mètres, au pied d'un immeuble, je distinguai un rassemblement. Je comptai à vue de nez une cinquantaine de personnes. Une quinzaine d'entre eux était dispersée sur tout le parking où ils allaient et venaient tels des chiens de garde.

La panique balaya ma témérité telle une vulgaire couche de poussière. Elle s'agenouilla près de moi, me gratifia d'un sourire malfaisant en me soufflant son haleine immonde au visage. Je tentai de l'ignorer, de la repousser, de recentrer mon attention et mes efforts sur la situation présente et la manière de sortir de ce guêpier. Mais elle prenait tellement de place et s'exprimait tellement fort qu'il m'était impossible de l'oublier, d'en faire abstraction.

Durant de longues secondes, je demeurai immobile, les sens embrouillés, mon sang pulsant violemment à mes oreilles. Mes poings s'étaient contractés sur mes armes et blessaient mes paumes, mes phalanges crispées. Jusqu'à ce que des voix toutes proches pulvérisent ma transe.

— Vivement qu'il se lasse, qu'on s'amuse un peu avec...

Ce timbre caverneux vibra longuement dans l'air saturé de menaces.

Je frissonnai une fois encore.

Sky comprit qu'il était temps d'agir et me bouscula d'un coup de tête vigoureux, avant de me lécher le bout du nez. Cette simple manifestation d'impatience suffit à reconnecter mes neurones entre eux. Je secouai la tête pour rassembler mes idées et m'allongeai entre les véhicules.

Sous les carcasses rouillées, j'aperçus deux paires de brodequins usés se rapprocher dangereusement. Encore deux pas et ils me surprendraient, tapie entre les voitures.

Mon rythme cardiaque s'emballa plus follement que jamais. Je serrai les dents pour étouffer un gémissement. Une petite voix dans ma tête

murmurait que leurs intentions n'étaient peut-être pas mauvaises. Mais, pouvais-je vraiment prendre le risque de le découvrir ?

Les deux hommes avancèrent encore d'un pas.

— J'ai envie de ficher le camp d'ici, grommela l'un d'eux. Plus personne ne s'aventure jusque-là. Cette fille est la première depuis sept mois... Et quand je pense qu'il refuse de la partager... parfois j'ai vraiment envie de l'écorcher vif...

— Vous pleurnichez tous après lui, mais aucun de vous n'a encore trouvé le courage de le braver. Alors, arrêtez donc de geindre...

En guise de riposte, l'autre lâcha une succession de grognements.

Visiblement, ces types étaient violents et pervers. J'agis alors instinctivement et émis un sifflement discret à l'adresse de Sky qui capta le message et s'éloigna par-derrière.

— Bonne chance, articulai-je silencieusement.

La diversion eut l'effet escompté. Lorsqu'un raffut métallique s'éleva à l'extrémité du parking, les rumeurs des conversations se turent aussitôt.

Au ras du sol, je vis quelques hommes s'éloigner au loin, mais pas les deux qui risquaient de me voir d'une minute à l'autre. Ma réaction fut immédiate. Je profitai de leur inattention pour rengainer mon pistolet un tantinet bruyant et extirper mon canif de ma manche. Puis, dans un même mouvement, je bondis sur mes pieds et me précipitai sur le plus proche.

Je sentis ma lame entamer la chair délicate de sa gorge sans difficulté. Je ne m'attardai pas pour observer l'étendue des dégâts. Du coin de l'œil, je vis le compère centrer son attention sur moi. Ses yeux s'agrandirent comme des soucoupes tandis que sa bouche exprimait une alerte qui ne manquerait pas de jaillir de ses lèvres d'une seconde à l'autre.

Sans perdre un instant, je brandis mon arbalète devant son nez et lâchai le carreau avant qu'il n'ait le temps d'émettre le moindre son.

Son corps ramolli s'effondra aux côtés du premier.

L'espace d'une seconde, je fixai la marre de sang qui s'étendait sur le sol sombre et poussiéreux. Deux de plus à ajouter à ma longue et interminable liste... Je tuais avec une telle aisance, une telle facilité...

C'était inquiétant. Je le savais bien.

Mon père le savait aussi, même s'il fermait les yeux sur cette faculté macabre. Sans doute s'était-il convaincu, au fil des années, de la nécessité de cette aptitude au sein de cet univers corrompu. Néanmoins, l'urgence de la situation me rattrapa au galop, m'interdisant une fois de plus de me pencher sur cette culpabilité qui me fuyait.

Sans m'émouvoir, je tournai les talons et me précipitai vers la haie de laurier. Je regagnai la route au pas de course et récupérai le jerricane à moitié plein. Je tendis le bras vers les autres, mais des cris stoppèrent mon geste.

Je discernai des voix d'hommes. Ils se rapprochaient. Merde...

Avec quatre récipients en main, je deviendrais à la fois bruyante et

empotée. Tant pis, j'abandonnai les trois autres et courus à toutes jambes.

Dans ma course effrénée, j'émis un sifflement furtif. Il s'envola avec le vent qui hurlait à mes oreilles au rythme de mes pas pressés. Je crus que mon appel s'était évaporé dans l'air avant d'atteindre son destinataire. Je sentis aussitôt la panique broyer mes entrailles. Telle une onde glaciale, elle givra chaque parcelle de mon corps. Mais à l'instant où je ralentis ma course pour inspecter les alentours, je perçus un jappement tout proche.

Enfin, il apparut. Sky pulvérisa les broussailles sur son chemin en bondissant hors des fourrés pour me rattraper. Ensemble, nous nous éloignâmes du danger.

Mes poumons brûlaient et mes jambes flageolaient follement lorsque nous regagnâmes le parking du supermarché. À mes côtés, Sky aboya pour prévenir nos compagnons de notre retour. Je vis le visage d'Amanda apparaître près de la portière côté passager. Je cherchai Jason et Hugo du regard, mais ils demeuraient invisibles. De son côté, Amanda s'extirpa de la voiture en avisant mes mains vides.

— Qu'est-ce que tu as fait, souffla-t-elle en louchant sur l'unique jerricane.

— Où sont les gosses, répliquai-je en m'écroulant contre l'aile rouillée du véhicule.

Visiblement, la jeune fille ne l'entendait pas de cette oreille. Elle s'approcha pour m'arracher le récipient des mains.

— En plus, il est quasiment vide, commenta-t-elle entre ses dents. Qu'est-ce que tu as fichu ? Où sont les autres ?

Sky et moi revenions complètement essoufflés et paniqués, mais elle ne s'étonnait pas de notre état.

Mon agacement s'accrut et piétina même la peur.

— Nous devons partir, haletai-je tant ma gorge me faisait souffrir.

— J'espère que tu plaisantes, grommela Amanda. La nuit tombe. Nous resterons ici.

Son obstination chatouilla ma nervosité d'un peu trop près. Ma panique des dernières minutes gonfla au fond de mes tripes. Je la sentis exploser, se muer en une violente colère qui relégua soif et fatigue au second plan.

D'un mouvement vif et agressif, je me redressai et me postai à seulement quelques centimètres d'elle. Lorsqu'elle rencontra mon regard, ses yeux s'agrandirent et elle esquissa un mouvement de recul.

— Il y a des gens là-bas, articulai-je durement. Des hommes. Une cinquantaine. Et crois-moi, ils sont loin d'être inoffensifs. Ils étaient sur le point de nous trouver et pour leur échapper, j'ai dû en tuer deux... Alors si je te dis que nous devons nous éloigner de cet endroit, c'est que nous devons partir et sur le champ !

Au fur et à mesure de mes explications, les yeux d'Amanda

s'écarquillèrent d'effroi. Et quand je me tus, elle baissa la tête pour masquer la lueur d'angoisse que je ne manquai pas de remarquer.

— Nous avons trouvé un vieux caddie, lança-t-elle après s'être éclairci la voix. Nous l'avons utilisé pour rapporter quelques denrées. Dans le supermarché, il restait encore un peu de conserves. Elles sont perdues depuis plusieurs années, mais avec les conservateurs je pense qu'on peut encore en consommer certaines. Comme c'était désert, les petits voulaient faire un dernier tour.

Amanda était toujours très protectrice envers ses neveux et je m'étonnai qu'elle leur ait permis de vagabonder seuls.

— Allons les chercher et partons d'ici, ordonnai-je en m'orientant déjà vers la grande enseigne.

— On pourrait simplement se cacher pour la nuit, suggéra timidement ma partenaire. Si on dissimule la voiture et qu'on s'abrite à l'intérieur, il y a peu de chance qu'on nous trouve.

— Tu as entendu ce que je viens de dire, aboyai-je en faisant volte-face. J'ai tué deux de ces hommes, ils savent maintenant que quelqu'un rôde dans les parages et s'ils décident de nous mettre la main dessus, ils finiront par nous trouver !

L'expression d'Amanda se décomposa. Ses yeux bruns se plissèrent comme si elle réprimait des larmes et ses traits se contractèrent en une grimace geignarde. Cependant, ce fut le couinement dans mon dos qui m'interpella.

Je pivotai lentement.

Les garçons étaient de retour, les bras chargés d'objets curieux. Jason nous toisa d'un air incrédule en resserrant ses bras autour d'un ballon noir et blanc. Hugo nous dévisagea à tour de rôle de ses yeux verts larmoyants. Son menton tremblait et je vis ses mains se crispier sur une peluche poussiéreuse en forme de loup, qu'il pressait contre sa poitrine.

Bon sang ! Je détestais infliger ce genre de scène à cet enfant !

— Nous devons partir, leur expliquai-je d'une voix plus bourrue que je ne l'aurais voulu. Combien reste-t-il de carburant dans le réservoir, ajoutai-je à l'adresse d'Amanda.

— D'après la jauge, nous pouvons faire encore trois cents bornes.

— Suffisamment pour rejoindre une autre ville, conclus-je. Reprenons la route et nous nous arrêterons dans quelques kilomètres, lorsque nous serons loin de ces hommes.

Plus personne ne protesta. Les enfants grimperent prestement sur la banquette arrière et Amanda s'installa au volant. Pour sa part, Sky m'accompagna en direction du coffre où je comptais ranger le de gazole.

Je marquai une pause à l'ouverture du hayon.

Amanda avait évoqué « *un peu de conserves* », elle aurait plutôt dû préciser qu'elle avait littéralement rempli la voiture. Des dizaines et des dizaines de

boîtes cylindriques s'entassaient les unes sur les autres. Elles étaient si crasseuses et rouillées qu'on ne pouvait plus lire leurs étiquettes parfois partiellement décollées. Amanda avait disposé ses trouvailles d'une manière ordonnée qu'elle seule pouvait maintenir. J'étais prête à parier que la jeune femme avait effectué des calculs pointus afin de déterminer le temps nécessaire pour les écouler. Probablement avait-elle même pris en compte notre poids, notre morphologie et de notre activité respective pour mesurer les parts de chacun.

Je levai les yeux au ciel et glissai le jerricane dans l'espace conservé à cet effet. J'étais ensuite les denrées autour afin de combler la place réservée aux autres contenants manquants.

À mes côtés, Sky piailla et se dressa avec impatience, les pattes antérieures sur le rebord du coffre.

— Du calme, mon grand. Ça vient.

J'attrapai un autre, plein cette fois. Je grimaçai sous l'effort en le soulevant vers moi. Lorsque je l'ouvris, une faible odeur de chlore me parvint. Il s'agissait de quelques gouttes de javel que nous diluions dans l'eau pour la rendre potable. J'en versai dans la vieille casserole émaillée de mon compagnon. Il se jeta dessus tandis que je me remplissais un gobelet en terre.

Quarante-cinq minutes plus tard, le rugissement du moteur s'évanouit et l'ultime sursaut du véhicule me tira de mon engourdissement. Depuis maintenant une demi-heure, je luttai contre le sommeil qui tentait de m'attirer dans ses bras tentateurs et destructeurs.

Par égard envers Amanda, qui avait repris la route sans broncher, j'avais décidé de demeurer pleinement éveillée, malgré la fatigue engendrée par ma course effrénée et ma panique. Et afin de m'en tenir à cette résolution, j'avais fixé mon *Régulateur de Sommeil* au cou d'Hugo.

Mes paupières papillonnèrent de longues secondes. L'obscurité régnait en maître dans l'habitacle. La nuit était maintenant tombée et nous encerclait. Néanmoins, la faible lueur émise par les phares de l'automobile m'avait permis de distinguer les pourtours d'une bâtisse. Une longère, comme les appelait mon père, ces habitations en pierre qui dissimulaient un corps de ferme.

À mes côtés, Amanda s'activa et je sentis rapidement le poids d'un objet massif sur mes genoux. Je baissai les yeux sans y voir et à tâtons, j'identifiai une énorme lampe torche.

Nous en avions dénichées deux çà et là par d'heureux hasards, enfin... heureux pour nous, mais tristes hasards pour les morts qui les laissaient derrière eux. Grâce à leurs capteurs solaires que nous rechargeons en journée, elles ne faiblissaient jamais et représentaient pour nous un véritable trésor.

Derrière le volant, Amanda se tortilla pour se tourner vers Jason.

Le clair de lune nous révéla ses yeux rougis par la fatigue. Le garçon dévisagea sa tante sans vraiment la voir.

— Jason ? Tu m'entends ?

Le même confirma d'un hochement de tête comateux. Seulement dans le noir, nous discernâmes à peine son geste.

— On va aller inspecter l'intérieur, reprit la jeune fille. Tu vas t'enfermer dans la voiture avec Hugo et Sky. Au moindre mouvement suspect, tu klaxonnes pour nous avertir. OK ?

Nouveau hochement de tête vacillant.

— Sky vient avec nous, intervins-je alors sèchement.

Amanda pivota vers moi. Même si dans l'obscurité je ne percevais pas son visage, je sentis bien son regard hagard se poser sur moi.

— S'il y a quelqu'un de planqué là-dedans, expliquai-je en indiquant la vieille demeure du menton, Sly le saura avant nous. Il sentira le danger.

— Hors de question que les garçons restent sans protection, protesta Amanda avec véhémence.

Loin de me laisser démonter, j'empoignai le canon de la carabine qui reposait à mes côtés et tendis la crosse entre les sièges.

— Qu'est-ce que tu fiches, s'exclama Amanda en agrippant le bloc de culasse au passage.

Je le lui arrachai des mains avec autorité et confiai la carabine à Jason.

— Navré que tu l'apprennes de cette manière, mais il a déjà pris quelques cours, précisai-je. S'il ne vise tout à fait bien, il sait au moins tirer.

La surprise rendit Amanda muette.

— Ne lui en veux pas, intervint Jason, d'une voix nettement plus alerte maintenant qu'il était armé. C'est moi qui ai demandé à Kyra de m'apprendre. Je suis grand maintenant. Je peux me défendre.

— Très bien, lâcha finalement sa tante, d'un ton révélant aisément que cette conversation était loin d'être finie. Tu t'enfermes et au moindre mouvement qui ne vient pas de nous, tu tires.

Là-dessus, elle ouvrit sa portière et sortit sans un regard en arrière.

— Comment je vais faire pour tirer, s'éleva soudain la voix du garçon, qui trahissait cette fois de l'angoisse. Je n'y vois rien dans le noir...

— Ne t'inquiète pas bonhomme, tes yeux vont s'habituer et puis la nuit est plutôt claire, la lune te permettra de distinguer les formes.

— Et si je panique et que je vous tire dessus ?

Les derniers mots furent prononcés d'une intonation aiguë, presque brisée.

— Il n'y a pas de risque, tu sauras faire la différence, affirmai-je avant de m'extirper à mon tour du véhicule.

J'espérais sincèrement ne pas me tromper et dans le doute, j'avais préféré clore cette conversation.

J'entraînais Jason depuis maintenant une semaine et si le petit savait désormais actionner la détente et appréhender le recul, il n'en restait pas moins fébrile au moment de passer à l'acte. Pourvu qu'il réfléchisse avant d'appuyer...

Devant moi, Amanda avança à pas de loup en brandissant maladroitement une seconde carabine. Alors qu'elle fixait la porte d'entrée entrouverte et les vitres brisées, j'examinais les alentours. Certes, des barbares cachés dans la maison était un danger, mais des barbares dissimulés dans l'ombre des buissons et des bâtiments annexes, prêts à nous tomber dessus en embuscade, c'était encore plus dangereux. Dans une telle situation, nous n'aurions aucune chance de nous en sortir.

La maison était déserte. Saccagée, pillée certes, mais déserte. L'humidité avait envahi les murs, décollant ainsi le papier peint moisi. L'épaisseur de poussière et de crasse était telle, que je ne pouvais distinguer la couleur de la tapisserie et du carrelage. Chaque vitre avait volé en éclat pour laisser place nette aux courants d'air gelés qui sillonnaient la demeure.

Cependant, si le rez-de-chaussée ne révéla rien, l'étage nous réserva une surprise des plus sordides. Dans la plus grande pièce, sur le lit dépouillé de sa structure en bois, les corps des propriétaires gisaient dans un état de décomposition très avancé. Il régnait dans l'air une odeur nauséabonde qui me souleva le cœur.

Malgré l'effroi que pouvait m'inspirer cette scène, je ne pouvais une fois encore ignorer mon apathie. Surtout avec Amanda à mes côtés qui ne put retenir une exclamation horrifiée en s'effondrant contre le mur. Au premier abord, je la jugeai trop émotive, puis je compris que le problème venait de moi.

Refusant de nouveau de m'attarder sur ce trait inquiétant de ma personnalité, je tournai les talons pour quitter la salle et installer notre campement dans ce qui fut autrefois le séjour.

— Il faut les enterrer.

Je me figeai, croyant avoir mal entendu. Lentement, je pivotai. Mon regard rencontra l'œil déterminé d'Amanda. Elle s'était redressée et sa poigne sur la lampe troche ne tremblait plus. Plus aucun détail dans son expression ne trahissait le choc engendré par la découverte macabre. Elle s'était ressaisie en un temps record.

— Il fait nuit et le sol est probablement gelé, répliquai-je simplement.

— On peut le faire demain matin, avant de reprendre la route, s'obstina mon interlocutrice.

N'ayant ni l'envie ni le courage de me disputer avec elle à cette heure si tardive, j'optai pour le mutisme et m'orientai vers la sortie. Là, j'empoignai la porte et retirai la clé de la serrure, pour la verrouiller de l'extérieur et éviter ainsi que Hugo ou Jason ne s'aventure dans cette pièce.

Pour une fois, Amanda ne discuta pas et m'emboîta le pas docilement.

Hugo n'avait pas ouvert les yeux depuis que nous avons quitté la voiture. Sa tante se pressa de le réveiller avant de le porter à l'intérieur.

Une fois que nous fûmes chaudement installés sur un canapé défoncé et de vieux matelas éventrés, Amanda s'approcha de Jason et extirpa un curieux objet de son sac. Je n'y aurais pas prêté attention sans l'intervention du garçon.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un injecteur de Morphée.

— Ça existe ?

— Bien sûr. Mais seuls quelques privilégiés peuvent se les procurer. Le gouvernement en distribue très peu.

Le mot « Morphée » attisa mon intérêt aussi sûrement qu'un énorme poulet rôti sur une broche.

— Où l'as-tu trouvé, m'emportai-je malgré moi.

Du coin de l'œil, je vis les doigts d'Amanda se resserrer sur l'injecteur. D'un mouvement vif, elle esquissa un geste pour le dissimuler dans sa besace.

— Sur un mort, répondit-elle sèchement en me fixant d'un œil méfiant. Mais c'est moi qui l'ai trouvé et se sont les garçons qui l'utiliseront.

— Et ils mourront, lâchai-je froidement.

Les yeux noisette d'Amanda lancèrent des éclairs.

— Tu oses les menacer, éructa-t-elle.

— Ce n'était pas une menace. Je dis simplement que tu les condamnes si tu leur injectes cette merde.

— Tu le veux pour toi, c'est ça, répliqua mon interlocutrice en bondissant rageusement.

En deux pas furieux, elle combla l'espace qui nous séparait. Elle me défia du regard en me dominant de toute sa hauteur.

Je laissai échapper un soupir las avant de me lever lentement. Mon front atteignit tout juste son menton. Je serrai les poings.

— Tu dis l'avoir trouvé sur un mort ? T'es-tu seulement demandé de quoi ce type était mort ? T'es-tu demandé pourquoi cet injecteur était toujours sur lui ? S'il était mort suite au coma de l'E16, l'injecteur serait vide. Et s'il était mort d'autre chose, d'une blessure, de faim ou d'une autre maladie quelconque, d'heureux veinards lui auraient subtilisé sont précieux trésor, tu ne crois pas ?

— Tu racontes des conneries, s'énerma Amanda, la mâchoire crispée.

— Vraiment ? Tu as dit toi-même qu'il n'existait que très peu d'injecteurs de Morphée en circulation, que seuls quelques privilégiés y avaient droit. Comment un pauvre type errant comme nous aurait-il pu se le procurer ?

— De la même façon que moi.

— Et il est mort...

Afin de lui prouver que je ne lorgnais en rien sa trouvaille, je me détournai dans un nouveau soupir.

— Avec mon père, j'ai rencontré plus d'un charlatan qui tentait de vendre ce genre de saloperies. Ne te fais pas d'illusions, il n'y a pas de Morphée là-dedans. Juste une saleté qui vous tuera.

— Qui me dit que tu ne t'en serviras pas si je renonce à l'utiliser, renchérit Amanda sans se départir de son air soupçonneux.

— Tu n'as qu'à simplement briser la capsule, ainsi, personne n'en fera usage et surtout, personne ne mourra.

À mon grand étonnement, Amanda s'exécuta, non sans avoir longuement hésité en m'étudiant de près. Finalement, elle équipa Jason d'un *Régulateur de sommeil* et l'enfant s'endormit en une seconde. Hugo pour sa part, dut s'obliger à manger et à effectuer quelques exercices pour se maintenir éveillé pendant les deux heures que s'accorda Amanda. Après, ce fut mon tour et comme mes compagnons, je m'effondrai littéralement. Lorsque la décharge réactiva mon cerveau une heure et demie plus tard, il me semblait n'avoir fermé l'œil que quelques minutes.

Le lendemain, lorsque le soleil pointa à l'horizon derrière la toiture de l'ancienne grange, Amanda et moi préparâmes le petit déjeuner. Il se composa de conserves de fruits au sirop périmées depuis plus de dix ans, accompagnées d'un reste de lapin séché.

Tandis qu'elle débouchait une boîte à l'aide d'un outil rouillé, Amanda stoppa son geste et agrippa sa paume droite de sa main gauche. Je délaissai les couvertures que je repliais avec soin pour inspecter ses doigts tremblants et la force qu'elle employait pour masser son traitre de membre. Depuis notre départ, j'avais déjà remarqué ce détail sans vraiment y prêter attention, mais étrangement, aujourd'hui j'y regardai de plus près.

— Quand est-ce que ça a commencé ?

Amanda sursauta légèrement avant de lever les yeux vers moi. Elle les détourna aussitôt avec embarras.

— C'est seulement un petit engourdissement. Ce n'est rien, ça va passer, répondit-elle dans un haussement d'épaules faussement indifférent.

Abandonnant ma tâche, j'effectuai prestement les quelques pas me séparant d'elle et d'un geste brusque, j'empoignai fermement sa main. Un bref coup d'œil me suffit à confirmer mes soupçons, avant qu'Amanda ne s'arrache à ma poigne. Ses ongles se pigmентаient d'une inquiétante couleur bleue.

— Tu sais ce que ça signifie, n'est-ce pas, articulai-je froidement.

Amanda se détourna et reprit son activité. Visiblement, elle ne comptait pas s'attarder sur ce sujet.

— C'est l'E16, décalerai-je impitoyablement.

Mon interlocutrice sursauta et pivota vivement vers les enfants

sagement endormis. Puis elle reporta son attention moi, le regard furibond.

— Je vais très bien, éructa-t-elle dans un murmure furieux.

— L'E16 frappe de deux façons, assenai-je froidement. Soit le sujet sombre dans le coma après plusieurs heures de sommeil consécutives, soit le sujet s'efforce de limiter son temps de sommeil et développe alors plusieurs symptômes. Ce sont les premiers symptômes, ajoutai-je en indiquant ses mains du menton. Viennent ensuite les maux de tête de plus en plus insupportables. Puis c'est au tour de la fièvre qui cloue le malade au lit jusqu'au coma irréversible...

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent tandis qu'elle se détournait, l'air résigné.

— Si j'arrive à réduire suffisamment mes heures de sommeil, je me donne trois, voir six mois tout au plus, soupira-t-elle finalement le regard perdu dans le vague.

Je pensais demeurer stoïque, indifférente au sort de cette étrangère. Comme d'habitude. Mais étrangement, la colère m'envahit et pour une raison des plus embarrassantes.

— C'est pour ça que tu tenais tant à voyager avec moi, m'exclamai-je violemment en omettant totalement la présence des gosses. Tu comptais sur moi pour m'occuper des mômes quand tu ne seras plus en mesure de le faire ?!

Amanda écarquilla les yeux, l'air scandalisé et tout aussi furieux que moi. D'un bref mouvement de tête, elle m'ordonna de la suivre à l'extérieur. Pour une fois, je ne me fis pas prier.

— Ce serait donc trop te demander que de t'occuper d'eux, aboya-t-elle sitôt le seuil franchi.

— Ils sont incapables de se défendre et totalement dépendants, ils ne feraient que nous mettre en danger, Sky et moi !

— Je te rappelle que tu parles d'enfants ! Pas d'objets inutiles ! Ils représentent l'avenir, notre devoir est de faire en sorte qu'ils survivent !

— Non, répliquai-je violemment. Ça, c'est la responsabilité qui t'a été confiée à toi, à la mort de ton frère. Mon devoir à moi est d'assurer ma propre survie et celle de Sky !

Le visage de mon interlocutrice se décomposa et ses joues blémirent.

— Je pensais que tu étais différente, souffla-t-elle d'une voix brisée. Tu nous as aidés le jour où ces trois types... En fait, je me trompais, tu es comme les autres. Tu as perdu le sens de la solidarité. Tu ne sais agir que dans ton intérêt. Je te plains.

Alors que la vue de corps sanguinolents me laissait de marbre, les quelques paroles d'Amanda m'envoyèrent un uppercut en plein estomac. Je me sentis vaguement rougir et baissai les yeux.

Ce constat était tout ce que mon père redoutait. Combien de fois ne m'avait-il pas signalé que l'humanité n'était plus, qu'elle s'était perdue en

cours de route ? Mais d'un autre côté, l'idée de devenir seule responsable de la vie de ces deux gosses me broyait les entrailles aussi sûrement qu'un bulldozer.

— Je... je ne voulais pas me montrer si... si..., balbutiai-je un tantinet embarrassée.

— C'est bon, m'interrompit sèchement Amanda avant que je ne m'enlise plus lamentablement encore. De toute façon, ce n'est pas vraiment sur toi que je comptais pour les prendre en charge.

Elle éveilla à nouveau mon intérêt, ainsi que ma méfiance. Que mijotait-elle au juste ? Son regard fuyant croisa brièvement le mien.

— La résistance a toujours besoin d'hommes, expliqua-t-elle en fixant ses pieds. Et j'ai entendu dire qu'ils ouvraient leurs portes aux citoyens prêts à les rejoindre et à participer à l'effort de guerre. Jason et Hugo sont encore jeunes, mais avec un bon entraînement ils pourraient devenir soldats. De cette manière, ils bénéficieraient d'une dose quotidienne de sérum.

Je demeurai muette de stupeur.

Ainsi dont, elle avait programmé cela depuis le début. J'étais partagée. Devais-je lui en vouloir de me conduire dans la gueule du loup, ou au contraire m'estimer heureuse qu'elle ne me largue pas ses neveux sur les bars ? Toutefois, ce fut un autre détail qui me surprit le plus dans sa tirade.

— Et toi dans tout cela ?

Lentement, elle leva les yeux et osa finalement rencontrer les miens. Son regard brun se teinta d'une mélancolie latente.

— Je n'en ai plus pour très longtemps... En fait, je n'attends qu'une chose de toi.

Je me crispai aussitôt en me préparant au pire.

— Je n'attendrai pas de délirer par la fièvre et de devenir un fardeau, je ne veux pas que les enfants revivent ça. Lorsque j'atteindrai le troisième stade, et avant d'être alité, je m'endormirai jusqu'à sombrer dans le coma. Si nous n'avons pas trouvé la résistance d'ici là, je voudrais que tu m'achèves. Hors de question que mon corps tombe entre les mains de barbares cannibales.

Je la dévisageai avec des yeux ronds.

Avais-je bien entendu ? Était-elle sérieuse ?

Pas un instant elle ne détourna le regard ou fléchit de quelque manière que ce soit. En accédant à sa demande, je m'engageais à retrouver la résistance, à leur conduire moi-même les enfants le cas échéant et à tuer une innocente de sang-froid.

Là encore, mes propres réactions me stupéfièrent. Tous mes membres se crispèrent instantanément et une part de mon cerveau se rebella violemment à cette idée. Égorger, tirer sur des hommes prêts à m'attaquer ou comportant une menace était une chose, mais assassiner une jeune femme dans le coma en était une autre.

RÉSISTANCE

Peut-être n'étais-je pas aussi glaciale que je me prêtais à le penser, finalement. Néanmoins, je me ressaisis rapidement.

— Sais-tu au moins où trouver la résistance ?

La concentration de soldats en uniforme gris trahissait généralement la localisation des bases gouvernementales. En revanche, la discrétion des rebelles les rendait indétectables.

Le soulagement se peignit brièvement sur les traits tirés d'Amanda. Elle se permit même un petit soupir.

— Dans le Nord. Je sais qu'ils contrôlent quelques territoires sur lesquels le gouvernement n'a aucune autorité, souffla-t-elle en soutenant mon regard sans sourciller.

— Connais-tu l'étendue de ces territoires ?

Cette fois, elle baissa les yeux et lâcha :

— Pas précisément. D'après mes informations, les rebelles sont très présents en Bretagne. J'ai notamment beaucoup entendu parler de Brest.

— Je crois plutôt que Brest abrite un Centre gouvernemental, la coupai-je sèchement.

Mon père avait toujours farouchement insisté pour éviter la Bretagne. J'en étais arrivée à la conclusion que cette zone dissimulait peut-être le Centre le plus important du pays.

— De toute façon, ça n'a aucune importance, riposta Amanda en redressant le menton. Ce sont eux qui nous trouveront.

...pour lire la suite,
vous pouvez commander le livre
au format imprimé ou au format numérique.

Rendez-vous sur
www.ravennawaress.com

À bientôt !